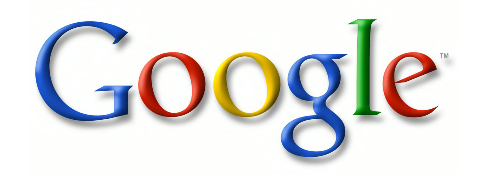
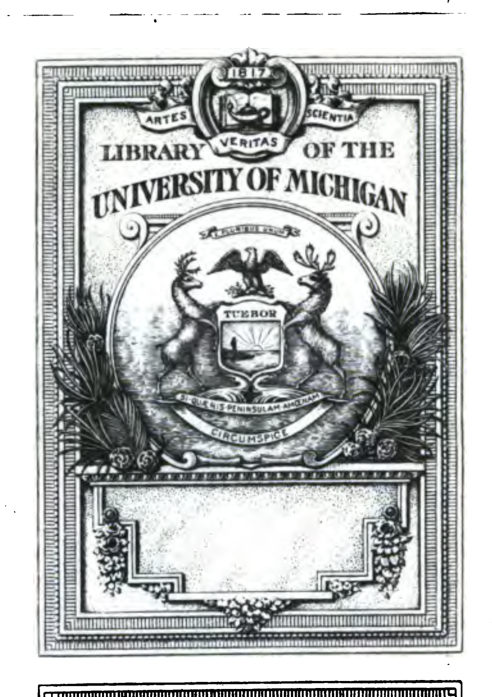







1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Genlis, Stéphanie Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de, afterwards marquise de Sillery

# THÉATRE DE SOCIÉTÉ;

*Par l'Auteur du Théâtre à l'usage des jeunes Personnes.*

Mad. de Genlis

## TOME SECOND.



*A PARIS,*

Chez M. LAMBERT & F. J. BAUDOUIN, Imprim.-Libraires, rue de la Harpe, près Saint-Côme.

M. DCC. LXXXI.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*

# LA CURIEUSE,

## *COMÉDIE*

### *EN CINQ ACTES.*

## *PERSONNAGES.*

La Marquise DE VALCOUR.

SOPHIE, Fille aînée de la Marquise.

PAULINE, Sœur de Sophie.

CONSTANCE, Nièce de la Marquise.

Le Chevalier DE VALCOUR, Fils de la Marquise.

Le Baron DE SÉNANGES.

ROSE, Fille du Jardinier.

THIBAUT, Concierge.

*La Scène est dans un Château de la Marquise.*



# LA CURIEUSE,

## *COMÉDIE.*

## ACTE I.

### SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Théâtre représente un Jardin.*

SOPHIE, PAULINE.

PAULINE.

MA SŒUR, ma chère Sophie, je vous en conjure . . . .

SOPHIE.

Mais, encore une fois, toutes ces perfections sont inutiles, je ne sais point de secret....

PAULINE.

Quoi, Sophie, vous qui êtes naturellement ſi vraie, pouvez-vous ſoutenir un menſonge avec tant d'aſſurance!

SOPHIE.

Un menſonge! l'expreſſion eſt douce.....

PAULINE.

Elle eſt juſte, au moins.

SOPHIE.

Non; car vous confondez toujours l'indiſcrétion avec la franchiſe; & d'un défaut vous faites une vertu. Tromper par intérêt, par vanité, ou par plaiſanterie, voilà ce qui s'appelle mentir: mais ſoutenir avec fermeté qu'on ignore le ſecret dont on eſt dépoſitaire, c'eſt remplir un devoir que l'honneur impoſe, & qui fait ſeul la ſûreté de la ſociété.

PAULINE.

Enfin, vous m'avouez donc que vous êtes dépoſitaire d'un ſecret? je vous en fais mon compliment.

SOPHIE.

Il ne s'agit pas de moi, je parle en général.

PAULINE.

Ah! fort bien; ce n'étoit qu'une remontrance en forme de définition.

SOPHIE.

Pauline, changeons d'entretien, vous allez vous fâcher, je le vois.

PAULINE.

Ai-je tort? je suis votre sœur, je vous aime; je vous dis tout ce que je sais, & vous n'avez nulle confiance en moi.

SOPHIE.

Ma chère Pauline, vous avez un cœur excellent, & mille bonnes qualités, mais....

PAULINE.

Mais je suis curieuse, n'est-ce pas? Eh bien oui, je l'avoue; c'est que je n'ai pas votre tranquillité, votre indifférence; c'est que j'attache un prix infini aux plus petites choses qui peuvent intéresser les personnes que j'aime; voilà

pourquoi je veux savoir, je veux découvrir tout ce qui les regarde. Si j'étois moins sensible, je serois parfaite à vos yeux, car je n'aurois, je vous assure, nulle curiosité.

SOPHIE.

Mais, ma sœur, je vois sans cesse que votre curiosité s'exerce indifféremment & sans choix sur tous les objets qui se présentent.

PAULINE.

Oui, autrefois; oh je conviens que dans mon enfance on pouvoit me faire ce reproche....

SOPHIE.

Mais il y a quinze jours seulement, la fille du Jardinier, Rose, devoit se marier; elle me le confia; il falloit que maman y décidât les parens du jeune homme, qui avoient en vue un autre parti, & que l'affaire, jusques-là, fût secrette: vous fîtes tant, que vous la découvrîtes; le secret fut divulgué, & le mariage manqua.

PAULINE.

Il est vrai que j'eus tort dans cette occasion;

mais je ne prévoyois pas ce qui est arrivé.

SOPHIE.

Assurément vous n'avez jamais l'intention de faire une méchanceté, j'en suis bien certaine; mais, ma sœur, une curiosité excessive entraîne toujours avec elle les indiscrétions les plus dangereuses. Maman vous a dit cela tant de fois!

PAULINE.

C'est pourquoi vous pourriez vous épargner la peine de me le répéter. Mais pour revenir à ce que nous disions tout-à-l'heure, je vous proteste que je ne desire savoir votre secret que parce que j'ai démêlé que c'est vous qu'il intéresse personnellement; car pour ce qui est de pure curiosité, j'en suis corrigée.... mais.... absolument.

SOPHIE.

Vous me l'assurez; je dois vous croire. Eh bien, ma sœur, tranquillisez-vous. S'il est vrai que je sache un secret, je puis vous répondre qu'il ne me regarde point.

PAULINE.

S'il eſt vrai.... Mais parlez clairement ; en ſavez-vous, ou n'en ſavez-vous pas ?

SOPHIE.

Que vous importe, puiſque l'aſſurance que je vous donne doit détruire les inquiétudes que vous aviez uniquement par amitié pour moi ?

PAULINE.

Enfin donc, je puis compter que ce ſecret ne vous intéreſſe point.

SOPHIE.

Toujours ce ſecret.... Mais je ne conviens pas du tout que j'en ſache un, au contraire, je le nie.

PAULINE.

Mais tout vous dément. J'ai des yeux ! Ne vois-je pas, depuis hier au ſoir, toutes vos chuchotteries avec ma couſine, quand je parois, les ſignes, les mines, & puis tout l'embarras que je vous cauſe.... Tenez, dans ce moment même vous attendez Conſtance, j'en ſuis ſûre ; je vous gêne en reſtant ici ; vous m'avez bruſ-

quée, grondée, sermonée, afin de m'engager à vous quitter, mais je tiendrai bon, je vous en avertis. (*d'un ton moqueur.*) Ma chère petite sœur, je vous aime trop pour m'éloigner de vous, je me décide à ne m'en pas séparer un instant de toute la journée.

SOPHIE, *à part.*

Quelle patience il faut avoir ! (*Haut.*) Croyez-vous, Pauline, que de semblables manières puissent engager à vous accorder beaucoup de confiance ?....

PAULINE.

Mais vous me poussez à bout. Oui, vous me désolez, vous êtes d'une ingratitude....

SOPHIE.

Ah, Pauline, que vous êtes injuste !

PAULINE.

Enfin, vous me préférez Constance, vous en faites votre confidente, & je ne suis pour vous deux qu'un tiers incommode, importun, moi qui suis votre sœur ; cela n'est-il pas cruel ?

SOPHIE.

Ah ! si vous étiez moins curieuse & moins indiscrette, je n'aurois jamais eu rien de caché pour vous ; mais cette confiance que vous me demandez, ma sœur, vous l'avez trahie tant de fois....

PAULINE.

Je vous le répète, je suis changée ; faites-en l'épreuve, confiez-moi votre secret.

SOPHIE.

Fort bien, ma sœur ; & vous prétendez n'être plus curieuse ?

PAULINE.

Je badine... Je vous jure qu'à présent si l'envie vous prenoit de me dire votre secret, je ne voudrois pas l'écouter. D'ailleurs, je le saurai bien malgré vous, si je le desire ; je devine juste quelquefois. Vous pourriez vous en souvenir !

SOPHIE.

Que voulez-vous dire ?....

PAULINE.

Vous avez été quatre mois à Paris avec ma

tante ; je suis restée ici : il n'y a que trois mois que vous êtes revenue, eh bien, au bout de quinze jours je me suis apperçue...

SOPHIE.

Mais de quoi ?

PAULINE.

De tout ce que vous avez confié à Constance.... Niez cela si vous l'osez !.... Quand, à votre retour, Maman vous dit que ce mariage arrangé pour vous, étoit rompu ; vous montrâtes tant de joie, tant de joie, qu'il étoit clair.... que vous en desiriez un autre...

SOPHIE.

Ah je ne desire que de pouvoir conserver ma liberté !....

PAULINE.

Quel ton tragique !.... C'est de cette manière que vous disiez, il y a quatre jours, à Constance : (*Elle prend un ton langoureux.*) « Oui, » le temps, la raison, je l'espère, effaceront de » mon esprit un souvenir si dangereux.... » Et puis après ces mots vous avez fait un soupir .....

mais un ſoupir que je ne puis contrefaire, car il étoit.... inimitable.

SOPHIE, *à part.*

Ah Dieu !.... (*Haut.*) Et comment avez-vous donc entendu cela ?

PAULINE.

Nous couchons dans la même chambre....

SOPHIE.

Eh bien ?

PAULINE.

Eh bien, vous m'avez cru bien profondément endormie.... Je crois en effet que je ronflois un peu, & cependant j'entendois toute votre converſation....

SOPHIE.

Comment pouvez-vous avouer ſans rougir ?....

PAULINE.

Enfin, ai-je bien entendu ?....

SOPHIE.

Cela peut être, mais ce que vous ſuppoſez n'en eſt pas moins faux...

PAULINE.

Bon, bon, vous êtes comme ma coufine, j'en fuis fûre; car j'ai auffi découvert fon fecret.... & toujours en dormant.

SOPHIE.

Comment ?....

PAULINE.

Eh oui, elle aime mon frère....

SOPHIE.

Mais fûrement, elle aime mon frère; ils font parens, élevés enfemble...

PAULINE.

Vous m'entendez bien... Elle l'aime d'une certaine manière... Là comme vous aimez ce... ce jeune homme.... cet inconnu que vous avez laiffé à Paris; car je dois vous avouer que je ne fais pas fon nom... Si vous vouliez me le dire...

SOPHIE, *à part.*

Ah grand Dieu! fi elle favoit tout ce qu'elle me fait fouffrir... (*Elle fe tourne pour effuyer fes pleurs.*)

PAULINE.

Mais ce n'eſt pas tout cela qui m'intéreſſe le plus aujourd'hui, je ne penſe qu'au grand ſecret qui occupe toute la maiſon; voilà ce qu'il faut abſolument découvrir.... J'y parviendrai, j'en ai le preſſentiment. Je parierois, par exemple, qu'il eſt queſtion d'un mariage... Nous ſommes ici trois perſonnes à marier, vous, ma couſine & moi; il s'agit de deviner de laquelle on s'occupe.

SOPHIE.

Quoi! vous croyez que ſi c'étoit de vous on vous le cacheroit, & que vous ſeriez la ſeule des trois pour qui ce ſecret en fût un?

PAULINE.

Oh mon Dieu! j'en ſuis ſûre; Maman vous le confieroit avant de m'en parler, & je ne l'apprendrois que lorſque la choſe ſeroit toute arrangée...

SOPHIE.

Ah! Pauline, que de réflexions cette certitude devroit vous faire faire! Quelle cruelle juſtice

justice vous vous rendez vous-même! Comment la persuasion où vous êtes d'inspirer une défiance si injurieuse & si humiliante, ne vous engage-t-elle pas à surmonter vos défauts.

PAULINE.

Ah ah, vous convenez presque que j'ai deviné...

SOPHIE.

Quoi?....

PAULINE.

Sur ce mariage...

SOPHIE.

Comment, vous croyez, ma sœur, qu'on va vous marier?.....

PAULINE.

Vous me l'avez fait entendre.

SOPHIE.

Moi?...

PAULINE.

Il est vrai que vous êtes mon aînée,... mais de trois ans seulement... Ah! il me vient une idée... Peut-être va-t-on nous marier toutes deux en même-temps...

SOPHIE.

Sans doute, & Constance aussi, trois noces dans un jour; voilà le secret, vous l'avez découvert.

PAULINE.

Vous plaisantez; mais pour un mariage, il y en a un en l'air, cela est sûr... Ce Baron de Sénanges, qui est arrivé hier, & qu'on n'a jamais vu ici, par exemple, vous ne me nierez pas qu'il ne soit du secret?... Ses longs entretiens avec maman, sa distraction, sa préoccupation, tout le prouve.... cependant il est bien triste & bien vieux... J'imagine que ce n'est pas lui qui songe à se marier.... mais il a un fils peut-être.... ou du moins des neveux.... Oh! je débrouillerai tout cela. Mon Dieu, que mon frère n'est-il ici; il m'aime, lui.... Il ne me feroit pas de cachotteries. Enfin, il doit bientôt revenir de son Régiment... Sophie, qu'avez-vous donc? Vous rêvez, vous ne m'écoutez pas.

SOPHIE.

Je n'ai rien à répondre à toutes les folies que vous dites depuis une heure.

PAULINE.

Des folies !... Il n'y a que vous de raisonnable ; voilà du moins ce que vous pensez... Oui, vous vous croyez un petit modèle de perfection.... & puis quand vous avez bien prêché, d'un ton bien sententieux, vous gardez un dédaigneux silence, & l'on ne peut plus obtenir une seule parole de vous... Oh ! vous êtes d'une société tout-à-fait aimable.

SOPHIE.

Pauline, vous voulez me mettre en colère, & vous ne réussirez qu'à m'affliger en vous donnant des torts que mon amitié ne peut vous voir sans un mortel chagrin.

PAULINE.

Je ne sais comment vous faites ; vous trouvez toujours le secret d'avoir raison.

SOPHIE.

Vous qui aimez tant les secrets, vous devriez apprendre celui-là ; je ne me flatte pas de l'avoir, mais du moins je saurois le préférer à tout autre.

PAULINE.

Ah ! Sophie, si vous m'aimiez davantage, que je vous admirerois de bon cœur !... Quelqu'un vient... Ah ! c'est Constance.

---

## SCENE II.

### SOPHIE, PAULINE, CONSTANCE.

CONSTANCE *arrive précipitamment ; elle dit :*

SOPHIE.... (*Ensuite voyant Pauline, elle s'arrête. Il y a un moment de silence, pendant lequel Pauline les examine.*)

SOPHIE, *à Constance.*

Constance, vous nous cherchiez ?

PAULINE.

Oui, elle est charmée de nous trouver ensemble..... cela est peint sur sa phisionomie.

CONSTANCE.

Pourquoi, Pauline, penseriez-vous le contraire ? Je vous aime l'une & l'autre également, vous le savez bien.

PAULINE.

Assurément, quand la confiance est établie comme elle l'est entre nous trois, si l'une est absente, les deux autres la desirent ou la cherchent : c'est ce que nous allions faire, ma sœur & moi, quand vous êtes arrivée. A présent que nous voilà réunies, nous allons bien causer ; allons, asseyons-nous. (*Elle tire un banc.*)

SOPHIE, *bas à Constance.*

Il faut dissimuler.

CONSTANCE, *bas à Sophie.*

Nous ne trouverons donc jamais le moment de lire cette lettre.... (*Elle s'arrête, parce que Pauline tourne la tête, & les regarde.*)

PAULINE.

Eh bien ! je vous y prends déjà.

SOPHIE.

Quoi ?

PAULINE.

A parler bas,.... en vérité cela n'est pas supportable..... j'ose dire qu'on seroit en droit d'attendre, de deux personnes aussi prudentes,

aussi discrettes, aussi parfaites, un peu plus de politesse ; mais je ne veux pas pousser plus loin l'importunité, je vais vous laisser le champ libre. Adieu, Sophie, je ne vous contraindrai plus, je vous fuirai désormais, puisque je ne puis vous plaire que de cette manière.

SOPHIE.

Ma chère Pauline, que vous êtes cruelle ! Restez, je vous en conjure....

PAULINE.

Non, ma sœur, non.... A vous dire le vrai, je me fais beaucoup de violence.... Si je restois vous m'impatienteriez, & j'aimerois mieux me fâcher que de m'en aller, mais il faut apprendre à se vaincre. Adieu.... (*Elle sort brusquement.*)



## SCÈNE III.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE.

(*Elles restent un moment sans parler, jusqu'à ce qu'elles aient perdu de vue Pauline.*)

CONSTANCE.

ENFIN, la voilà partie.

SOPHIE.

Oui, mais je crains qu'elle ne revienne bientôt.

CONSTANCE.

Elle est aussi très-capable de se cacher pour nous écouter....

SOPHIE.

Allez-y voir tout doucement... Mon Dieu ! quel tourment que l'obligation indispensable de prendre tant de précautions contre une personne qu'on aime !

CONSTANCE, *revenant.*

Soyez tranquille à présent, j'ai trouvé Rose

à l'entrée du bosquet, & je l'ai chargée de nous avertir quand elle verroit Pauline.

SOPHIE.

Mais c'est dire à Rose que nous avons un secret...

CONSTANCE.

Point du tout.... Rose est si simple! Je lui ai dit en riant que c'étoit une plaisanterie; elle le croit, d'autant mieux que nous lui avons déjà fait faire le guet plus d'une fois pour des bagatelles.... Enfin, du moins nous sommes sûres que Pauline ne viendra pas nous surprendre.... Ne perdons point de temps, chère Sophie.

SOPHIE.

Ah Constance!

CONSTANCE.

Quelle inquiétude vous me causez!...

SOPHIE.

Si vous saviez tout ce que j'ai souffert depuis hier, & combien il en coûtoit à mon cœur pour paroître aussi paisible, aussi gaie

que de coutume !... Hélas ! j'ai tout perdu.... Cet objet d'un sentiment si tendre,... cet aimable & malheureux Sénanges... O Constance! il n'existe plus....

CONSTANCE.

Juste Ciel !

SOPHIE.

Il est mort !.... & sans savoir de quel retour passionné je payois sa tendresse! .... Il est mort ! .... Vous croyez connoître à présent toute l'étendue de mon malheur..... mais je ne vous en ai découvert qu'une partie....

CONSTANCE.

Vous me faites frémir !....

SOPHIE.

Ah Constance, armez-vous de courage; vous en aurez besoin....

CONSTANCE.

Ciel !... il s'agit de votre frère ?.... Mais vous m'avez dit hier au soir que vous aviez reçu une lettre de lui, & qu'il vous prioit de me la communiquer....

SOPHIE.

C'eſt le Concierge qui m'a remis cette lettre.... La voici, tenez liſez.... Mais auparavant, voyez encore ſi Roſe eſt toujours-là.

CONSTANCE.

J'y vais....

SOPHIE.

O mon frère! mon frère!... quelle ſera la fin de cette cruelle aventure!...

CONSTANCE, *revenant.*

Roſe eſt-là, Pauline ne paroît point, profitons de cet inſtant favorable, donnez, ma chère Sophie, calmez ou confirmez mes mortelles alarmes....

SOPHIE, *lui donnant la lettre.*

Hélas!... qu'allez-vous apprendre!....

CONSTANCE, *ouvrant la lettre.*

La date eſt de jeudi matin!....

SOPHIE.

C'étoit hier....

CONSTANCE.

Hier ! mais le Régiment de Monsieur de Valcour est à quarante lieues d'ici, comment avez-vous pu recevoir sa lettre le même jour ?...

SOPHIE.

Ah ! Constance, mon frère n'est plus à son Régiment, il est ici...

CONSTANCE.

Il est ici ?....

SOPHIE.

Ah Dieu ! n'élevez pas la voix ; si l'on nous entendoit !.... Oui, il est caché dans ce Château.... Mais lisez cette fatale lettre, elle vous instruira de tout.... Tenez.... passez cette première page.... C'est ici que commence le détail de cette malheureuse aventure : *vous savez que le Régiment.*

CONSTANCE, *lisant.*

» Vous savez que le Régiment du Marquis
» de Valcé est à trente lieues de la Ville où je
» suis, & vous connoissez toute l'amitié qui

» m'unit à Valcé. Une lettre d'un de nos amis » communs m'apprit qu'il avoit perdu une » somme considérable au jeu, & qu'il étoit au » désespoir. Voulant sans délai voler à son se- » cours, je chargeai mon Valet-de-chambre » de répandre le bruit que j'étois malade, afin » de me dispenser de mon service, & je par- » tis sur le champ, comptant revenir sous deux » jours au plus tard. »

SOPHIE.

Vous reconnoissez-là mon frère:..

CONSTANCE.

Eh quoi donc! une action si noble pourroit-elle avoir eu des suites dangereuses !....

SOPHIE.

Hélas !.... Mais achevez.

CONSTANCE.

» Comme je partois sans congé, je pris la » précaution de changer de nom, & j'arrivai » à Valenciennes sous celui du Chevalier de » Mirville. En entrant dans la Ville, je ne pen-

» lai point sans attendrissement, ma chère So-
» phie, que je n'étois plus qu'à quinze lieues
» de ma mère & de mes sœurs....»

SOPHIE.

Paix.... j'entends du bruit.

CONSTANCE.

C'est Rose.

SOPHIE.

Ah! rendez-moi ma lettre.... (*Elle prend la lettre, & la met dans sa poche.*)

ROSE *arrive précipitamment & mystérieusement; elle dit en passant auprès de Sophie:*

Mademoiselle Pauline est sur mes talons. (*Elle traverse le Théâtre, & sort par le côté opposé à celui par lequel elle est venue.*)

SOPHIE.

Est-il rien de plus cruel!....

CONSTANCE.

Allons dans notre chambre.

SOPHIE.

Pauline nous y suivra de même.... Mais je

l'entends. Au nom du Ciel dissimulez le trouble qui vous presse, l'intérêt le plus cher nous en fait une loi..... La voici, changeons d'entretien.

---

## SCÈNE IV.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE.

(*Cette dernière fait quelques pas, & s'arrête.*)

CONSTANCE.

Pour moi, j'aime mieux les jardins Anglois...

SOPHIE.

Et moi, je trouve qu'ils n'imitent jamais la nature que mesquinement, &c....

PAULINE, *s'avançant.*

Pardon, j'interromps à ce qu'il me paroît, une dispute bien vive & bien intéressante.

CONSTANCE.

Oh point du tout, nous parlions de jardins.

PAULINE.

Oui, & dans la crainte qu'on n'interrompît

un entretien ſi important, vous aviez poſé une ſentinelle à l'entrée du boſquet.

SOPHIE.

Que voulez-vous dire ?

PAULINE.

Roſe n'étoit pas-là tout-à-l'heure ? Je ne l'ai pas vue prendre ſes jambes à ſon cou pour venir vous avertir de mon arrivée ?.... Sophie, Conſtance, vous êtes, l'une & l'autre, fort prudentes, mais vous manquez de fineſſe; vous en manquez abſolument, je ne puis vous le cacher : tâchez de mettre un peu plus d'art dans vos petites intrigues, ſans quoi je les découvrirai toujours.

CONSTANCE.

Eh bien ! qu'avez-vous découvert ?

PAULINE.

D'abord, que vous avez un ſecret; il me reſte à ſavoir ce que c'eſt que ce ſecret, & pour cela je ne vous demande que le reſte du jour; ce ſoir je vous en rendrai compte; oh ! je vous promets de ne vous pas faire languir. Tenez,

je vais commencer. Premièrement, en vous examinant bien, je dois, à vos mines, pénétrer à-peu-près de quelle nature est votre secret ; vous en parliez, car vous imaginez bien que je ne suis pas la dupe de votre jardin anglois. Voyons un peu l'impression qui est restée sur vos visages....

SOPHIE.

Pauline, vous ne verrez sur le mien que la honte que je ressens pour vous, des excès où vous entraîne une curiosité si condamnable.

PAULINE.

Avec quel air d'indignation vous me parlez ! O Ciel ! ce n'est donc point assez de me refuser votre confiance ; Sophie, vous me méprisez.... Eh bien, si je n'ai pas vos vertus, je puis les acquérir, je suis jeune, je puis me corriger. Ma sœur, auriez-vous perdu cette espérance ?.... Ah ! répondez, rassurez-moi....

SOPHIE.

Avec un si bon cœur peut-on être incorrigible ?....

PAULINE.

PAULINE.

Ah, ma sœur!.... (*Elles s'embrassent, & après un moment de silence:*)

SOPHIE.

Chère Pauline, j'attends tout de votre esprit & de vos réflexions.

PAULINE.

Et moi, de votre exemple & de vos conseils.

CONSTANCE.

Quelqu'un vient... C'est ma tante, je crois.

PAULINE.

Oui, c'est elle-même.

---

## SCÈNE V.

SOPHIE, CONSTANCE, ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *à part, dans le fond du Théâtre.*

LA voilà, il faut renvoyer les autres. (*Haut.*) Pauline, allez dans le sallon, recevoir quelques

personnes qui viennent d'arriver, j'irai bientôt vous rejoindre. Constance, suivez votre cousine.... Et vous, Sophie, restez.

PAULINE.

Et ma sœur.... ne vient pas avec nous?

LA MARQUISE.

Cela n'est pas nécessaire.... Allez....

PAULINE.

Mais, maman, Sophie est l'ainée, elle feroit mieux les honneurs que moi....

LA MARQUISE.

Je vous juge capable de la remplacer dans cette occasion.

PAULINE.

Vous voulez donc rester seule avec elle?...

LA MARQUISE.

Pauline, je voudrois moins de questions, & plus d'obéissance.

PAULINE.

Moins de questions!.... Je n'en ai fait qu'une....

LA MARQUISE.

Je vous défends d'en ajouter une seconde, & de rester un instant de plus.

PAULINE, *à part, en s'en allant.*

Ah que cela est dur ! Je suis au désespoir......

( *Elle sort, Constance la suit.* )

CONSTANCE, *à part, en s'en allant.*

Quand sortirai-je de l'incertitude qui m'accable !....

---

## SCÈNE VI.

LA MARQUISE, SOPHIE.

LA MARQUISE, *regardant sortir Pauline.*

QUEL caractère !..... Et que de peines il me cause !.... Enfin, nous voilà seules, mon enfant; je voulois vous parler, Sophie, j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur.

SOPHIE.

Ah ! Maman, je n'osois vous demander le sujet de votre tristesse.....

LA MARQUISE.

Je suis accablée d'un chagrin d'autant plus cruel, qu'il faut le dissimuler à tous les yeux. Ma fille, votre sagesse & votre discrétion, si fort au-dessus de votre âge, autorisent ma confiance en vous; elle est sans bornes, & je vais vous le prouver en vous révélant le secret le plus important que je puisse jamais vous découvrir.

SOPHIE.

Vous pouvez, par de nouvelles bontés, augmenter mon bonheur, & non ma tendresse & ma reconnoissance; je ne puis, maman, ni vous aimer mieux, ni sentir plus vivement tout ce que je vous dois.

LA MARQUISE.

Sophie! que vous me rendez une heureuse mère!.... Mais hélas! je n'ai qu'une amie, & j'ai deux filles.

SOPHIE.

Pauline se rendra digne un jour d'un titre si glorieux & si cher........

LA MARQUISE.

Ah ! plût au Ciel.... Mais revenons au ſecret que je veux vous confier, ma chère Sophie ; il va vous plonger dans la douleur.

SOPHIE.

Et n'y ſuis-je pas préparée, puiſque je vois qu'il vous afflige ?

LA MARQUISE.

Ce ſecret regarde votre frère.

SOPHIE, *à part.*

Je ne le ſais que trop. (*Haut.*) Eh bien ! Maman.

LA MARQUISE.

D'abord je commencerai par vous dire qu'il ſe porte bien, & qu'il eſt en ſureté ; à préſent voici ſon hiſtoire en deux mots : il y a environ douze jours qu'il quitta ſon Régiment ſans congé ; l'amitié l'appelloit à Valenciennes, il y fut ſous un nom ſuppoſé, ſon malheur lui fit choiſir une Auberge où logeoit le Marquis de Sénanges ; dès le ſoir même ils eurent une diſ-

pute aſſez vive pour leur faire prendre la réſolution de ſe battre le lendemain.

SOPHIE.

Ah Dieu !

LA MARQUISE.

En effet, à la pointe du jour ils partirent l'un & l'autre à cheval, pour aller ſe battre ſur les frontières. Que vous dirai-je, ma chère Sophie, votre frère, après avoir reçu une bleſſure profonde & dangereuſe, porte à ſon adverſaire un coup terrible ; il le voit chanceler, & baigné dans ſon ſang, tomber enfin à ſes pieds : il le crut mort !....

SOPHIE, *à part.*

Infortuné Sénanges !....

LA MARQUISE.

Et votre frère lui-même pouvant à peine ſe ſoutenir, ſe traîne vers ſon cheval ; & bientôt, raſſemblant le peu de forces qui lui reſte, il s'éloigne de ce funeſte lieu. Cette ſcène affreuſe ſe paſſoit ſur la frontière, & par conſéquent à quatre lieues d'ici....

SOPHIE.

Hélas! si près de nous !....

LA MARQUISE.

Mon fils n'ayant plus qu'un pas à faire pour être hors de la France, avoit le projet de la quitter; mais au bout d'une demi-heure, épuisé par le sang qu'il perdoit, il fut contraint de s'arrêter & de s'asseoir au pied d'un arbre, où bientôt il perdit tout-à-fait l'usage de ses sens. Ce fut dans cet instant que la Providence conduisit dans ce lieu même le fidèle Thibaut, mon Concierge, dont vous connoissez l'attachement.

SOPHIE.

Ah! le Ciel pouvoit-il abandonner le fils de la plus tendre, de la meilleure des mères !.... Tous ses bienfaits, Maman, nous les devons à vos vertus.

LA MARQUISE.

Le plus grand de tous pour moi, il l'a placé dans ton cœur; c'est dans cette ame si pure & si sensible, que je trouve le bonheur le plus

doux dont je puisse jouir, & les seules consolations dont je sois susceptible.... Mais reprenons un triste entretien que nous ne pourrons peut-être pas renouer avant la fin du jour.

SOPHIE.

Thibaut, conduisit mon frère ici ?....

LA MARQUISE.

Il étoit heureusement seul dans un cabriolet couvert, il y porta mon fils, toujours sans connoissance, & prenant un chemin détourné, il le mena d'abord à l'entrée du Village, chez sa mère ; ensuite, quand tout le monde fut couché dans le Château, il vint m'annoncer ce tragique événement : je courus moi-même chercher mon malheureux fils ; Thibaut & mon Valet-de-chambre-Chirurgien, le transportèrent dans une des pièces de mon appartement, où je l'ai veillé pendant sept nuits qu'il a été dans le plus grand danger !....

SOPHIE.

Et je n'ai point partagé des soins si chers &

ſi douloureux !.... Mais enfin, Maman, mon frère eſt-il parfaitement rétabli ?

LA MARQUISE.

Il eſt du moins en état de partir ſans danger.

SOPHIE.

Comment ! il va partir ?....

LA MARQUISE.

Hélas ! il le faut bien. Jugez, mon enfant, du mortel embarras où je me trouve ; ce Baron de Sénanges, qui vient d'arriver, eſt le père du malheureux jeune homme à qui votre frère a ſans doute ôté la vie !....

SOPHIE.

Il ignore ce funeſte événement ?....

LA MARQUISE.

Il ne ſait, grace au Ciel, qu'une partie de la vérité ; on lui manda que ſon fils & le Chevalier de Mirville étoient partis précipitamment, & enſemble ; que les gens de l'Auberge dépoſoient qu'ils avoient eu une diſpute très-

vive ; qu'on n'avoit point de leurs nouvelles, & qu'il n'étoit que trop vraisemblable qu'ils ne s'étoient absentés si brusquement que pour aller se battre ; on ajoutoit que dans la querelle mon fils avoit été l'agresseur. En apprenant cette fatale aventure, le Baron de Sénanges, naturellement aussi violent que sensible, éprouva autant de ressentiment que de douleur : il écrivit aux Commandans des Places frontières, afin d'apprendre si le Chevalier de Mirville étoit passé dans les Pays étrangers, ou pour empêcher sa fuite s'il en étoit encore temps.

SOPHIE.

Ainsi ne sachant pas le vrai nom de mon frère, c'est une chimère qu'il poursuit.

LA MARQUISE.

Mais ce nom qu'il nous est si important de cacher, il peut le découvrir ; sa fortune, son rang, son caractère le rendent l'ennemi le plus redoutable & le plus dangereux....

SOPHIE.

Mais quel motif l'a conduit ici ?

LA MARQUISE.

Il eſt venu dans cette Province avec l'eſpoir d'y acquérir quelques lumières ſur le ſort de ſon fils. Il ſuppoſe qu'il s'eſt battu ſur la frontière ; ma terre y eſt ſituée, il m'a connue autrefois ; toutes ces circonſtances l'ont décidé à venir chez moi : imaginez ce que j'ai dû reſſentir en le voyant paroître !..... Il m'a fait tous les détails de cette affreuſe hiſtoire ; il ne m'entretient que de ſa douleur & de ſes projets de vengeance ; je partage ſa peine, je pleure avec lui ; mais que ces larmes ſont amères ! C'eſt dans le ſein d'un ennemi cruel que je les répands :.... du perſécuteur de mon fils !....

SOPHIE.

Ah Dieu ! vous me faites frémir !

LA MARQUISE.

Enfin, je reſſens depuis vingt-quatre heures, tout ce que la contrainte, la terreur & la pitié peuvent faire éprouver de plus cruel & de plus douloureux. Mais, hélas, l'infortuné qui me cauſe tant de peines, eſt encore plus à plaindre que moi !....

SOPHIE.

Le malheureux ! il croit que la vengeance pourroit le consoler !....

LA MARQUISE.

Ah ! sans doute il s'abuse ; s'il est vrai qu'un cœur puisse s'égarer jusqu'à desirer la vengeance, en est-il d'assez barbares pour l'assouvir sans horreur ?.... Cette affreuse jouissance des ames lâches & féroces, dégrade celui qui s'y livre, & le condamne à d'éternels remords.

SOPHIE.

Maman, mon frère va donc partir bientôt ?

LA MARQUISE.

Cette nuit même.

SOPHIE.

Et ces ordres donnés aux Commandans des Places frontières ?....

LA MARQUISE.

Ces ordres ne regardent que le Chevalier de Mirville. Mon fils est connu, on ne pourra le confondre avec un jeune homme dont le nom

est différent, & qui n'est désigné que comme un aventurier. Voilà les réflexions qui doivent me rassurer : cependant je tremble ; d'affreux pressentimens me poursuivent & m'accablent.... Si le Baron de Sénanges alloit apprendre la nouvelle positive de la mort de son fils, s'il alloit découvrir l'asyle & le vrai nom de son ennemi, juste Ciel ! à quel excès un désespoir furieux ne le porteroit-il pas !....

SOPHIE.

Ah ! Maman, vous me glacez d'effroi....

LA MARQUISE.

J'ai pris toutes les précautions que la prudence d'une mère peut suggérer ; j'ai défendu qu'on laissât entrer aucun étranger dans le Château.... Mais que nous veut Thibaut !....



## SCÈNE VII.

SOPHIE, LA MARQUISE, THIBAUT.

THIBAUT.

MADAME, j'aurois un mot à vous dire....

LA MARQUISE.

Vous pouvez parler devant Sophie....

THIBAUT.

Je viens prendre vos ordres sur une chose qui me paroît très-importante, & qui m'inquiète beaucoup....

LA MARQUISE.

Eh mon Dieu, de quoi s'agit-il?...

THIBAUT.

C'est que nous avons autour du Château un espion, un porteur de nouvelles, que sais-je, un diable d'homme qui rôde aux environs d'ici depuis le matin....

LA MARQUISE.

O Ciel!....

THIBAUT.

Il demande le Baron de Sénanges....

LA MARQUISE.

Ah! nous sommes perdus!...

THIBAUT.

Oh que non, de par tous les diantres, donnez-moi seulement carte blanche, & je vous réponds que ce gaillard-là, telle chose qu'il puisse faire, n'entrera pas dans le Château....

LA MARQUISE.

Ah mon cher Thibaut, si vous nous préservez de ce danger, que ne devez-vous pas attendre de ma reconnoissance!....

SOPHIE.

Thibaut, l'avez-vous vu cet homme?

THIBAUT.

Eh vraiment oui, je le quitte dans l'instant; je lui ai parlé dans l'avenue; il a refusé de se nommer; il vouloit absolument parler au Baron, le voir seul; je l'ai renvoyé en lui déclarant qu'il ne pourroit l'entretenir que demain....

LA MARQUISE.

Mon fils alors sera hors de la France !.....

THIBAUT.

Il m'a paru satisfait de ma réponse ; avec tout cela, j'ai grand peur qu'il ne fasse encore quelques tentatives pour entrer ici aujourd'hui : j'ai donné son signalement à Girard, que j'ai chargé de garder la grande porte ; moi, je veillerai sur celle des jardins ; ainsi, Madame, soyez tranquille....

LA MARQUISE.

Tranquille !.... Ah, puis-je l'être !.... Quelle mine a-t-il ?

THIBAUT.

Une fort mauvaise mine : c'est un grand drôle, qui a bien cela de plus que moi, tout enveloppé dans un manteau qui cache sa taille ; avec cela une voix doucereuse, & faisant des enjambées loin comme d'ici là-bas.....

SOPHIE.

Eh, mon Dieu ! cet homme me rappelle que ce matin, en me promenant avec ma bonne

&

& Pauline dans le petit bois, j'en ai vu roder un qui nous observoit, & sembloit vouloir se dérober à nos regards : je n'ai pu voir son visage, un chapeau rabattu le cachoit entièrement.

THIBAUT.

Eh, oui, le chapeau rabattu; j'avois oublié cela: oh, c'est le même!....

LA MARQUISE.

Comment, Sophie, il vous suivoit?

SOPHIE.

Oui; mais toujours d'assez loin. Nous nous sommes assises, & l'ayant perdu de vue, nous causions tranquillement, quand au bout d'une demi-heure, un bruit de feuilles que j'ai entendu derrière moi, m'a fait tourner la tête, & j'ai vu ce même homme, le dos tourné, qui couroit de toute sa force.

LA MARQUISE.

Sans doute il vous écoutoit?

SOPHIE.

Nous l'avons cru, & aussi-tôt nous sommes rentrées.

LA MARQUISE.

Certainement c'eſt l'homme de Thibaut..... Mais que ſignifie cette conduite myſtérieuſe?.... Allons retrouver le Baron de Sénanges, ne le quittons plus.... Ah, que la nuit n'eſt-elle venue! quelle journée!.... Venez Sophie; & vous Thibaut, ne quittez pas les jardins.

THIBAUT.

Je retourne du côté de la porte, & j'y reſterai juſqu'au moment du départ de notre jeune Maître. (*Ils ſortent.*)

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

SOPHIE, CONSTANCE.

SOPHIE.

Ah ; Constance, cachez vos larmes, songez combien la dissimulation nous est nécessaire !

CONSTANCE.

Je ne puis, je l'avoue, supporter la présence odieuse & cruelle du Baron de Sénanges . . . .

SOPHIE.

Je ne vous demande que le courage dont je vous donne l'exemple ; & cependant quelle différence dans nos situations ! . . . . Vous aimez mon frère, vous craignez pour ses jours ; mais il vit, & cette même nuit doit voir enfin terminer nos alarmes. . . . Et moi j'ai perdu pour toujours l'objet malheureux & sensible que

mon cœur préféroit en secret.... Et par quelle main m'est-il ravi ?.... Je trouve, hélas ! dans le plus aimé des frères, le meurtrier de mon amant.... Comme sœur, comme amie, j'éprouve vos mortelles inquiétudes ; mon ame est déchirée par les vives douleurs d'une tendre mère ; & le destin qui m'accable me force encore à partager les peines même de notre ennemi commun, cet infortuné Baron de Sénanges !.... Je le redoute, il me glace d'effroi... mais il regrette, il pleure son malheureux fils !.... Je ne puis le haïr.

CONSTANCE.

En détaillant vos peines, vous m'ôtez le droit de me plaindre ; cependant, chère Sophie, que mon cœur est oppressé !.... Nourrissant depuis l'enfance un sentiment dont vous fûtes jusqu'ici la seule confidente ; certaine, en secret, d'être aimée ; assurée que ma tante ne pouvoit manquer d'approuver un amour autorisé par toutes les convenances ; que j'étois heureuse jusqu'à ce jour qui détruit un bonheur

fondé sur des espérances si chères! .... Valcour persécuté, proscrit, va, dans quelques heures, s'exiler de sa patrie, & peut-être pour toujours! .... Il va partir sans connoître à quel excès il est aimé; vous le savez, jamais ma bouche n'osa prononcer un aveu si doux.....

SOPHIE.

Ah, croyez que, malgré votre réserve & ma discrétion, mon frère, depuis long-temps, a lu dans votre cœur....

CONSTANCE.

Eh, comment auroit-il pu découvrir une passion dont cet instant seul m'a fait connoître toute la force & toute la vérité?.... Je croyois n'avoir pour lui qu'un simple sentiment de préférence. Hélas! je n'avois jamais tremblé pour ses jours! .... Enfin, qu'il puisse partir sans obstacle, qu'il puisse se soustraire à la fureur d'un ennemi aussi dangereux que vindicatif.... de tant de douces espérances, voilà donc la seule que le sort m'ait laissée! .... Si du moins encore je pouvois le voir un moment avant son départ, lui parler

sans contrainte.... & n'avoir que vous, chère Sophie, pour témoin d'un si triste entretien !.... Mais je ne goûterai même pas cette consolation.... Ah ! Sophie, que je suis malheureuse !.....

SOPHIE.

Au nom du Ciel, calmez-vous, on vient....

CONSTANCE.

C'est ma Tante, je vous laisse, & vais cacher une douleur dont chaque instant accroît la violence.... (*Elle sort.*)

SOPHIE.

Dieu, que va m'annoncer ma Mère ! ..... Comme elle paroît agitée !....

---

## SCÈNE II.

LA MARQUISE, SOPHIE.

LA MARQUISE.

AH, ma fille ! .... quel nouveau surcroît d'inquiétude !.... cet homme dont nous a parlé Thibaut, rôde toujours aux environs du châ-

teau, & Girard l'a vu tout-à-l'heure encore se promener dans l'avenue.... S'il trouve le moyen de parler au Baron, ou s'il rencontre un de ses gens! .... peut-être, hélas! tout va-t-il se découvrir.... Mon fils, mon malheureux fils!....

SOPHIE.

Vous faites passer dans mon ame tous les tourmens dont la vôtre est déchirée!... O ma mère! que deviendrons-nous si votre courage vous abandonne?...

LA MARQUISE.

Hélas! essuyons nos pleurs; si l'on nous surprenoit!...

SOPHIE.

Dieu!.... j'entends la voix du Baron!.... Ne dois-je pas m'éloigner, & vous laisser ensemble?....

LA MARQUISE.

Non,.... il sait que je n'ai rien de caché pour vous; & pour autoriser nos fréquens entretiens (la seule consolation qui me reste,) je viens de lui déclarer que vous m'aviez quef-

tionnée si vivement ; qu'assurée d'ailleurs de votre prudence, je n'avois pu me défendre de vous avouer la vérité.... Mais il vient.... Restez donc ma fille, & que votre courage, s'il se peut, ranime le mien.

SOPHIE, *à part.*

Quelle épreuve !.... O Ciel ! guide moi....

---

## SCÈNE III.

SOPHIE, LA MARQUISE, LE BARON.

LE BARON, *tenant un papier.*

JE viens, Madame, vous faire part d'une nouvelle qui me cause l'unique satisfaction dont je sois maintenant susceptible....

LA MARQUISE.

Comment ?....

LE BARON.

Enfin, si l'assassin de mon fils est encore en France, je suis sûr à présent qu'il ne peut m'échapper....

LA MARQUISE, *à part.*

Tout mon ſang ſe glace !....

SOPHIE, *à part.*

Je frémis !....

LE BARON.

Et d'après toutes les informations que j'ai priſes, il me paroît prouvé que dans les premiers huit jours qui ont ſuivi cette déplorable aventure, nul étranger, de l'âge & de la tournure dont on m'a repréſenté ce Chevalier de Mirville, n'a paſſé nos Places frontières. Il eſt vraiſemblable que ce vil aventurier ſe ſera contenté de ſe cacher pendant quelque temps... Mais enfin, je viens de recevoir un ordre du Roi, qui me donne le droit de le faire arrêter juridiquement dans quelque lieu que je puiſſe le découvrir.

LA MARQUISE.

Un ordre du Roi ?....

LE BARON.

Oui, le voici.... Liſez, il eſt en bonne forme...

LA MARQUISE.

Ah ! diſpenſez-moi....

LE BARON.

En attendant cet ordre que j'avois demandé, je me ſuis aſſuré de pluſieurs gens armés, & d'un Exempt, qui ſont depuis hier cachés dans le Village voiſin.... Maintenant que je ſuis muni de cet ordre, je puis, en moins d'un quart d'heure, faire avertir mon Exempt, & diſpoſer de ſa troupe.... Mais qu'avez-vous, Madame, vous paroiſſez ſouffrir ?....

SOPHIE, *à part.*

O mère infortunée !....

LA MARQUISE.

Ah ! je ſouffre.... En effet .... ma ſanté....

SOPHIE.

Depuis long-temps eſt languiſſante....

LE BARON.

Des maux de nerfs peut-être ?....

SOPHIE.

Oui.... & ſouvent tout-à-coup des convulſions qui lui raviſſent l'uſage de ſes ſens....

LE BARON.

Et qui lui causent une pâleur subite & des tressaillemens que j'avois déjà remarqués.... Mais je ne veux pas, Madame, abuser plus long-temps de votre intérêt & de votre pitié, pour un malheureux père.... Nous reprendrons cet entretien dans un autre moment....

LA MARQUISE.

Non.... à présent je suis en état de vous entendre.... Seulement ce soir je vous demanderai la permission de me retirer de très-bonne heure....

LE BARON.

Hélas ! heureux qui peut goûter les charmes du repos & du sommeil !.... Oui, je desire que vous ne connoissiez jamais combien la solitude & le silence de la nuit aigrissent & redoublent encore les tourmens d'un cœur désespéré !.... Pardonnez ces pleurs involontaires qu'une trop juste douleur m'arrache malgré moi.... Ah ! Madame, je n'ai plus de fils.... Et si vous pouviez savoir de quel fils j'étois père !....

SOPHIE, *à part.*

Juſte Ciel !....

LA MARQUISE.

Ah ! je ſens mieux que perſonne à quel point vous êtes à plaindre !....

LE BARON.

Si mon fils eût été connu de vous !....

LA MARQUISE.

J'ai ſouvent entendu parler de lui ; je me rappelle même de l'avoir vu dans ſon enfance....

LE BARON, *tirant de ſa poche une boîte.*

Et voilà tout ce qui me reſte de lui.... ce portrait qui peut du moins donner une idée de ſes agrémens extérieurs.... Voyez, Madame, s'il vous rappellera ſes traits....

SOPHIE, *hors d'elle, ſe retirant.*

Ah ! fuyons....

LA MARQUISE.

Ma fille !....

SOPHIE, *se rapprochant.*

Maman !....

LE BARON, *regardant Sophie.*

Que vois-je !... Eh pourquoi, Mademoiselle, vouloir me cacher une compassion qui m'inspire tant de reconnoissance ?....

SOPHIE.

Il est vrai, je n'ai pu retenir mes larmes....

LE BARON.

Ah ! ne rougissez point de cette aimable sensibilité. Daignez, Mademoiselle, regarder ce portrait, il accroîtra, j'en suis sûr, cette pitié touchante que vous me témoignez. (*Il le lui donne.*)

SOPHIE, *égarée.*

Son portrait dans mes mains !.... (*Elle y jette les yeux.*) Dieu !.... c'est lui !....

LE BARON.

Oui, c'est lui, & la ressemblance, hélas ! étoit parfaite....

SOPHIE.

C'étoit là.... votre fils !.... Ah !.... qui pourroit

refuser des pleurs à son destin..... au vôtre....
(*A part.*) Mon cœur est déchiré!....

LA MARQUISE, *à part.*

Sophie!.... Comme elle est pâle & tremblante!....

SOPHIE, *au Baron.*

Reprenez ce portrait.... Non.... laissez-moi regarder encore... (*A part.*) Ciel! je m'égare!... (*Haut.*) Tenez, Monsieur.... (*Elle rend le portrait.*)

LE BARON.

Croyez, Mademoiselle, que l'intérêt que vous daignez me montrer, me touche autant qu'il m'honore.

SOPHIE, *à part.*

Ah! comment dissimuler le trouble affreux qui me surmonte!....



## SCÈNE IV.

LA MARQUISE, SOPHIE, LE BARON, ROSE.

ROSE.

MADAME?

LA MARQUISE.

Eh bien?

ROSE.

C'eſt M. Thibaut qui cherche Madame.

LA MARQUISE.

Où eſt-il?

ROSE.

Dans la grande cour.

LA MARQUISE.

Allons-y ſur le champ. (*Au Baron.*) Voulez-vous bien paſſer dans le ſallon, dans un moment j'irai vous retrouver.

LE BARON.

J'y vais, & je vous ſupplie de ne pas vous gêner pour moi. (*Il ſort.*)

LA MARQUISE.

Venez, Sophie.... (*à part, en s'en allant.*) O Ciel ! prends pitié d'une mère au désespoir. (*Elle sort avec Sophie.*)

ROSE *fait plusieurs signes à Sophie pour l'engager à rester ; Sophie n'a pas l'air de le remarquer, & sort avec la Marquise.*

---

## SCÊNE V.

ROSE, *seule.*

TOUS mes signes sont inutiles, elle n'y prend seulement pas garde.... Pardienne, il n'en faudroit pas faire la moitié à Mademoiselle Pauline pour la retenir !.... Oh ! c'est celle-là qui est curieuse ; elle me l'a rendue aussi, moi ; cela se gagne apparemment.... Que diantre ferai-je de cette lettre. (*Elle tire une lettre de sa poche, & lit le dessus.*) A Mademoiselle de Valcour.... Oh ! c'est pour l'aînée sûrement.... Elle n'a pas voulu rester, je lui aurois conté tout çà.... (*Elle retourne la lettre.*) J'ai bonne envie de savoir ce

qu'il

qu'il y a là-dedans.... Ce jeune homme, cet argent sur-tout, tout cela me chiffone.... (*Elle tire de sa poche une bourse.*) Douze louis !.... Cela fait de livres.... je ne sais combien.... On vient ; mon Dieu ! serrons vîte la bourse & la lettre.

## SCÈNE VI.

PAULINE, ROSE.

PAULINE.

ROSE.... Mais que faisiez-vous là ?

ROSE.

Rien, Mademoiselle.

PAULINE.

Comme vous voilà rouge !....

ROSE.

Oh dame ! c'est qu'il fait chaud.

PAULINE.

Vous avez quelque chose dans votre poche, je l'ai vu.... Pourquoi donc ce mystère, ma chère

ROSE.

M'y voici : je me promenois tout-à-l'heure dans l'avenue, voilà que tout d'un coup un homme vient vers moi ; il étoit tout embéguiné dans son chapeau & dans sa redingotte, mais pas moins il avoit l'air jeune. Il me dit comme çà : êtes-vous du Château ? *Oui, Monsieur.* Eh bien, donnez cette lettre à Mademoiselle de Valcour, & prenez cela pour vous ; je vous en donnerai bien d'autres, si vous êtes discrette.

PAULINE.

Ah ! c'est notre homme de ce matin : eh bien, Rose, qu'avez-vous répondu ?

ROSE.

Pardi, rien, je n'ai pas eu le temps de dire un mot ; il m'a laissé la lettre, une bourse, & crac, il court encore. Moi, toute ébaubie, je compte l'argent, & puis je le mets dans ma poche avec le billet : v'là tout.

PAULINE.

Et la lettre, vous l'avez donc ?

ROSE.

Sûrement que je l'ai.

PAULINE.

Ah! voyons-la.

ROSE.

Je le veux bien, mais vous ne la lirez pas, au moins, car elle est cachetée. Tenez, la voilà.

PAULINE *lit l'adresse.*

*A Mademoiselle de Valcour*.... S'adresse-t-elle à ma sœur, ou à moi?

ROSE.

Oh! je parierois qu'elle est pour Mademoiselle Sophie.

PAULINE.

Pourquoi?

ROSE.

Vous connoissez bien Marie-Jeanne, la Fermière?

PAULINE.

Eh bien?

ROSE.

Elle vend du vin.

PAULINE.

Après.

ROSE.

Eh bien, il y a deux jours qu'un jeune homme est venu chez elle comme pour demander chopine ; mais au lieu de boire, il a passé tout le temps à faire des questions sur Mademoiselle de Valcour ; la plus grande, qui a l'air si sage : v'là comme il disoit. Oh ! Marie-Jeanne lui en a conté des plus belles ; car elle aime Mademoiselle Sophie, Dieu sait.... Et puis n'y a qu'une voix sur le compte de Mademoiselle votre sœur : c'est vrai cela.

PAULINE.

Et ce jeune homme.... n'a fait aucune question sur moi ?

ROSE.

Non, il n'a parlé que de celle qui a l'air sage ; il n'a pas été question de vous.... Vous voyez bien que c'est l'homme à la lettre, ça y ressemble bien du moins.

PAULINE, *tristement.*

Rose, il faut que je porte cette lettre à Ma-

man.... Quand elle seroit pour moi, je ne dois pas l'ouvrir... ainsi j'ignorerai toujours ce qu'elle contient....

ROSE.

A cause de votre bonne action, Madame vous dira peut-être ce qu'il y a dedans; voilà comme Mademoiselle Sophie se fait tout conter par elle.

PAULINE.

Je voudrois seulement savoir si cette lettre est signée.... Cette aventure est bien singulière; a-t-elle quelque rapport avec le secret qui occupe Maman, Sophie & Constance?....

ROSE.

Ah! vous vous doutez donc qu'il y a un secret en l'air?

PAULINE.

Rose, en aurois-tu découvert quelque chose?....

ROSE.

Ma foi, il n'y a peut-être que nous deux dans la maison, qui ne le sachions pas; vous, Ma-

demoiselle, à cause de votre curiosité, & moi, parce qu'on s'apperçoit que vous me faites jaser tant que vous voulez. Mais pourtant j'ai accroché quelque petite chose....

PAULINE.

Ah! qu'est-ce que c'est?

ROSE.

Je veux bien vous le dire, mais à condition que si vous ouvrez la lettre, vous me la lirez...

PAULINE.

Mais fi donc, je ne l'ouvrirai point.

ROSE.

Bon, vous n'y tiendrez pas, allez, je vous connois.

PAULINE.

Rose, vous avez donc bien mauvaise opinion de moi.

ROSE.

Mon Dieu, Mademoiselle, pardonnez-moi... Mais d'après tout ce que je vous ai vu faire jusqu'ici...

PAULINE.

J'ai pu me laiſſer entraîner à des étourderies ; mais je ſuis incapable, je l'eſpère, de commettre une faute auſſi grave.... Une fille de mon âge ouvrir en ſecret la lettre d'un jeune homme & d'un inconnu.... & une lettre qui, vraiſemblablement, eſt pour une autre.... O Ciel ! ſi la curioſité pouvoit égarer à ce point, exiſteroit-il un vice plus dangereux & plus horrible ?

ROSE.

Appaiſez-vous donc, Mademoiſelle. Eh bien, nous ne la lirons pas. Allons, je vous dirai tout ce que je ſais ſans cela.

PAULINE.

Dépêchez-vous donc, car l'heure du dîner approche.

ROSE.

Hier au ſoir Madame étoit dans le parterre avec ce Baron ; en paſſant j'ai entendu Monſieur le Baron qui diſoit : *le Chevalier de Mirville* ; & puis ils ont parlé tout bas, tout bas ;

mais je me ſuis ſouvenue de ce nom, parce que je l'avois déjà entendu dire une fois à M. Thibaut, qui parloit pourtant à l'oreille du Valet-de-chambre Chirurgien, au bas de l'eſcalier, pendant que j'étois cachée derrière la porte battante.

PAULINE.

Le Chevalier de Mirville !.... Ce nom m'eſt abſolument inconnu....

ROSE.

Et puis cette même fois le Chirurgien ajouta je ne ſais quels mots, & ceux-ci que j'attrapai : *Quelle ſurpriſe ſi on ſavoit qu'il eſt caché ici ?*

PAULINE.

Vous avez entendu cela ?

ROSE.

Oh ! de mes deux oreilles.... Mais c'eſt tout ce que j'ai pu découvrir.

PAULINE.

C'eſt beaucoup. Il eſt clair que le Chevalier de Mirville eſt caché dans le Château.... Mais

pourquoi ?.... Et le Baron de Sénanges le sait, puisqu'il a parlé de lui.... Sûrement même le Baron est son oncle, ou peut-être son père.... Mais ce mystère est incompréhensible ; je donnerois toutes choses au monde pour le pénétrer.

ROSE.

Et moi aussi, je vous assure.

PAULINE.

Enfin, nous savons du moins que le Chevalier de Mirville est caché ici.... C'est toujours cela, & c'en est assez pour découvrir le reste avant la fin du jour. (*Elle regarde à sa montre.*) Mais il est bientôt deux heures, on va se mettre à table. Adieu Rose, je te remercie de ta confiance ; tu peux être sûre que je n'en abuserai point.... Ne me suis pas, il est inutile qu'on nous voie ensemble ; va-t-en par l'autre côté.

ROSE.

C'est bien dit, il faut de la prudence.

(*Elles sortent.*)

*Fin du second Acte.*

# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, LE BARON.

LE BARON.

OUI, Madame, je crois que dans deux jours au plus tard je prendrai congé de vous, pénétré de la bonté généreuse....

LA MARQUISE.

Vous n'avez rien appris de nouveau ?....

LE BARON.

Non, mais j'attends un homme plein d'intelligence & d'activité, & que j'ai chargé de parcourir cette province....

LA MARQUISE.

Vous l'attendez !....

LE BARON.

A chaque instant.... & je ne doute pas qu'il

ne m'apporte enfin une partie des éclairciſſemens que je deſire.... Peut-être ce ſoir même ſerai-je aſſuré de ma vengeance....

LA MARQUISE.

Votre vengeance !.... Et quoi ! vous perſiſtez dans ce deſſein cruel....

LE BARON.

Si j'y perſiſte !.... ah ! je ne vis que pour l'accomplir....

LA MARQUISE.

Puiſſe le Ciel tromper cet eſpoir inhumain... Pardonnez.... ma franchiſe.... Mais je vous l'avoue, la vengeance me fait horreur....

LE BARON.

Celle que je pourſuis eſt juſte, elle peut devenir utile à ma patrie.... elle offrira du moins un exemple fait pour modérer l'extravagante fureur du duel....

LA MARQUISE.

Non, non, les plus rigoureuſes punitions ne détruiront jamais un abus dont l'honneur ſeul

eſt le principe.... Mais laiſſons de vaines diſcuſ-ſions.... n'écoutez que l'humanité.

LE BARON.

Privé du ſeul objet qui pouvoit l'attacher, ce cœur infortuné n'eſt plus ouvert qu'à la haine !.... Oui, oui, avant de deſcendre dans la tombe, je verrai périr ſur un échafaud le fatal auteur....

LA MARQUISE.

Arrêtez... je ne puis vous entendre... (*à part.*) Ciel !.... je ſuis prête à me trahir !....

LE BARON.

Mais pouvez-vous me condamner, n'êtes-vous pas mère ?.... Il me ſemble même que vous avez un fils ?....

LA MARQUISE, *avec effroi.*

Un fils !.... Qui vous a dit ?.... (*à part.*) Je ſens que je me meurs....

LE BARON, *ſurpris.*

Et quoi donc, Madame ?.... Comment une queſtion ſi ſimple.... peut elle....

LA MARQUISE.

C'eſt une foibleſſe..., j'en conviens.... Mon fils eſt loin de moi.... je penſois qu'il eſt expoſé aux dangers dont le vôtre vient d'être la victime.... Cette idée eſt ſi cruelle !....

LE BARON.

Eh bien, Madame, ſongez donc à tout ce que vous éprouveriez contre celui qui vous raviroit un enfant ſi cher ?....

LA MARQUISE.

Il me coûteroit la vie, mais n'auroit rien à craindre de mon reſſentiment....

LE BARON.

Vous n'avez pas d'idée de cette ſituation....

LA MARQUISE, *à part.*

Hélas !....

LE BARON.

Si vous étiez à ma place....

LA MARQUISE.

Je ne pourſuivrois point un jeune infor-

tuné.... le ſeul eſpoir peut-être d'une malheureuſe famille....

LE BARON.

Il eſt l'aſſaſſin de mon fils !....

LA MARQUISE.

L'aſſaſſin !....

LE BARON.

Qui peut m'empêcher de croire qu'un homme inconnu, un aventurier, qui fut l'agreſſeur de la plus injuſte querelle, n'aura fait ſuccomber mon fils ſous ſes coups, qu'en employant quelque infâme trahiſon ?....

LA MARQUISE, *vivement.*

Lui !.... pouvez-vous penſer !.... (*d'un ton plus calme.*) Ne m'avez-vous pas dit qu'ils partirent enſemble de Valenciennes, que M. votre fils propoſa au Chevalier de Mirville de prendre des témoins, ou du moins chacun un de leurs gens ; que ce dernier répondit qu'il n'avoit point de domeſtique, qu'il ne vouloit point de confident, mais que M. de Sénanges pouvoit emmener ſon Valet-de-chambre ; ce qui en

effet

effet s'exécuta de cette manière : que le Chevalier de Mirville avoit ajouté, que s'il étoit blessé il s'en rapportoit à son adversaire même pour lui donner les secours nécessaires ; & que s'il avoit l'avantage du combat, M. de Sénanges auroit un Valet-de-chambre pour le soigner..... J'avoue que je ne vois dans toute cette conduite que beaucoup d'imprudence, d'étourderie & de générosité.....

LE BARON.

La réputation de mon fils rendoit cette prétendue générosité fort simple.... d'ailleurs qui sait même si cette apparente confiance ne cachoit pas quelque noir complot ?.... Pourquoi n'ai-je reçu aucunes nouvelles de ce Valet-de-chambre qui suivit mon malheureux fils ?....

LA MARQUISE.

Il a craint sans doute votre colère....

LE BARON.

Il m'eût écrit du moins.... s'il n'eût pas sans doute perdu la vie lui-même.... Oui, tout sem-

ble me prouver que mon fils ne m'eſt enlevé que par le plus lâche des aſſaſſinats....

LA MARQUISE.

Dieu ! ... à quels excès vous emportent la haine & le reſſentiment ! ....

LE BARON.

En vain vous voulez les combattre, chaque reflexion les aggrave !.... j'ai juré de me venger, je tiendrai mon ſerment ; il n'eſt point d'aſyle, il n'eſt point de retraite qui puiſſent ſouſtraire à ma vengeance le meurtrier de mon fils ! .... il périra ! .... Mais, que vois-je, Madame, vous êtes prête à vous trouver mal, vous pâliſſez....

LA MARQUISE.

Qui, moi ? .... non....

LE BARON.

Vous chancelez.... Ses yeux ſe ferment, elle va tomber.... Il faut la ſecourir.... (*Il s'approche & la ſoutient dans ſes bras.*)

LA MARQUISE, *le repouſſant avec horreur.*

Ah ! laiſſez-moi.... laiſſez-moi....

LE BARON.

Quel égarement se peint dans ses regards !....

LA MARQUISE, *à part.*

O malheureuse !.... où fuir, où me cacher !.... (*haut.*) Je suis mieux à présent.... c'étoit.... un éblouissement.... un de ces accidens..... auxquels je suis sujette.... (*à part.*) Il ne répond rien !.... Ah ! son silence m'épouvante encore plus que ses cruels discours !.....

LE BARON, *sortant d'une profonde reverie.*

Vous devez, Madame, avoir besoin de repos.... Mais j'entends la voix de Mademoiselle votre fille ; je vous laisse avec elle, &, dans un moment, je reviendrai savoir de vos nouvelles. (*Il sort.*)

LA MARQUISE.

Comme il me quitte brusquement !.... il rêvoit.... Ciel ! me serois-je trahie !.... Ah ! s'il est vrai, grand Dieu, arrache-moi dans cet instant une vie abhorrée !....



## SCÈNE II.

### LA MARQUISE, SOPHIE.

SOPHIE.

MA MÈRE.... dans quel état je vous vois.... Ah ! qu'eſt-il arrivé ?..... vous étiez avec le Baron !....

LA MARQUISE.

O Sophie !.... mon imprudente & fatale tendreſſe a peut-être découvert une partie de mon ſecret !.... cette crainte horrible manquoit à ma miſère !....

SOPHIE.

Qu'entends-je, hélas !....

LA MARQUISE.

Je n'ai rien dit ; mais je n'ai pu cacher l'effroi mortel dont ſes diſcours m'ont pénétrée !.... le barbare, il eſt moins occupé de ſa douleur que du ſoin de ſa vengeance !.... Ah ! s'il a lu dans mon ame, c'en eſt fait, mon fils eſt perdu....

SOPHIE.

Il ne peut, après tout, avoir que de l'étonnement, & quelques idées confuses qu'il vous sera facile de détourner.....

LA MARQUISE.

Il sait que j'ai un fils....

SOPHIE.

Il doit savoir en même-temps qu'il s'est toujours appelé le Chevalier de Valcour, & qu'il n'a jamais été en garnison à Valenciennes; s'il a quelques soupçons, croyez qu'en vous quittant son premier soin aura été de charger un de ses gens de prendre dans le Village & aux environs tous les éclaircissemens possibles relatifs à mon frère, & ce qu'on lui dira ne peut que le dissuader....

LA MARQUISE.

Mais cet ordre du Roi qu'il a reçu ce jour même, & qui nous ôte tout moyen de défense, s'il découvre sa malheureuse victime!.... ces gens armés qu'il peut rassembler ici dans le court espace de temps d'un quart-d'heure; ces

Eſpion qui ſe cache, & qui, ſans doute, eſt l'homme qu'il attend !.... tout doit porter au comble la terreur & l'épouvante qui m'accablent....

SOPHIE.

Jamais votre courage ne nous fut ſi néceſſaire....

LA MARQUISE.

Il ne m'abandonnera point!.... O Sophie! ſi ce jour affreux doit livrer votre frère à ſon perſécuteur, ce n'eſt qu'en m'ôtant la vie qu'on pourra l'arracher de mes bras.... mais ne perdons point en vains diſcours le temps précieux qui nous reſte.... allons chercher le Baron de Sénanges.... Venez, ma fille.... (*Elles ſont quelques pas pour ſortir.*)



## SCÈNE III.

LA MARQUISE, SOPHIE, PAULINE.

PAULINE.

DE grace, Maman.... daignez, m'accorder un moment d'entretien....

LA MARQUISE.

Je ne le puis.... demain, Pauline, nous causerons ensemble; mais, dans cet instant, laissez-moi, & ne me suivez point. (*Elle sort avec Sophie.*)

## SCÈNE IV.

PAULINE, *seule.*

JE voulois lui parler en particulier, pour lui donner cette lettre; mais elle m'évite.... tout le monde me fuit.... j'importune également Maman, ma Sœur, ma Cousine.... je suis réduite à prendre pour confidente & pour amie, une petite paysanne sans éducation & sans prin-

çipes, à qui j'ai donné mes défauts, & dont je ne reçois que de mauvais conſeils!.... Ah! je ſuis bien malheureuſe.... (*Elle tombe dans la rêverie.*)

---

## SCÈNE V.

### PAULINE, ROSE.

ROSE, *accourant.*

MADEMOISELLE, Mademoiſelle.

PAULINE.

Quoi donc?

ROSE.

Oh, je viens de faire une bonne trouvaille! Ce Chevalier de Mirville, je ſais dans quel endroit du Château il eſt caché.

PAULINE.

Bon!.... & comment?

ROSE.

Vous connoiſſez bien le grand cabinet de Madame, qui eſt au bout de la galerie?

PAULINE.

Eh bien.

ROSE.

Eh bien, il eſt niché là-dedans....

PAULINE.

Vous croyez?

ROSE.

Je le gagerois....: j'en avois déjà quelques ſoupçons, parce qu'on a ôté la clef de la galerie & du cabinet; & que pourtant Madame y rôde ſans ceſſe, avec le Chirurgien & le Concierge.... Je viens de demander au Frotteur s'il y alloit, comme à l'ordinaire. Il m'a dit qu'il y a plus de huit jours qu'il n'y étoit entré, parce que Madame ne le vouloit pas; ainſi vous voyez bien que voilà la cachette toute trouvée.

PAULINE.

Cela eſt inconcevable!.... Quel peut être le but de toutes ces précautions?

ROSE.

Oh, c'eſt bien drôle; moi, je m'y perds.

PAULINE.

Ma curiosité eſt portée au comble, je l'avoue....

ROSE.

Et moi donc; j'en séche.... A propos, Mademoiſelle, avez-vous donné la lettre à Madame?

PAULINE.

Mon Dieu non; Maman croyant toujours que je voulois la queſtionner, n'a pas daigné m'entendre; elle me rebute, me fuit, & tout cela pour aller s'enfermer avec ma Sœur & ma Couſine.

ROSE.

Eh bien, la lettre nous reſte, du moins.... elle eſt toujours dans votre poche?

PAULINE.

Oui, la voilà.

ROSE.

Il y en a quelquefois qu'on peut lire ſans les décacheter.

PAULINE.

Oh, l'on a beau entr'ouvrir celle-là, on n'y peut rien voir.

ROSE.

Ah, ah; vous y avez donc regardé?

PAULINE.

Oui, par diſtraction.

ROSE.

Pardi, moi je n'y manque pas, j'eſſaie ce tour-là ſur toutes les lettres que je porte à la Poſte, cela amuſe toujours chemin faiſant; mais, par malheur, je ne lis pas trop bien l'écriture....

PAULINE.

Je ſuis fort embarraſſée, je ne ſais pas ce que je ferai de cette lettre....

ROSE.

Puiſque Madame n'en veut pas, elle eſt à nous.

PAULINE.

Oui, mais à quel uſage nous ſervira-t-elle?

ROSE.

Mais dame, l'usage d'une lettre; vous la lirez, vous qui lisez couramment, & moi j'écouterai.

PAULINE.

Je vous ai déjà dit, que je ne veux, ni ne dois la lire.

ROSE.

Mais, Mademoiselle, je n'entends rien à ces façons-là; vous avez tâché d'accrocher quelque chose à travers le papier; sans le cachet, vous l'auriez déjà lue cinq ou six fois; il n'y a pas plus de mal à rompre ce vilain petit morceau de cire......

PAULINE.

Non, il vaut mieux la brûler.

ROSE.

Oui, après que nous l'aurons lue; allons, donnez-la moi, je ferai le coup.

PAULINE.

Au reste, je ne sais pas pourquoi je m'en suis chargée, c'est à vous à qui elle a été

remise, elle ne s'adresse point a moi, tout cela ne me regarde en aucune manière.....

ROSE.

Non plus que l'enfant qui vient de naître; c'est vrai, cette lettre est à moi, vous me l'aviez prise injustement.

PAULINE, *la lui rendant.*

Tenez, faites-en tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en mêle plus.

ROSE.

Le cachet va sauter.

PAULINE.

Ce sont vos affaires.

ROSE.

Çà ne tient pas mal.... ma foi, c'est fait, là v'la ouverte.... mais, Mademoiselle, qu'avez-vous donc, vous êtes toute interdite.

PAULINE.

Ah, Rose, qu'avons-nous fait!...

ROSE.

Allons, allons, il s'agit de lire à présent;

il ne faut pas tant lanterner, on pourroit nous surprendre.

PAULINE.

Le cœur me bat....

ROSE.

Lisez toujours.... & tout haut, s'il vous plaît, j'en veux ma part.

PAULINE, *prenant la lettre & lisant des yeux.*

Elle est sans signature.

ROSE.

Ah! c'est impoli de ne pas dire son nom... mais lisez donc, voyons ce qu'il chante.

PAULINE.

Je tremble. (*Elle lit tout haut*) « Mademoiselle, puisque l'engagement qu'avoit pris » votre famille est enfin rompu..... il m'est donc » permis d'aspirer encore à votre main....

ROSE.

Bon, c'est un épouseux!....

PAULINE, *continuant.*

» J'avois d'abord pris la résolution d'a-

» vouer mes ſentimens à mon père, mais je » ne veux lui parler qu'avec votre aveu & » celui de Madame la Marquiſe de Valcour; » car, je vous connois aſſez, Mademoiſelle, » pour être bien ſûr que cette lettre lui ſera » communiquée » ....

ROSE.

Oh, il a compté ſans ſon hôte.... mais, c'eſt qu'il croyoit que la lettre ſeroit rendue à Mademoiſelle Sophie.

PAULINE.

Mon Dieu, taiſez-vous donc. (*Elle continue.*) » Je vous ſupplie d'excuſer la témérité de ma » démarche, le ſentiment qui me la fait faire, » doit lui ſervir d'excuſe.... ſentiment ſi ten- » dre & ſi profond, qu'il n'a eu beſoin pour » être auſſi durable que paſſionné, ni du retour » qui pouvoit le ſatisfaire, ni même des char- » mes de l'eſpérance. » ...

ROSE.

C'eſt joli cela!...

PAULINE, *continue.*

» Des circonſtances extraordinaires m'o-
» bligent à ne paroître qu'avec précaution ;
» mais, dites un mot, Mademoiſelle, & je
» me découvrirai. Si vous daignez me faire
» réponſe, envoyez-la dans le creux du vieux
» chêne qui eſt au bout de l'avenue : c'eſt-là
» que j'irai chercher ce ſoir l'arrêt qui doit
» fixer ma deſtinée. »

ROSE.

Et c'eſt là tout ?

PAULINE.

Oui, ... Quelle étrange aventure !....

ROSE.

Y comprenez-vous quelque choſe ?...

PAULINE.

Oui, je commence à démêler toute cette intrigue, quoiqu'il y ait cependant encore pluſieurs circonſtances que je ne conçois pas.... d'abord, cet inconnu eſt ſûrement ce Chevalier de Mirville qui eſt caché ici....

ROSE.

ROSE.

Nous avions déjà deviné cela ; mais comment cet inconnu a-t-il pu voir Mademoiselle Sophie, & puis rôder dans le village, & puis questionner Marie-Jeanne, s'il est enfermé dans le château ?

PAULINE.

C'est qu'il n'y est pas prisonnier, & qu'il a la liberté d'en sortir....

ROSE.

Il parle de son père dans la lettre.

PAULINE.

Oh, son père est le Baron de Sénanges...

ROSE.

Mais il devroit s'appeller Sénanges aussi.

PAULINE.

Mirville est un nom de terre apparemment... j'imagine qu'on avoit envie de lui faire épouser Constance, il aura vû Sophie dans ce dernier voyage à Paris, & il l'a préfère à ma cousine.

ROSE.

Écoutez donc, il n'a pas tort; Mademoiselle Sophie est si gentille, & puis cet air si sage, si sage, lui aura donné dans l'œil.

PAULINE.

Il aura pris le parti d'écrire à ma sœur, afin de savoir ses intentions.

ROSE.

Vous y êtes, vous v'là au fait.

PAULINE.

Cependant.... pourquoi se cacher?..... Sophie & ma cousine savent qu'il est ici.... mais peut-être que Maman ne veut qu'ils se voyent que lorsque les choses seront toutes arrangées.

ROSE.

Justement: pardi, Mademoiselle, vous avez ben de l'esprit.... je pense à une chose; ce pauvre Monsieur qui aime Mademoiselle Sophie de tout son cœur, va être bien sot ce soir, quand il ne trouvera dans le creux de

ſon arbre, que des feuilles de chêne au lieu d'une réponſe. Un bon tour, ce ſeroit de lui écrire, vous.

PAULINE.

Quelle folie !....

ROSE.

Mais nous verrions quelle mine il a du moins.... il viendroit... que diantre ! mandez-lui ſeulement quelque baliverne.... là.... qui ne ſoit pas de grande conſéquence.... il n'y a pas de mal à ça....

PAULINE.

En effet, ſi c'eſt un bon parti, j'aimerois mieux qu'il épouſât ma ſœur que Conſtance.... qui d'ailleurs n'a ſûrement nul penchant pour lui.... & puis il aime Sophie, il paroît honnête...... Si Maman connoiſſoit ſes ſentimens, elle les approuveroit, j'en ſuis ſûre...

ROSE.

Il eſt peureux, lui.... ſans ce petit mot de réponſe, il ne ſonnera mot & s'en ira, & puis adieu la noce.

PAULINE.

Il me vient une drôle d'idée, écris-lui, toi.

ROSE.

Oh, volontiers, mais c'est que je ne suis pas forte sur l'écriture, je ne sais faire que des O, je vous en avertis.

PAULINE.

Cela est égal, je te tiendrai la main.

ROSE.

J'y consens... Si nous avions là de quoi....

PAULINE.

Tiens, j'ai un crayon dans ma poche & du papier....

ROSE.

Allons, allons à l'ouvrage.... (*Elle tire une chaise*). Ceci nous servira de table... donnez-moi le papier. (*Elle se met à genoux à terre devant la chaise, Pauline lui prend la main*).

PAULINE.

Ne tiens donc pas tes doigts si roides.

ROSE.

Dame, c'eſt pour mieux faire....

PAULINE.

Et laiſſe aller ta main.... dépêchons-nous donc, ſi quelqu'un venoit....

ROSE.

Oh, votre Bonne a la migraine; Madame, & ces Demoiſelles ſont occupées de leurs ſecrets....

PAULINE.

Allons, commençons..... (*Elle la fait écrire*).

ROSE.

Dites-donc ce que j'écris.... ah! c'eſt de travers.....

PAULINE.

Tu ne veux pas te laiſſer conduire.... là, bien comme cela... voilà qui eſt fait.

ROSE.

C'eſt fini? (*elles ſe relèvent*). Voyons ſi je pourrai lire.... il n'y a que trois mots!..... (*elle lit*) « vous... vous.....

PAULINE.

Donne, je vais lire... (*elle lit*) « vous pouvez paroître. »

ROSE.

« Vous pouvez paroître. » J'ai écrit cela?

PAULINE.

Oui.....

ROSE.

Jamais le Maître d'école ne m'en a tant fait faire.... à présent je vais porter cela dans le vieux chêne.

PAULINE.

Oui, mais prens bien garde qu'on ne te voie.

ROSE.

Oh, n'ayez pas peur....

PAULINE.

Écoute donc, Rose..... quand ce jeune homme viendra, il aura une explication avec Maman & ma Sœur; il apprendra que ce n'est point Sophie qui lui a répondu, il dira que c'est toi qu'il avoit chargée de sa lettre.... songe

bien que c'eſt toi qui as tout fait, & ne vas pas alors rejeter tout cela ſur moi.

ROSE.

Oh, je dirai que j'ai lû, que j'ai écrit...

PAULINE.

Oui, mais l'on n'ignore pas que tu ne ſais ni lire, ni écrire.....

ROSE.

Je ſoutiendrai que je l'ai appris, que cela m'eſt venu tout d'un coup.

PAULINE.

Rends-moi ce billet.

ROSE.

Nenni, c'eſt pour le vieux chêne.

PAULINE.

Rends-le moi, je crains les ſuites de tout ceci.

ROSE.

Non, Mademoiſelle, je n'en démordrai pas, je veux voir le Monſieur.

PAULINE.

Mais Rose, quand je vous demande une chose....

ROSE.

Oh, vous avez beau prendre votre grand air....

PAULINE.

Je veux avoir ce billet, & je vous trouve bien impertinente.

ROSE.

Doucement, Mademoiselle.... vous faites des cachoteries à Madame; vous me mettez du complot, & puis vous me parlez comme pourroit faire Mademoiselle Sophie.... il y a de la différence, voyez-vous... les fredaines qu'on fait ensemble, rendent camarades; je suis bien toujours Rose, mais ma foi vous n'êtes plus avec moi Mademoiselle Pauline; dame, je suis fâchée de vous le dire, mais pourquoi me rudoyez-vous.

PAULINE, *à part.*

O Ciel! peut-on se voir plus cruellement humiliée, je n'en puis plus, j'étouffe....

ROSE.

Il ne faut pas bouder pour cela ; moi, tenez, je ne vous en veux plus ; je suis prompte, mais, tournez la main, voilà qui est fini. Je n'ai non plus de fiel qu'un enfant..... Allons Mademoiselle, ne faites plus la moue.... vous aurez encore besoin de moi, il ne faut pas me dépiter..... Mais chut, j'entends du bruit, on vient, je me sauve ; adieu, Mademoiselle ; sans rancune, au moins. (*Elle sort.*)

PAULINE, *seule.*

Je demeure confondue.... la colère & la honte me suffoquent..... Je me suis abaissée, l'on m'outrage....., cela est juste.... elle dira tout à Maman, elle me compromettra de la manière la plus cruelle, je dois m'y attendre..... Ah ! peut-on compter sur l'attachement & la fidélité de ceux dont on s'attire le mépris ? .......

(*Elle sort.*)

*Fin du troisième Acte.*



# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, *seule.*

CONSTANCE n'est point ici...... J'avois cru la voir passer.... Ah ! la voici. (*Constance paroît dans le fond du Théâtre.*)

## SCÈNE II.

PAULINE, CONSTANCE.

PAULINE.

CONSTANCE, vous cherchez ma Sœur ?....

CONSTANCE.

Non ; je me promène.

PAULINE.

C'est votre fureur de mettre du mystère à tout ; eh, mon Dieu, épargnez-vous cette peine inutile.... Tenez, voilà Sophie.

## SCÈNE III.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE.

PAULINE.

VENEZ, ma Sœur, Conſtance eſt ici; approchez ſans crainte, je vais m'en aller.

SOPHIE.

Eh quoi, Pauline, toujours la même aigreur?....

PAULINE.

J'ignore ſi j'ai de l'aigreur; mais, ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ne ſuis plus curieuſe; car j'ai découvert tout ce que je voulois ſavoir.

SOPHIE.

Si vous avez appris quelque ſecret, vous êtes plus ſavante que nous.

PAULINE.

Non pas plus ſavante; mais autant.

SOPHIE, *à part.*

Elle m'inquiète, malgré moi. (*Haut.*) Je ne

conçois rien à tous vos discours; mais vous avez un air triste qui m'alarme.... Ma Sœur, que vous est-il donc arrivé?

PAULINE.

J'ai plus d'un sujet de chagrin, il est vrai....

SOPHIE, *avec crainte.*

Tiennent-ils.... à ce que vous croyez avoir découvert....

PAULINE.

Oh, point du tout.......

SOPHIE, *à part.*

Je suis tranquille, elle ne sait rien.

PAULINE.

Enfin, bientôt il n'y aura plus de secret pour personne.... & tel qui se cache aujourd'hui, paroîtra demain sans mystère....

SOPHIE, *troublée.*

Tel qui se cache!....

CONSTANCE, *bas à Sophie.*

Grand Dieu, le sauroit-elle!....

PAULINE.

Eh bien, vous voilà toutes troublées.... je ne puis m'empêcher de rire de leurs mines ſtupéfaites....

SOPHIE, *bas à Conſtance.*

Sa gaieté prouve qu'elle ne ſait rien : mais que veut-elle dire ?....

PAULINE.

Je ſerai bien-aiſe de le voir.... cependant ce n'eſt pas moi qu'il choiſit pour confidente, ce n'eſt pas à moi que ſes lettres s'adreſſent..... Eh, mon Dieu, comme vous changez de viſage....

SOPHIE.

Ah ! s'il eſt vrai que vous ſachiez.... Mais non, ſon cœur eſt bon..... pourroit-elle ſe faire un jeu.... Pauline, au nom du Ciel, achevez de vous expliquer ?....

PAULINE.

Dans quel étonnement vous me jetez à votre tour.... Sophie prête à s'évanouir, Conſtance interdite & tremblante.... & quelle peut être la

cauſe de ce déſordre affreux ?.... Qu'ai-je donc dit ?....

SOPHIE, *à part.*

Ah, je reſpire !.... Elle ignore notre ſecret....

PAULINE.

Sophie, vous ne pouvez retenir vos larmes, & c'eſt moi qui les fais répandre..... Ah, ma Sœur, cette idée me déchire..... Pourquoi ce chagrin violent ? me ſoupçonneriez-vous de jalouſie ? Ah ! mon cœur en eſt incapable. Ses vœux les plus tendres & les plus vrais ſont pour le bonheur de Sophie..... Je ne veux plus diſſimuler avec vous ; non, ma Sœur, je ne ſuis inſtruite qu'à moitié ; &, ſans doute, tout-à-l'heure, nous ne nous entendions ni l'une ni l'autre. Calmez-vous donc, répondez-moi.

SOPHIE, *à part.*

Tâchons du moins de réparer mon imprudence. (*Haut.*) Eh bien, je l'avoue, un ſecret nous occupe.... Enfin, Pauline, vous avez tant fait, que vous m'arrachez ce mot qui ne devoit jamais ſortir de ma bouche.... La diſcrétion, la

ſûreté, ſont donc des vertus qu'on ne peut conſerver avec vous ?

PAULINE.

Quelle amertume dans ce reproche ! c'eſt donc ainſi que vous ſavez répondre à l'amitié ?

SOPHIE.

Vous m'aimez, & vous me faites manquer à mon devoir !.... mais, n'en parlons plus ; je ne veux ni vous déplaire, ni vous offenſer. Je vous dirai ſeulement que la ſurpriſe a ſeule cauſé l'émotion que vous m'avez vue ; vous avez dit d'un ton ſi vrai, que vous ſaviez tout, que je l'ai cru, &....

PAULINE.

Le détail que je vous ai fait ſe rapporte donc à ce que vous ſavez ?

SOPHIE.

Je n'ai point entendu ce détail, mon trouble m'empêchoit de le comprendre.... mais, je puis vous aſſurer que le ſecret qui m'eſt confié n'a rien d'important ni de ſingulier.... je crois entrevoir que vous êtes mal inſtruite. Si vous voulez-vous expliquer clairement.....

PAULINE.

Au cas que je me trompe, m'apprendrez-vous la vérité ?

SOPHIE.

Peut-être......

PAULINE.

Peut-être ne me suffit pas..... Non, je n'ai point de droits à votre confiance; je ne l'obtiendrois pas, vous me l'avez déclaré trop durement, pour que je puisse en douter; ainsi, gardez votre inquiétude, vous ne saurez pas mon secret.

SOPHIE.

Si Maman vous le demandoit, il faudroit bien le dire......

PAULINE.

Des menaces!..... Ma Sœur, n'employez pas ce moyen, il n'est pas digne de vous, & ne peut rien sur moi.

CONSTANCE.

Sophie doit-elle laisser ignorer à ma Tante, des fautes que l'autorité seule d'une mère pourroit réprimer ?......

PAULINE.

PAULINE.

Je n'ai plus qu'un mot à dire; on peut me dénoncer, me livrer à l'indignation de ma mère, me réduire au désespoir.... mais, la force & la violence n'obtiendront rien de moi.....

SOPHIE.

Insensée!...... l'autorité sacrée d'une mère ne pourroit vous obliger à dire un secret que vous confierez peut-être sans effort à la première personne qui vous le demandera..... que sais-je..... à Rose, à la fille du Jardinier, si elle vous en presse..... Ah! ma Sœur, comme vous abusez des vertus naturelles qui sont au fond de votre ame; nul principe ne les règle, nulle réflexion ne les dirige, & elles ne servent qu'à vous égarer..... Mais enfin, rassurez-vous, ce n'est point par moi que Maman apprendra ce qu'elle ne doit obtenir que de votre repentir & de votre confiance.

PAULINE, *à part.*

Qu'elle me fait rougir des torts qu'elle me reproche, & de ceux qu'elle ignore!.....

CONSTANCE.

Mais la nuit commence à tomber..... il faut rentrer, d'ailleurs le temps se dispose à l'orage.... quelqu'un vient.... c'est Rose, que nous veut-elle ?......

---

## SCÈNE IV.

PAULINE, CONSTANCE, SOPHIE, ROSE.

ROSE.

MESDEMOISELLES, Madame m'envoie vous dire qu'elle ne se mettra point à table ; elle soupera dans sa chambre, parce qu'elle veut se coucher de bonne-heure.

PAULINE.

Est-ce qu'elle est malade ?.....

ROSE.

Mais je crois qu'oui ; car elle est bien changée.

PAULINE.

Allons savoir de ses nouvelles.

SOPHIE.

Nous vous suivons......

PAULINE.

Allons...... elle sort. ( *Rose la suit.* )

---

## SCÈNE V.

SOPHIE, CONSTANCE.

SOPHIE.

UN moment, Constance........ Maman n'est point malade...... elle veut se débarrasser du souper, afin que tout le monde se retire de meilleure heure......

CONSTANCE.

Mais votre frère ne doit partir qu'à deux heures après minuit.

SOPHIE.

Oui, mais Maman m'a permis de lui faire mes adieux, vous y viendrez aussi, Constance.... & pour pouvoir, sans qu'on s'en doute, nous rendre à minuit chez lui, il faut que Pauline

ſoit couchée avant onze heures; car ſi elle n'étoit pas endormie quand nous nous échapperons, elle nous entendroit..... Mais, à propos de Pauline, concevez-vous ce qu'elle a voulu dire?..... elle ſait qu'il y a ici quelqu'un de caché?..... elle a parlé de confidence, de lettres...... j'ai frémi, & j'ai penſé me trahir tout-à-fait; cependant ce qu'elle a dit enſuite, m'a perſuadé qu'elle n'avoit parlé qu'au haſard......

CONSTANCE.

Oh, cela eſt ſûr; elle imagine qu'il eſt queſtion de vous marier, & que demain, celui qui doit vous épouſer, ſe déclarera & viendra ici.....

SOPHIE.

J'ai tâché de la dérouter autant qu'il étoit poſſible. J'aurois bien voulu la faire expliquer clairement.....

CONSTANCE.

Elle eſt maintenant avec ma Tante, je me flatte que d'elle-même, elle lui avouera tout ce qu'elle croit ſavoir.

SOPHIE.

J'y ai pensé, c'eſt pourquoi je n'ai pas été fâchée qu'elle y fût ſeule, car peut-être notre préſence l'auroit gênée.

CONSTANCE.

Je ne vous ai pas vue en particulier depuis votre dernier entretien avec ma Tante ; ſavez-vous que j'ai eu un moment d'embarras, quand elle m'a tout confié ; vous ne m'aviez pas prévenue que vous lui diriez que j'étois dans le ſecret ?

SOPHIE.

C'eſt par mon frère qu'elle l'a ſu ; depuis la confidence qu'elle a daignée me faire, il lui a naturellement avoué qu'il m'avoit écrit, & que vous étiez inſtruite, ainſi que moi. Dans la crainte que ma mère, ignorant les ſentimens de mon frère, ne l'accusât peut-être d'imprudence, je n'en avois rien dit.... mais, quelle heure eſt-il ?......

CONSTANCE.

Huit heures.

SOPHIE.

Encore quatre heures jusqu'à minuit !....

CONSTANCE.

Hélas, je desire que le temps s'écoule, & cependant, à mesure que l'instant approche, mon agitation & ma tristesse redoublent !....

SOPHIE.

Et Maman, Maman !.... ce qu'elle souffre !.... Mon frère ! après une absence de quatre mois, je vais l'embrasser, le revoir un instant..... & pour lui dire un adieu..... peut-être éternel !..... Et vous malheureuse & chère amie, combien je redoute, & pour mon frère & pour vous, l'entrevue de ce soir : il vous aime si passionnément !...

CONSTANCE.

Et je ne pourrai lui dire à quel excès il m'est cher !....

SOPHIE.

Hélas ! cette entrevue ne peut être que déchirante & pour vous & pour moi.... Comment supporterai-je le douloureux spectacle

qu'offriront à mes yeux le désespoir d'une mère, les pleurs d'une amie telle que vous, & les funestes adieux d'un frère si chéri?..... Enfin, je ne l'ai point vu depuis sa fatale aventure.... &, vous l'avouerai-je..... le souvenir affreux d'un déplorable amour..... O malheureux Sénanges!..... ce soir, ce soir même je verrai, j'embrasserai celui!...... Dieu!..... ma main tremblante pressera la main qui t'a ravi le jour..... cette idée me fait tressaillir, & me glace d'horreur!.....

CONSTANCE.

Ah, pour la bannir, chère Sophie, songez, songez aux dangers mortels dont votre frère est environné.....

SOPHIE.

Je donnerois ma vie pour l'en affranchir!..... & croyez que mon malheur n'a point altéré ma tendresse pour lui!..... heureuse encore qu'il puisse ignorer ce qu'il me coûte, sa douleur & ses regrets mettroient le comble à ma peine. Grace au Ciel, il n'a jamais su ce funeste secret.....

CONSTANCE.

S'il le découvroit, il en mourroit!.... hélas! n'a-t-il pas assez d'autres chagrins!.... prêt à quitter tous les objets qui lui sont chers, de quels traits cruels son ame doit être déchirée.

SOPHIE.

Il est si sensible!.... Ma Mère m'a dit qu'il étoit d'une pâleur & d'une foiblesse effrayantes.... Il vouloit voir Pauline; sans ma Mère, il ne résistoit pas au desir de lui dire adieu.... Elle-même que deviendra-t-elle quand elle saura notre malheur?....

CONSTANCE, *avec effroi.*

Sophie!..... entendez-vous ce bruit?....

SOPHIE.

C'est la voix de Thibaut....



## SCÈNE VI.

SOPHIE, CONSTANCE, THIBAUT, LE CHEVALIER.

THIBAUT *paroît dans le fond du Théâtre, tenant au collet un homme enveloppé dans un manteau.*

Vous ne m'échapperez point.... il faut parler, il faut vous nommer !....

SOPHIE.

Qu'entends-je !.,..

CONSTANCE.

Je succombe à ma frayeur mortelle.

THIBAUT, *se débattant toujours avec l'Inconnu, & se rapprochant.*

Oh, malgré tous vos efforts, je ne lâcherai pas prise.... Qui est-là ?....

SOPHIE.

Ah, Thibaut !....

THIBAUT.

Je tiens l'espion, qui, à la faveur de l'obscurité, s'est glissé ici.... (*L'Inconnu s'arrache des mains de Thibaut, & s'élance entre Sophie & Constance.*)

SOPHIE.

Dieu!.....

CONSTANCE.

Sophie!....

THIBAUT, *s'avançant vers lui.*

Par la sang-bleu!.....

L'INCONNU.

Arrête, Thibaut!..... (*Il jette son chapeau & son manteau.*)

CONSTANCE.

Que vois-je, ô Ciel!....

SOPHIE, *se jetant dans ses bras.*

Mon Frère! .....

THIBAUT.

Je demeure pétrifié!....

LE CHEVALIER.

O ma Sœur!..... ô ma chère Sophie!.....

Mais, profitons d'un moment si précieux : Thibaut, cours à l'entrée du bosquet pour nous avertir....

THIBAUT.

Comment, ventrebleu, Monsieur, vous exposer de la sorte !...

SOPHIE.

Mon Frère.

CONSTANCE.

En effet, Monsieur....

THIBAUT.

Si Madame savoit....

LE CHEVALIER.

Mon cher Thibaut, toutes vos représentations ne font que prolonger le péril que vous craignez pour moi.... elles sont d'ailleurs inutiles, je veux parler un moment à ma Sœur....

THIBAUT.

J'enrage !.... vous me promettez donc de ne rester qu'un moment....

LE CHEVALIER.

Oui, oui; vas faire le guet; &, sur-tout, ne

reviens que lorſque je t'appellerai, ſans quoi nous riſquerions d'être ſurpris.....

THIBAUT.

Enſuite, vous vous remettrez entre mes mains......

LE CHEVALIER.

Oui, tu peux y compter....

THIBAUT.

Votre parole d'honneur.....

LE CHEVALIER.

Je te la donne, mais vas-t-en, je t'en conjure......

SOPHIE.

Allez donc mon cher Thibaut.......

THIBAUT.

Oh, maudite jeuneſſe!.... maudite jeuneſſe!...

(*Il ſort.*)

## SCÈNE VII.

SOPHIE, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

ENFIN, je vais donc jouir du ſeul inſtant de bonheur qui me reſte..... brûlant du deſir de vous voir ſans témoins, profitant du déclin du jour, & ſachant que ma mère étoit enfermée avez le Baron de Sénanges, je me ſuis échappé ſans ſavoir ni dans quel lieu, ni comment je pourrois vous trouver, j'errois autour de ce boſquet, lorſque j'ai rencontré Thibaut.....

SOPHIE.

Ah! malheureux..... pouvons-nous vous voir ici ſans frémir....

CONSTANCE.

Oubliez-vous l'effroi, la terreur, que le danger où vous vous expoſez, doit cauſer à tout ce qui vous aime?....

LE CHEVALIER.

Conſtance!..... vous pleurez..... ne dois-je attribuer qu'à la ſeule pitié?... Dans ce moment

empoisonné par vos craintes, & par l'affreuse idée d'une séparation si douloureuse & si prochaine, en présence de cette amie si chère à nos cœurs, souffrez, ô Constance, que j'ose enfin expliquer des sentimens cachés si long-temps....? (*Il se jette à ses pieds.*) Ah! parlez, parlez à votre tour, vous pouvez d'un mot me consoler de tous les revers de la fortune....

CONSTANCE.

Se pourroit-il que vous n'eussiez jamais su lire dans mon ame?.....

LE CHEVALIER.

Est-il possible ô Ciel!....Constance, vous m'aimez?.... Ah! ne gémissez plus sur mon sort, il est changé!.....

CONSTANCE.

Oui, si la tendresse la plus vraie, la plus vive, peut adoucir vos peines, vous devez sans doute partir moins malheureux.....

LE CHEVALIER.

Vous m'aimez, vous daignez me le dire!.... Hélas, devois-je arracher un aveu si plein de

charmes...... Persécuté, proscrit, m'est-il permis de prétendre à cet excès de félicité ?..... Jugez de l'horreur de ma situation, le plus grand de mes maux n'est pas de m'arracher d'auprès de vous, de quitter la meilleure des mères, la plus tendre des sœurs; mais, d'éprouver le remords affreux d'avoir commis une faute irréparable; & qui me rend indigne de ce que j'aime. Un moment d'injustice, d'humeur & d'emportement, m'a tout ravi, & m'a livré à d'éternels regrets....

SOPHIE.

Mais, mon frère.... êtes-vous bien sûr d'avoir ôté la vie à cet infortuné?....

LE CHEVALIER.

Ah! pour mon malheur, je n'en puis douter....

SOPHIE, *à part.*

O Dieu!....

CONSTANCE.

Abrégeons cet entretien, malgré tout le charme que j'y trouve, il me tue, la crainte, l'inquiétude......

LE CHEVALIER.

L'obscurité doit vous rassurer...... d'ailleurs,

je ne ſuis point connu du Baron de Sénanges.

SOPHIE.

N'importe.... ſi ma mère, ſi Pauline.....

LE CHEVALIER.

Ah! Sophie, ſongez-vous que dans quelques heures je vais vous quitter, & peut-être pour ne vous revoir jamais..... Eh! quoi, je vais abandonner ces lieux ſi chers, & j'y laiſſe tout ce qui m'attache à la vie...... C'eſt ici que ce cœur maintenant ſi déchiré, éprouva ſucceſſivement tous les ſentimens qu'il conſervera juſqu'à la mort; c'eſt ici que j'ai vû Conſtance pour la première fois; c'eſt ici que ma ſœur obtint de moi la confidence d'une paſſion, qu'elle flatta de ſi douces eſpérances!.... & c'eſt dans ce boſquet, enfin, que j'ai goûté le bonheur d'apprendre que je ſuis aimé.... bonheur corrompu par l'excès même de mon amour!...... ô Conſtance, quand je ſonge à la deſtinée que vous prépare une tendreſſe ſi fatale à votre repos, je m'oublie moi-même, je ne vois plus que vous; il me ſemble que je vous entraîne dans le profond abîme creuſé par ma folie; cette penſée m'accable,

m'accable, & fait succéder dans mon cœur les remords déchirans, aux plus doux transports de l'amour.....

SOPHIE.

J'entends du bruit...... quelqu'un s'avance; ah! mon frère, éloignez-vous.....

LE CHEVALIER.

Rassurez-vous, c'est Thibaut.

---

## SCÈNE VIII.

THIBAUT, SOPHIE, CONSTANCE, LE CHEVALIER.

THIBAUT.

Est-ce là, Monsieur, ce que vous appelez un moment?.... Allons, allons, il faut rentrer....

CONSTANCE.

Hélas! il a raison....

LE CHEVALIER.

Constance!.... chère Sophie!.... adieu......
Pardonnez-moi, l'une & l'autre, les peines que je vous cause!.... consolez ma mère....

SOPHIE.

Mon frère!.... nous vous reverrons encore....

THIBAUT.

Eh! oui, oui.... finiſſons donc.... ſi quelqu'un venoit....

CONSTANCE.

Grand Dieu!...... rentrez ſans différer.....

LE CHEVALIER.

Embraſſez-moi, ma ſœur.... adieu Conſtance... adieu.....

CONSTANCE.

Ah, Valcour!.... n'oubliez jamais.... que l'exiſtence.... de tout ce qui vous eſt cher..... eſt attachée à la vôtre.....

LE CHEVALIER.

Eh! pourrai-je oublier le ſeul bien que le ſort m'ait laiſſé....

THIBAUT.

C'eſt aſſez diſcourir & larmoyer.... Meſdemoiſelles, paſſez par ce côté; & nous, Monſieur, par celui-ci....

LE CHEVALIER.

Encore un moment.....

THIBAUT.

Voulez-vous donc décidément vous perdre?....

SOPHIE, *entraînant Constance.*

Arrachons-nous d'ici.....

CONSTANCE.

Adieu!... (*Elles sortent.*)

LE CHEVALIER.

Écoutez.........

THIBAUT.

Bon! elles sont déjà bien loin!.... grace à Dieu!.... Allons, Monsieur, rentrons; vous rêverez dans votre chambre, tout aussi bien qu'ici..... Il ne bouge pas plus qu'une statue!.... Monsieur?..... voulez-vous passer la nuit dans ce jardin?.....

LE CHEVALIER.

Allons, Thibaut, je vous suis. (*Ils sortent.*)

*Fin du quatrième Acte.*

# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PAULINE, ROSE.

ROSE.

OUI, Mademoiselle, j'ai vu M. Thibaut pendant plus d'un gros quart-d'heure, en embuscade ici autour.... il étoit juste à l'une des deux entrées du bosquet, & placé *vison visu* de l'autre..... J'ai voulu m'approcher, mais il m'a crié, avec une voix qui m'a fait peur comme tout : *Qu'est qu'ou faites - là, petite fille ?* ..... & je me suis sauvée....

PAULINE.

Et vous n'êtes pas revenue ? ....

ROSE.

Oh, si fait.... & j'ai apperçu deux hommes qui sortoient du bosquet comme la nuit étoit tout-à-fait tombée ; je n'ai pu les distinguer,

mais je crois que l'un des deux étoit M. le Baron de Sénanges.....

PAULINE.

Oui, cela se peut.... puisqu'il est dans tous les secrets.....

ROSE.

Peut-être bien qu'il étoit là avec son fils..... avec ce jeune-homme qu'ils gardent en cachette.... Oh, oh, je sens quelques gouttes de pluie.... notre lettre sera mouillée, si elle n'est pas déjà prise.... A propos, Mademoiselle, vous sortez de table, pourquoi donc avez-vous soupé de si bonne-heure ce soir?.....

PAULINE.

Mon Dieu, je n'en sais rien; ma Mere n'a point paru, elle m'a seulement fait dire qu'elle m'ordonnoit de me coucher à dix heures....

ROSE.

Oh, nous avons encore le temps de jaser; car v'la la demie de neuf heures qui sonnent.... Pour moi je ne me coucherai pas, car le Monsieur viendra, & il faut que je le voie des pre-

mières, puisque j'ai eu la peine de porter la lettre....

PAULINE.

J'entends quelqu'un..... il faut rentrer.

ROSE.

Oh, que non..... voyons qui c'est....

---

## SCÈNE II.

PAULINE, ROSE, LE BARON.

LE BARON, *à part.*

Il faut absolument que je la questionne.... Mademoiselle Pauline, êtes-vous ici?...

PAULINE.

C'est le Baron de Sénanges....

ROSE.

Ah, tant mieux, il nous dira peut-être quelque chose....

PAULINE, *s'approchant du Baron.*

Par quel hasard, Monsieur, à cette heure-ci?....

LE BARON.

Il est de si bonne-heure, que je ne puis me résoudre à me coucher; vous avez dit en sortant de table, que vous viendriez ici un moment prendre l'air, & je vous cherchois....

ROSE, *à part.*

Il est poli pour un vieux homme!....

PAULINE.

Vous n'avez donc pas vu Maman depuis le souper?

LE BARON.

Non, elle est malade....

ROSE.

Oh, c'est vrai qu'elle étoit ben blême aujourd'hui....

LE BARON.

Elle a les nerfs si cruellement attaqués, & depuis si long-temps....

ROSE.

Les nerfs? qu'est-ce que c'est que ça, bon Dieu?....

PAULINE.

Comment, depuis si long-temps?....

LE BARON.

Mais il me semble que j'ai entendu dire qu'elle étoit sujette à des évanouissemens, des espèces de convulsions....

ROSE.

Vlà un bon conte, par exemple....

PAULINE.

Je n'ai jamais quitté ma Mère, & je la vois malade aujourd'hui pour la première fois....

ROSE.

Elle s'est toujours portée comme le Pont-neuf.

LE BARON.

Oui?.... &.... dites-moi.... que pensez-vous de l'état où elle est ce soir?....

PAULINE.

Mais je crois que vous savez beaucoup mieux que moi quelle en est la cause.... je n'ai que des soupçons très-vagues....

LE BARON.

Des soupçons.... En effet.... je sais tout.... ainsi vous pouvez me parler avec confiance....

ROSE.

Oh, oui, oui, de la confiance.... (*bas.*) Poussez-le donc, Mademoiselle....

PAULINE.

Je ne sais rien de positif....

LE BARON.

Mais encore.... qu'imaginez-vous ?....

PAULINE.

Rose, éloignez-vous un moment....

ROSE.

Volontiers.... ( *à part en s'éloignant.* ) mais je n'irai pas loin....

PAULINE.

Hélas, Monsieur.... je vois bien qu'on se défie de moi.... & qu'un grand secret vous occupe tous.....

LE BARON.

Je me suis apperçu que vous avez, pendant

le ſouper, embarraſſé deux ou trois fois Mademoiſelle votre Sœur....

PAULINE.

Oui.... elle a rougi....

LE BARON.

Je l'ai remarqué; ce qui m'a donné l'idée de vous demander un moment d'entretien.... car ſi vous ſavez notre ſecret, il eſt inutile de chercher à diſſimuler....

PAULINE.

Je vous avouerai naturellement que je n'en ai découvert qu'une partie....

LE BARON.

Eh bien, Mademoiſelle....

PAULINE.

Eh bien, je ſais ſeulement que le Chevalier de Mirville eſt caché dans le grand cabinet au bout de la galerie....

LE BARON.

Dieu! quel trait de lumière!.... (*à part.*) Ah, ne perdons point de temps.... (*Il ſort précipitamment.*)

## SCÈNE III.

PAULINE, ROSE.

ROSE, *se rapprochant.*

QUE diantre veut-il dire, avec son trait de lumière !.....

PAULINE.

Je n'en sais rien..... Je tremble..... je n'en puis plus..... (*Elle se jette sur un banc.*)

ROSE.

Qué grosse parole il avoit en disant cela !..... Il s'est en allé comme un effaré.... Eh ben Mameselle, vous v'la toute ahurie !.....

PAULINE.

J'ignore...... quelle est l'imprudence que j'ai commise..... Mais j'en ai fait une sûrement..... J'ai un battement de cœur....

ROSE.

Qu'est-ce qui a pu le courroucer si fort ?.....

PAULINE.

Hélas ! je n'ai que des craintes, & pas une

idée fixe...... Mais, il avoit l'air d'apprendre une nouvelle ſurprenante & terrible !.... le ſon de ſa voix étoit effrayant....

ROSE.

Comme un tonnerre.....

PAULINE.

Je friſſonne encore quand j'y penſe.

ROSE.

C'eſt un vilain homme de nous avoir fait peur comm'çà....

PAULINE.

Roſe, allez vous-en chez ma mère, hélas ! ſa porte m'eſt défendue ! mais peut-être qu'on vous laiſſera entrer ; parlez-lui, contez-lui naïvement toutes mes fautes, tout ce qui nous eſt arrivé ; demandez-lui de ma part qu'elle daigne m'entendre ; allez, je vous en prie...

ROSE.

Mais, Mademoiſelle, je ne veux point aller rapporter contre vous.

PAULINE.

M'aider à réparer mes torts, voilà, Rose, le dernier service que j'exigerai de vous : de grace, ne me refusez pas. Mon enfant, je vous ai donné jusqu'ici de bien mauvais exemples ; ah ! puissiez-vous les oublier, & n'être désormais frappée que de mon repentir....

ROSE.

Vous me fendez le cœur, Mademoiselle.... Mon Dieu, consolez-vous, allez dans votre chambre, car il est au moins dix heures.... La lune est tout-à-fait cachée, nous allons avoir de l'orage.... On n'y voit plus goutte, voulez-vous que je vous donne le bras jusqu'à l'escalier ?

PAULINE.

Non, j'irai bien seule... Mais n'entends-je pas du bruit ?.....

ROSE.

Oui, quelqu'un vient.....

PAULINE.

Ne vois-je pas une lumière ?

ROSE.

Oui, vraiment; mon Dieu, j'ai peur.

PAULINE.

Paix, taisons-nous. (*Elle écoute.*)

---

## SCÈNE IV.

ROSE, PAULINE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, *une lanterne à la main; elle dit au fond du Théâtre :*

TOUT le monde est retiré, je vais attendre ici Constance & Sophie, pour les conduire...... j'entends marcher.

ROSE.

(*Bas à Pauline.*) Bon Dieu, c'est Madame.... Répondez donc, Mademoiselle.

PAULINE.

Je tremble....

LA MARQUISE *avance, & à la lueur de sa lanterne, elle reconnoît Pauline. Rose se sauve.*

Que vois-je.... Quoi! c'est vous, Pauline.... à l'heure qu'il est, que faites-vous-là?....

PAULINE.

Maman, daignez me pardonner & m'entendre un moment, je vous en conjure.....

LA MARQUISE, *posant sa lanterne à terre.*

Que me direz-vous qui puisse vous excuser?... Tout le monde est couché; il fait nuit, la pluie commence à tomber, le vent & le froid annoncent un orage affreux, & je vous trouve seule ici: quel dessein vous y retenoit?.... Ah! je ne le sais que trop.... vous veillez pour épier mes actions, pour pénétrer mes secrets?... car vous m'en supposez, je ne l'ignore pas..... eh bien, si j'en ai, & s'il reste encore un sentiment honnête dans votre ame, tremblez de les découvrir: s'ils sont importants.... ne vous touchent-ils pas comme moi?.... & vous flatteriez-vous d'avoir assez de prudence & de raison pour ne les pas trahir?

PAULINE.

Ah! Maman, je ne n'ai que trop mérité de si cruels soupçons; après tout ce que j'ai fait, je n'ose vous rien promettre pour l'avenir; mais,

je me repens ; je ſens toute l'étendue de mes fautes, j'en gémis, & je ne ſuis plus occupée que du deſir de les réparer, s'il eſt poſſible.

LA MARQUISE.

Mais que faiſiez-vous ici ſans votre Bonne, ſans votre Sœur, & dans cette obſcurité ?....

PAULINE.

J'étois avec Roſe, je lui parlois de mes peines.....

LA MARQUISE.

Avec Roſe !.... Eſt-ce là, Pauline, la ſociété qui vous convient ? Vous avez une Mère, une Sœur, & quelle Sœur!..... Elle vous offre l'exemple de toutes les vertus, comme de tous les agrémens ; elle eſt adorée de tout ce qui l'approche ; elle vous chérit, & ce n'eſt pas elle que vous conſultez ; ce n'eſt pas elle que vous choiſiſſez pour amie !..... Une petite fille groſſière, une Payſanne, Roſe enfin, reçoit vos confidences ;.... ne rougiſſez-vous pas d'un tel abaiſſement ?

PAULINE.

PAULINE.

Ah! je rends justice à Sophie; je me la rends à moi-même: je ne suis digne, ni de ma Mère, ni de ma Sœur;... mais je suis rejetée, l'on me rebute, l'on me fuit..... que dois-je faire?

LA MARQUISE.

Réfléchir & vous corriger...... mais, rentrez, il est dix heures, allez vous coucher: dans un moment, je monterai chez vous afin de m'assurer par moi-même de votre obéissance. Je me suis doutée que vous étiez ici, c'est pourquoi j'y suis venue; car, d'ailleurs, je n'ai nulle affaire.

PAULINE.

Ainsi donc, je ne pourrai point encore vous parler aujourd'hui..... Adieu, Maman, je vous quitte, je vous obéis ...... mais un mot de Maman me seroit bien nécessaire; mon cœur est cruellement oppressé; je suis bien à plaindre!.....

LA MARQUISE.

Pauline, vous êtes naturellement sincère;

me promettez-vous de répondre avec vérité à la queſtion que je vais vous faire ?....

PAULINE.

Oui, Maman ; ah ! vous y pouvez compter.

LA MARQUISE.

Eh bien, eſt-ce la curioſité ou le deſir d'obtenir une explication, qui vous fait dans cet inſtant me quitter avec tant de peine ?.....

PAULINE.

Je vous ſuivois ce matin par curioſité, & le reſte du jour, je ne vous ai cherchée que pour vous avouer mes fautes : dans ce moment, la tendreſſe ſeule me retient auprès de vous.... Je vois que vous êtes agitée, que vous avez quelque chagrin ſecret ; je ſens avec amertume le regret affreux de ne pouvoir le partager ; mais je n'ai nul deſir de le découvrir.... Je ne ſuis pas digne de votre confiance, je n'y prétends point ; mais ſi vous ſouffrez, laiſſez-moi la triſte douceur de mêler mes pleurs aux vôtres. Ne craignez plus mes queſtions ; que Maman ne ſe contraigne point avec moi ; qu'elle répande ſes

larmes dans le ſein d'une fille qui la chérit ; c'eſt tout ce qu'elle oſe lui demander.

LA MARQUISE.

Avec de tels ſentimens, avec une ame ſi tendre, comment peut-il encore te reſter des défauts !.... le temps les corrigera ; oui, Pauline, je l'eſpère..... tu m'as fais lire dans ton cœur. Eh bien, tu le veux, connois donc l'état du mien. Je ſuis déchirée de la plus mortelle inquiétude ; &, ce qui met le comble à ma peine, c'eſt de ne pouvoir te la confier.... Ma fille, toi qui m'eſt ſi chère, toi pour qui je donnerois ma vie, je te cache ce que je n'ai pas craint de découvrir à Thibaut, à Gérard, à deux Domeſtiques !...... Je compte ſur leur fidélité, & je n'oſe me fier à la tienne !

PAULINE.

Ah, Maman ! ô la meilleure & la plus tendre des mères, quels remords & quelle reconnoiſſance vous excitez à la fois dans mon ame ! quoi ! je pouvois adoucir vos chagrins, & je les aggrave ; je pouvois être votre amie, & je

n'étois trop justement pour vous qu'un espion dangereux, dont vous deviez craindre également & l'indiscrétion & la curiosité !.... grand Dieu, quelle affreuse & frappante leçon pour moi....

LA MARQUISE.

Va, dans cet instant, tu me dédommages de tout ce que tu m'as fait souffrir. Quel sera mon bonheur de pouvoir te traiter comme Sophie ! elle a ma confiance, mais je t'aime autant qu'elle ; & nos entretiens les plus doux sont empoisonnés par le regret cruel de ne pouvoir t'y admettre.

PAULINE.

Ah ; Maman ! Sophie doit vous consoler de mes fautes, elle m'en est plus chère.... Oui, le Ciel vous devoit une fille comme elle....

LA MARQUISE.

Dieu, quel bruit se fait entendre !

PAULINE.

Je crois reconnoître la voix de ma Sœur....

LA MARQUISE.

Juste Ciel! qu'est-il arrivé?.... je frissonne....

PAULINE.

C'est ma Sœur....

---

## SCÈNE V.

SOPHIE, PAULINE, LA MARQUISE.

ROSE, *survient un moment après.*

LA MARQUISE.

SOPHIE! est-ce vous?

SOPHIE.

Ah, Maman, tout est perdu....

LA MARQUISE.

Juste Ciel!....

SOPHIE.

Le Baron de Sénanges sait que le Chevalier de Mirville est ici.

LA MARQUISE.

Est-il possible!....

SOPHIE.

Il a deviné le reſte, il eſt furieux.... L'Exempt & ſa troupe viennent d'arriver, & ſont entrés à force ouverte....

LA MARQUISE.

Grand Dieu !....

SOPHIE.

La fuite eſt déſormais impoſſible, toutes nos eſpérances ſont détruites ; ah, Maman !....

LA MARQUISE.

Eh, qui donc a pu nous trahir ?..... ah, ce ne peut être que Gérard ou Thibaut !....

PAULINE, *ſe jette aux pieds de ſa Mère.*

Qu'entends-je !.... Non, Maman, n'accuſez que moi....

LA MARQUISE.

Que dites-vous, ô Ciel !.....

PAULINE.

Hélas ! j'ignore le mal que j'ai fait ; mais j'ai découvert que le Chevalier de Mirville eſt caché dans le Château, & je l'ai dit à M. de Sénanges...,

LA MARQUISE.

Malheureuse !.... ce Chevalier de Mirville est ton frère ; il s'est battu, il a tué le fils du Baron de Sénanges, & c'est toi qui le dénonce à son mortel ennemi !

PAULINE.

Dieu !....

LA MARQUISE.

Tu conduis ton frère à l'échafaud ; tu portes le poignard dans le sein d'une mère au désespoir ; enfin, tu perds ta famille infortunée : voilà, voilà le fatal ouvrage de ta coupable curiosité....

PAULINE.

Je me meurs.... (*Elle tombe évanouie aux pieds de sa Mère.*)

SOPHIE.

Ah ! ma Sœur !....

ROSE.

Elle est sans connoissance !....

LA MARQUISE.

Rose, secourez-la..... & nous, allons nous

jeter aux genoux du Baron de Sénanges. Venez, Sophie, venez; il faut le fléchir ou mourir..... (*Elle sortent toutes les deux précipitamment.*)

---

## SCÈNE VI.

PAULINE, *évanouie*, ROSE.

ROSE.

LES voilà parties!....mon Dieu, que vais-je devenir ici toute seule?.... Mademoiselle Pauline!..., Mademoiselle Pauline!....Ah, Jésus! elle est comme morte.... & puis couchée là sur ce gazon tout mouillé!.... quelle pitié cela fait!.... V'là la pluie qui redouble..... oh bon Dieu quel tonnerre! quel orage! je suis transie.... mais il n'y a pas moyen d'abandonner cette pauvre Demoiselle..... Si je pouvois seulement la soulever un peu.... Je n'en ai pas la force!...., on ne l'entend pas respirer...., la peur commence à me saisir.... ah, Sauveur, quel coup de tonnerre!...., je n'ai pas une goutte de sang dans les veines!.... (*Elle prend les mains de Pauline.*) Elle est froide comme glace.... Mon Dieu, mon

Dieu, ayez pitié d'elle.... Il fait si noir que je ne vois pas où je suis.... Je voudrois l'asseoir sur le siège de gazon; mais je ne sais où il est..... Ah, v'là une lanterne, servons-nous-en..... (*Elle va chercher la lanterne que la Marquise avoit posée à terre. Elle revient auprès de Pauline, & la regarde à la lueur de la lanterne.*) Ciel, comme elle est pâle!.... Ses cheveux sont trempés.... il faut l'ôter absolument de là.... (*Elle pose sa lanterne à terre, elle essaye de lever Pauline.*) Il fait si glissant!..... Oh, quel éclair!.... là, Dieu merci, j'en suis venue à bout. (*Elle assied Pauline sur le siège de gazon, & la tient dans ses bras.*) Je crois qu'elle soupire..... Ah, la v'là qui se ranime.....

PAULINE.

Où suis-je?.... Ma Mère.... où est-elle?.....

ROSE.

Mademoiselle.... vous êtes seule avec moi, avec Rose....

PAULINE.

Mon frère.... qu'est-il devenu?

ROSE.

Je ne ſais rien de nouveau ; je ne vous ai pas quittée....

PAULINE.

Je l'ai dénoncé.... ſes jours ſont en danger.... Ah, courrons.... je ne puis.... (*Elle retombe ſur le ſiège de gazon.*)

ROSE.

Ah, Seigneur, la v'là qui retombe en ſyncope.... Mademoiſelle !....

PAULINE.

Eh quoi ne pourrai-je mourir ?.... mon frère !.... on l'enlève peut-être.... & c'eſt moi, c'eſt moi qui le livre à la mort !...... & je ne puis me traîner vers ma Mère.... la force m'abandonne...... il faut donc que j'expire ici.... oubliée, délaiſſée de tout ce qui m'eſt cher !....

ROSE.

Entendez-vous ces cris ?....

PAULINE.

Grand Dieu, tout mon ſang ſe glace !....

Ah, ſans doute, en cet inſtant on arrache mon malheureux frère des bras de ſa Mère déſeſpérée.....

ROSE.

Le bruit augmente.... O Ciel! je crois qu'on force les portes du château....

PAULINE.

Je ne puis me ſoutenir..... Courez, Roſe, allez ſavoir.... allez....

ROSE.

J'y vais. Je reviendrai bientôt. (*Elle ſort, & emporte la lanterne avec elle.*)

---

## SCÈNE VII.

PAULINE, *ſeule.*

O mon frère, mon frère!... quel ſera ton deſtin?.... dans quel abyſme affreux j'ai précipité ma famille!.... ma mère, elle me hait, elle le doit;.... terrible moment, où j'ai vu cette mère ſi tendre me repouſſer avec horreur, & m'accabler du poids de ſa juſte colère!...

ah ! mon oreille eſt encore frappée du ſon de cette voix redoutable & chérie ! . . . . . . mais, qu'entends-je ? quel bruit de chevaux & de voitures ! quel tumulte effrayant ! ... ( *Un grand coup de tonnerre ſe fait entendre ; Pauline ſe leve avec effroi ; le tonnerre, accompagné d'éclairs, continue avec violence ; Pauline éperdue, parcourt le Théâtre ; tous ſes mouvemens doivent exprimer la plus vive frayeur ; enfin elle revient tomber ſur le ſiége de gazon, & le tonnerre ceſſe. Après un ſilence :* ) la nuit . . . . . l'obſcurité profonde, cet affreux tonnerre . . . . tout ſemble ſe réunir pour ajouter à la terreur qui m'accable . . . . la mort enfin terminera des tourmens ſi cruels : ah ! puiſſe-t-elle être auſſi prompte que mes remords ſont déchirans ! . . . . On vient ; Ciel, que vais-je apprendre !



## SCÈNE VIII.

PAULINE, ROSE.

ROSE.

MADEMOISSELLE!....

PAULINE.

Eh bien ?....

ROSE.

Bonne nouvelle, bonne nouvelle.....

PAULINE.

Dieu ? .... mon frère ..... achevez.....

ROSE.

Où êtes-vous donc ? Il fait si noir !....

PAULINE.

Approchez..... (*Elle fait quelques pas.*) mon frère, où est-il ?....

ROSE.

Tout est fini, tout est raccommodé....

PAULINE.

Est-il possible ? ne m'abusez-vous point ?....

ROSE.

Ils sont tous contens...... J'ai vu de mes deux yeux M. le Baron de Sénanges embrasser, en pleurant, M. le Chevalier......

PAULINE.

Mon frère?.....

ROSE.

Oui, lui-même. Oh! ce n'est pas là tout..... Mais vous chancelez; mon Dieu, vous allez tomber!.....

PAULINE.

Ah! Rose, ma chere Rose, embrassez-moi; hélas! je n'ai plus que vous qui puissiez partager ma joie & ma douleur!

ROSE.

Asseyez-vous donc, Mademoiselle, vous êtes toute tremblante.....

PAULINE.

Le Baron de Sénanges embrasser mon frère!... eh! quelle cause miraculeuse a donc pu produire cet heureux changement?

ROSE.

Ce fils de M. le Baron n'eſt pas tué....... Tout au contraire, il ſe porte mieux que M. le Chevalier; il eſt arrivé tout d'un coup au moment même où ſon père alloit partir, malgré les pleurs & les gémiſſemens de Madame.....

PAULINE.

Ah! Dieu...... Mais ce jeune homme eſt donc ici?.....

ROSE.

Pardi, ſûrement qu'il y eſt..... & le plus beau de l'hiſtoire, c'eſt que c'eſt notre écrivain.

PAULINE.

Comment?

ROSE.

Eh oui vraiment, c'eſt lui qui écrivoit à Mademoiſelle Sophie; il l'aime depuis longtemps;..... & puis après s'être battu ici près, il eſt reſté ſur la place comme mort; ſon valet-de-chambre l'a conduit chez des payſans;..... & puis là, ayant repris ſa connoiſſance, il a donné ben de l'argent aux payſans pour garder

le ſecret, ne ſachant point ſi ſon ennemi n'étoit pas tué; & puis il a guéri promptement, parce que ſa bleſſure n'étoit pas dangereuſe; il a appris qu'il étoit tout près de Mademoiſelle Sophie, l'envie de la voir lui a fait courir les champs auſſi-tôt qu'il a pu marcher; enfin, il l'a vue, l'a écoutée, lui a écrit; & puis il eſt venu ſe jeter aux pieds de ſon père, & lui conter tout cela.

PAULINE.

O Ciel! quel heureux dénouement!...... Mais, comment avez-vous pu ſavoir tous ces détails?.....

ROSE.

J'ai queſtionné tout le monde, & puis je ſuis entrée juſques dans le ſalon, où j'ai vu & entendu tout ce que je vous raconte; les portes ſont toutes grandes ouvertes; les Maîtres, les Domeſtiques, toute la maiſon eſt là raſſemblée... J'ai vu Madame entre les bras de Mademoiſelle Sophie & de Mademoiſelle Conſtance, qui étoit prête à ſe trouver mal de joie, en regardant M. le Baron de Sénanges & ſon fils qui

embraſſoient

embrassoient M. le Chevalier.... Oh que ce jeune M. de Sénanges a bonne mine ! il est aussi joli que M. le Chevalier. On dit qu'il a été bien surpris quand il a su qu'il s'étoit battu contre le frère de Mademoiselle Sophie ; il en pleuroit comme un enfant ; enfin, à présent il est bien heureux, car Madame & M. le Baron ont donné leur consentement, & la noce se fera demain.

PAULINE.

Ma mère !.... Croyez-vous, Rose, qu'elle vous ait remarquée ?....

ROSE.

Oh, non ; j'étois derrière tout le monde, & puis elle ne voyoit que ses enfans ; j'entendois qu'elle disoit : *Ah ! que je suis une heureuse mère !...*

PAULINE.

Elle oublie que je suis sa fille ! .... Mon cœur est déchiré......... Cependant, à présent je suis la seule à plaindre : délivrée des mortelles inquiétudes qui me dévoroient, pourquoi donc mes larmes coulent-elles toujours avec la même amertume ?.... Ma mère, dans les bras de So-

phie & de Constance, ne se souvient même pas que la malheureuse Pauline existe !.... Rien ne manque à son bonheur, & cependant elle a laissé sa fille infortunée sans secours & mourante...... Voilà donc à quel excès de dureté j'ai pu conduire, par mes fautes, la plus indulgente & la meilleure des mères !..... Affreuse & terrible leçon ! J'avois la plus tendre des mères, j'étois la sœur la plus chérie, & maintenant oubliée, délaissée, je suis moins qu'une étrangère pour ma famille !.... Hélas ! je dois gémir de mes malheurs ; mais je ne puis m'en plaindre, ils sont tous mon ouvrage.

---

## SCÈNE IX & dernière.

PAULINE, ROSE, SOPHIE, *suivie de quelques Domestiques qui portent des flambeaux, & qui restent dans le fond du Théâtre.*

SOPHIE.

Ou est-elle, où est-elle ?....

PAULINE.

Ciel ! c'est ma sœur....

SOPHIE, *courant à elle & l'embrassant.*

Chère Pauline, tous nos maux sont finis : venez, mon frère brûle de vous embrasser ; ma mère vous demande.

PAULINE, *l'embrassant.*

Ah ! ma sœur, je sais tout..... Mais ma mère me demande !.... est-il bien vrai ?

SOPHIE.

Venez dans ses bras, ma sœur ; elle vous attend, elle vous desire....

PAULINE.

Hélas ! comment pourrai-je m'offrir à ses yeux ?....

SOPHIE.

Ah ! tout est oublié ; elle ne se rappelle que votre douleur..... Cette mère si sensible, elle frémit en songeant à tout ce que vous avez dû souffrir....... elle ne voit que vos regrets, & l'avenir ne l'inquiète plus.

PAULINE.

Oui, je justifierai ses espérances ; & je ne

veux vivre désormais que pour réparer des fautes dont ses bontés aggravent encore le repentir. Allons, chère Sophie, daignez me conduire à ses pieds. Ciel! je crois entendre la voix de ma mère & celle de mon frère!...

SOPHIE.

C'est elle......

PAULINE.

Dieu!.....

*(La Marquise paroît dans le fond du Théâtre; elle est soutenue d'un côté par le Chevalier de Valcour son fils, & de l'autre par Constance. Le Chevalier la quitte pour aller embrasser Pauline qui se précipite dans ses bras, & court ensuite se jeter aux pieds de sa mère; la Marquise tombe évanouie dans les bras du Chevalier & de Sophie, Constance derrière la soutient. La toile se baisse.)*

FIN.

# ZÉLIE,

## OU L'INGÉNUE,

### COMÉDIE

### EN CINQ ACTES.

## PERSONNAGES.

Le Marquis DE SAINVILLE.

ARISTE, Oncle du Marquis.

ZÉLIE, Pupille du Marquis.

Le Chevalier DE VILLERS, Amoureux de Zélie.

CLÉANTE, Intendant du Marquis.

CHAMPAGNE, Valet-de-Chambre du Chevalier.

CLARICE, jeune Veuve, parente du Marquis.

VICTOIRE, Femme-de-Chambre de Clarice.

Madame BERRARD, Goûvernante de Zélie.

UN SOLDAT.

UN PAYSAN.

UN LAQUAIS.

*La Scène est en Normandie, dans le Château du Marquis.*



# ZÉLIE, OU L'INGÉNUE, COMÉDIE.

## ACTE I.

### SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Théâtre représente un Sallon.*

LE CHEVALIER, *en habit de Voyage*, L'INTENDANT, CHAMPAGNE.

L'INTENDANT.

MONSIEUR, nous sommes trop heureux d'avoir pu vous être utiles; si vous voulez vous reposer dans ce Sallon, je vais préparer votre appartement, & donner les ordres nécessaires.

pour faire raccommoder votre chaiſe ; mais comme la roue eſt entièrement caſſée, je ne crois pas que vous puiſſiez partir avant demain.

LE CHEVALIER.

Je me trouve trop bien ici pour n'y pas attendre patiemment ; d'ailleurs, je ſerai bien aiſe de voir le Marquis de Sainville : ne m'avez-vous pas dit qu'il revient ce ſoir ?

L'INTENDANT.

Oui, Monſieur, nous l'attendons : M. Ariſte, ſon Oncle, vient d'arriver dans l'inſtant, & je vais le prévenir....

LE CHEVALIER.

Je ſerois au déſeſpoir de le gêner ; je vous prie de ne pas le déranger pour moi.

L'INTENDANT.

Monſieur n'a beſoin de rien ?

LE CHEVALIER.

Non, je vous ſuis obligé.... vous voulez donc bien vous charger de preſſer le Charon ?

L'INTENDANT.

Je vais lui porter vos ordres moi-même.

(*Il ſort.*)

## SCÈNE II.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

LE CHEVALIER.

VOILA un honnête Intendant..... il ſeroit bien étonné s'il ſavoit toutes les peines que nous avons eues à caſſer ma roue!.... enfin, me voilà inſtallé dans le Château de Sainville, & tous mes deſirs ſont remplis.

CHAMPAGNE.

Ma foi, Monſieur, je ne reviens pas de l'étonnement que vous me cauſez : à la veille d'un mariage intéreſſant pour vous, aimé & amoureux d'une jeune & jolie femme, vous partez tout-à-coup de Paris; nous arrivons ſecrettement à la dernière poſte qui conduit ici; là vous me laiſſez avec ordre de cacher qui vous êtes, & de ne revenir vous trouver que dans la ſuppoſition où M. de Sainville arriveroit lui-même; enfin, au bout de trois ſemaines, j'apprends du Maître de Poſte, que M. de Sainville eſt en

chemin, & qu'on l'attend aujourd'hui; alors, je pars, je me transporte au lieu du rendez-vous, & je vous trouve établi dans une misérable chaumière; nous montons dans la voiture que je vous ramène, & au bout d'un demi-quart de lieue, vous nous faites casser une de vos roues, à l'entrée de l'avenue de ce Château, où l'on vous donne l'hospitalité de si bonne grace, en plaignant un accident dont vous êtes l'auteur, vous même...... je vous avoue, Monsieur, que tant de mystère, excite vivement ma curiosité, & que je ne vaux rien pour les demi-confidences......

LE CHEVALIER.

Depuis long-temps je compte sur ta discrétion....

CHAMPAGNE.

Il est vrai que vous l'avez mise à de furieuses épreuves....

LE CHEVALIER.

Quand je t'ai laissé à la Poste, je n'avois que des projets si vagues, si incertains, que je ne pouvois m'en rendre compte à moi-même; la

ſeule choſe qui m'importât alors, c'étoit d'être averti de l'arrivée de Sainville....

CHAMPAGNE.

Enfin, Monſieur, à préſent, parlez-moi, faites-moi donc agir, employez mes petits talens; car l'inaction me tue.

LE CHEVALIER.

Il faut que tu ſois bien imbécille, pour ne pas deviner, à tout ce que tu me vois faire, que je ſuis amoureux.

CHAMPAGNE.

Comment! eſt-ce que ce n'eſt plus Clarice?....

LE CHEVALIER.

Clarice eſt aimable, elle m'aime, je l'épouſerai peut-être; c'eſt je crois m'acquitter aſſez envers elle.

CHAMPAGNE.

En effet, elle vous aura une grande obligation; vous n'avez rien, & vous aurez la bonté d'accepter ſa fortune & ſa main.

LE CHEVALIER.

J'ai eu, je l'avoue, pour elle, un goût très-vif; coquette, légère, piquante, capricieuse; avant qu'elle s'avisât de m'aimer, elle étoit réellement charmante: mais l'amour l'a beaucoup changée; & elle y perd toutes ses graces; elle est devenue inquiette, jalouse, passionnée; & nous cessons de nous convenir.

CHAMPAGNE.

Comment diantre, d'une étourdie, vous avez fait une femme raisonnable! ah! je ne m'attendois pas à ce tour-là de votre part; mais, Monsieur, quel est donc ce nouvel objet qui vous tourne la tête?....

LE CHEVALIER.

N'as-tu pas entendu parler de cette jeune Zélie?.....

CHAMPAGNE.

Quoi! cette Orpheline, sur laquelle on a débité tant de fables; que le Marquis de Sainville a fait élever d'une manière si extraordinaire; qu'il tient renfermée;... que personne n'a jamais vue?...

LE CHEVALIER.

Eh bien, je la connois, je l'ai vue, je lui ai écrit & je lui ai parlé.

CHAMPAGNE.

C'eſt donc ici ſa priſon; mais comment avez-vous fait pour tromper tous ſes ſurveillans; & quelle eſt votre eſpérance? Renoncez-vous à Clarice, pour un enfant ſans nom, ſans état, dont on ignore le nom & la naiſſance?...

LE CHEVALIER.

Tu connois mon goût pour les aventures romaneſques, c'eſt d'abord lui ſeul qui m'a conduit ici; à préſent, c'eſt l'amour qui m'y retient.

CHAMPAGNE.

Mais, Monſieur, qui diable a pu vous mettre une telle fantaiſie dans l'eſprit.

LE CHEVALIER.

Je connois beaucoup Sainville, je l'ai vu très-ſouvent chez Clarice, dont il eſt le parent & l'ami. Depuis deux ans, ſur-tout, l'hiſtoire de cette jeune perſonne qu'il tient renfermée, oc-

gards sont attachés sur un objet qui fixe bien-tôt tous les miens..... C'est une jeune personne assise vis-à-vis de lui, elle tient un livre, & semble lire tout haut. Tout ce qu'on peut imaginer de plus beau, de plus agréable, de plus charmant, est mille fois au-dessous de cette figure accomplie; elle réunit à la fois l'élégance, la noblesse, les graces; & un air d'innocence & de sensibilité répandu sur tous ses traits, y donne un charme inexprimable qui touche encore plus que sa beauté n'éblouit. Je ne pouvois m'arracher à cette dangereuse contemplation; enfin, un peu rendu à moi-même, j'ai demandé au Peintre s'il avoit vu l'original de cette figure parfaite; il m'a répondu qu'il n'avoit fait que la copie d'après un tableau en pastel, que j'ai supposé peint par Sainville lui-même.... & tu crois bien que j'ai reconnu Zélie; car, quelle autre pourroit être si belle, & n'être pas connue? ah, pour la dérober aux hommages de l'Univers entier, il falloit la soustraire à sa vûe..... il falloit.....

CHAMPAGNE.

Pardon, si je vous interromps au milieu de

votre enthousiasme ; mais, Monsieur, est-ce-là ce que vous appelez l'avoir vue, lui avoir parlé ?...

LE CHEVALIER.

Non, te dis-je, je l'ai vue elle-même.... j'ai pénétré dans le séjour, jusqu'alors inaccessible, qui la renferme ; tout est possible à l'amour.

CHAMPAGNE, *à part.*

Pauvre tête dérangée. (*Haut.*) Et, sans doute, elle vous aime aussi ?....

LE CHEVALIER.

Elle ne me l'a pas dit, cependant je crois pouvoir m'en flatter... D'ailleurs, je ne l'ai vue qu'un moment ; mais elle m'a parlé avec une douceur qui m'a donné de grandes espérances ; elle m'a paru d'une innocence & d'une ingénuité dont elle est peut être le seul exemple sur la terre : imagine-toi que je suis le premier homme après Sainville, qu'elle ait jamais vû.... Une vieille femme & lui, voilà les seuls êtres qu'elle connût avant moi..... je ne doute pas que Sainville ne soit son père, & je forme là-dessus des projets....

CHAMPAGNE.

Ah ! ſans doute, vous verrez qu'il ne l'a élevée avec tant de ſoin, que pour vous ; cela eſt vraiſemblable.... mais, Monſieur, encore une fois, comment donc l'avez-vous vue ?

LE CHEVALIER.

As-tu remarqué dans le chemin de traverſe que nous avons pris tout-à-l'heure, un grand mur à droite.....

CHAMPAGNE.

Oui, qui donne ſur des bruyères, ſur un terrein inculte ?

LE CHEVALIER.

Juſtement, eh bien, ce mur entoure le jardin de Zélie.

CHAMPAGNE.

Je crois vous deviner ; mais comment eſcalader ce mur, il eſt d'une hauteur extraordinaire, & d'ailleurs, tout hériſſé de pointes.....

LE CHEVALIER.

Rien n'eſt impoſſible avec de l'argent & de la perſévérance.

CHAMPAGNE.

Çela eſt vrai, mais ordinairement vous manquez de l'un & de l'autre.

LE CHEVALIER.

Eh bien, cependant c'eſt du haut de ce mur, qu'après quinze jours d'attente & de ſoins ſuperflus, j'ai vu l'objet le plus charmant & le plus digne d'être adoré, Zélie en un mot.

CHAMPAGNE.

Ma foi, je croirai déſormais que l'amour donne des aîles......

LE CHEVALIER.

Il donne mieux, il donne une induſtrie qui rend tout facile. Avec des cordes, des échelles, des machines que j'ai fait faire, je ſuis parvenu heureuſement au haut du mur; pendant que j'y grimpois, mes bons payſans faiſoient la garde pour m'avertir au moindre bruit.....

CHAMPAGNE.

D'ailleurs, ce lieu eſt ſi deſert, il n'y paſſe perſonne.

LE CHEVALIER.

Croirois-tu que pour voir Zélie une ſeule fois, il m'a fallu eſcalader le mur plus de dix; j'écoutois, je l'entendois parler, & je ne pouvois me montrer; une autre fois, plus hardi, j'oſois jeter un coup d'œil ſur le jardin, je l'appercevois, mais avec ſa Bonne, & il falloit me cacher encore; enfin....

CHAMPAGNE.

Paix, Monſieur, j'entends quelqu'un.

LE CHEVALIER.

On vient, ſuis-moi, Champagne, j'ai encore mille choſes à te dire; tu ne connois que la moitié de mes deſſeins & de mes aventures; j'ai beſoin de parler du reſte, deſcendons dans le parc, viens donc........ (*Ils ſortent d'un côté, Ariſte & l'Intendant arrivent de l'autre.*)

## SCÈNE III.

ARISTE, L'INTENDANT.

ARISTE.

VOUS ſavez la tendreſſe que j'ai toujours eue pour mon Neveu ; une curioſité fondée ſur un intérêt ſi vif, n'eſt pas faite pour inſpirer la réſerve & la défiance.

L'INTENDANT.

Je ne puis, Monſieur, vous donner que de bien foibles lumières.... Le ſort de cette enfant eſt un myſtère impénétrable.....

ARISTE.

Mais quel genre d'éducation a-t-elle pu recevoir dans une captivité ſi dure.... & comment ſe peut-il que, confiée à votre garde, vous ne l'ayez jamais vue....

L'INTENDANT.

Elle occupe la partie du Château oppoſée à celle-ci, toutes les vues de ſon appartement donnent ſur le parc qui eſt entouré de murs

d'une hauteur prodigieuse; j'ai seul ici la clef d'une porte qui conduit à un cabinet de son appartement. Il y a dans ce cabinet un tour immense semblable à ceux qu'on voit dans les Couvents; c'est-là que chaque jour je vas prendre ses ordres, & lui porter toutes les choses qu'elle desire.... excepté une seule cependant...

ARISTE.

Laquelle.

L'INTENDANT.

Ah! cela est très-singulier...... M. le Marquis m'a expressément défendu de donner jamais à Zélie aucune espèce de livres, cependant la Bibliothèque du Château est fort bien composée; il n'y a presque que des livres d'Histoire & de Morale.

ARISTE.

Mais que faire dans une solitude si profonde, sans le secours de la lecture.

L'INTENDANT.

Oh! elle lit, elle lit beaucoup; M. le Marquis, quand il est à Paris, m'envoie souvent des

livres pour elle ; mais ces livres-là sont toujours écrits par lui.

ARISTE.

De l'écriture de mon Neveu !

L'INTENDANT.

Oui, Monsieur, de sa propre main, toujours. ....

ARISTE.

Quelle patience ! & à quoi bon !

L'INTENDANT.

Avant-hier encore, j'ai porté au tour deux volumes qu'il m'avoit envoyés. ....

ARISTE.

On vous parle donc à travers ce tour ?

L'INTENDANT.

Non, je trouve un papier sur lequel Zélie, ou sa Bonne, ont tracé les ordres qu'elles me prescrivent ; tous les matins je vais le prendre : seriez-vous curieux de voir celui d'aujourd'hui ?

ARISTE.

Infiniment.

L'INTENDANT.

Il est écrit de la main de Zélie.

ARISTE.

A quoi connoissez-vous cela ?

L'INTENDANT.

Par la quantité de lettres qu'elle écrit à mon Maître, dont j'ai toujours été chargé. (*Il lui donne le papier, Ariste le déploie, l'Intendant continue.*) Il faut vous dire qu'il y avoit dans le tour, à côté de ce papier, une petite lettre pour M. le Marquis.

ARISTE, *lit tout haut.*

*Il faut envoyer sur le champ, par un homme à cheval, cette lettre au devant de M. de Sainville, afin qu'il la reçoive sûrement avant d'arriver.* Ceci n'est-il pas inquiétant ? Mon Neveu revient ce soir, il faut qu'il leur soit arrivé quelque chose de bien extraordinaire.

L'INTENDANT.

Oh ! Monsieur, point du tout, toutes les fois que mon Maître revient, c'est la même chose ;

c'eſt apparemment une attention pour qu'il reçoive de ſes nouvelles en chemin.

ARISTE, *à part.*

Hom, voilà une attention bien tendre, & qui reſſemble bien à la paſſion. (*Il continue la lecture.*) *Il faut apporter au tour des plumes, des crayons, de l'encre & du papier*; des crayons, elle ſait donc deſſiner?

L'INTENDANT.

Oh, ſûrement, & je lui ſuppoſe encore bien d'autres talens; car elle me demande continuellement de la muſique, des cordes d'inſtrumens, & mille autres choſes qui me perſuadent qu'elle ſait fort bien employer ſon temps.

ARISTE, *à part.*

Mon étonnement redouble à chaque mot. (*Il reprend la lecture.*) *Le dîner & le ſouper aux heures ordinaires; des glaces à cinq heures.* (*Il rend le papier.*) Il faut que vous n'ayez pas d'autre occupation que celle d'aller à ce tour & d'exécuter les ordres qu'on vous y donne; je vois par-là tout votre temps employé.

L'INTENDANT.

Cela eſt vrai ; mais je ſuis payé pour cela.

UN LAQUAIS, *à l'Intendant.*

Monſieur, voilà M. le Marquis qui arrive, il eſt au bout de l'avenue.

ARISTE.

Il eſt ſeul, ſans doute?

LE LAQUAIS.

Non, Monſieur, on m'a dit qu'il y a des Dames dans la voiture.

L'INTENDANT.

Des Dames! Il y a long-temps qu'on n'en a vu dans ce Château; cette nouvelle me ſurprend. (*A Ariſte.*) Permettez, Monſieur, que j'aille recevoir mon Maître, & le prévenir ſur les perſonnes qui ſont établies chez lui. (*Il ſort.*)

ARISTE, *ſeul.*

Eſt-ce ſa fille?..... eſt-ce l'objet d'un ſentiment plus vif encore?...... Je brûle de pénétrer ce myſtère incompréhenſible....... Je veux abſolument lire au fond du cœur de Sainville;

il me doit aſſez, il attend aſſez de moi pour me parler enfin ſans détour ſur le point le plus intereſſant de ſa vie ; du moins, ſi l'on en juge par l'importance qu'il y attache lui-même. Sans doute, il ſera ſurpris de me trouver ici ; pour épargner à ſa franchiſe de vaines & d'inutiles défaites, j'ai ſu lui cacher le deſſein que j'avois depuis long-temps d'y venir.... & je ſuis perſuadé.... mais j'entends du bruit, on vient.... je l'apperçois, & Clarice avec lui.

---

## SCÈNE IV.

LE MARQUIS, *donnant la main à Clarice*, CLARICE, L'INTENDANT, VICTOIRE, ARISTE.

ARISTE, *s'avançant vers le Marquis & l'embraſſant.*

EH bien, mon Neveu, que dites-vous de l'aiſance avec laquelle je m'établis chez vous en votre abſence ?

LE MARQUIS.

Je regrette de n'être pas arrivé plus tôt, & d'avoir perdu un jour....

ARISTE, *à Clarice.*

Madame, quel hasard heureux nous réunit ici tous les trois?....

CLARICE, *montrant le Marquis.*

C'est une complaisance qui m'a peu coûté;.... mais, dites-moi, le Chevalier de Villers est ici?....

LE MARQUIS, *riant.*

Ce hasard-là en vaut bien un autre, n'est-ce pas? (*à l'Intendant.*) Il est seul sans doute?

L'INTENDANT.

Oui, Monsieur.... Ah, j'oubliois de vous dire qu'un homme est venu hier demander quand vous reveniez, il n'a pas voulu dire son nom; mais il y a déjà plusieurs jours qu'on le voit roder autour du Château.

LE MARQUIS.

Est-il jeune?

L'INTENDANT.

Non, d'un certain âge, & l'air fort triste & fort malheureux....

LE MARQUIS.

Ah, s'il revient, qu'on lui dise que je suis arrivé, & qu'il pourra me voir....

L'INTENDANT.

Il est sûrement dans la misère, & connoissant la bienfaisance de M. le Marquis....

LE MARQUIS.

Il suffit, M. Cléante; faites chercher le Chevalier, pendant que je vais conduire Madame à son appartement.

CLARICE.

C'est ce que vous ne ferez point; restez ici, je l'exige?.... je vais me reposer & m'habiller, & dans une heure je reviendrai vous joindre: Allons Victoire. (*à part en s'en allant.*) Le Chevalier ici!... Qu'est-ce que cela signifie? (*Elle sort, l'Intendant la suit.*)



## SCÈNE V.

### LE MARQUIS, ARISTE.

ARISTE, *après un moment de ſilence.*

NOUS voilà ſeuls, les momens me ſont chers; je ne veux point en perdre. Me voici donc pour la première fois, depuis douze ans, dans ce ſéjour où j'ai moi-même jadis élevé votre enfance; ici tout doit vous parler de ma tendreſſe, & des ſoins ſi doux qu'elle me fit vous conſacrer..... Ici tout retrace à ma mémoire ce tems heureux où j'étois le ſeul objet dont votre cœur fut occupé: vous m'aimiez alors!... Dépôt cher & ſacré, qu'un frère mourant remit entre mes bras, vous êtes encore pour moi ce que vous fûtes toujours. Ai-je abuſé de mes droits? n'ai-je pas rempli tous les devoirs que m'impoſoient la nature & ma tendreſſe pour vous?.... Quelle cauſe ſecrète & fatale vous a donc éloigné de moi? qui m'a ravi votre confiance, votre amitié? qui m'a fait perdre enfin

mon Fils, le ſoutien & l'unique eſpoir de ma vieilleſſe ?

LE MARQUIS.

Ah! mon Oncle!..... plaignez un malheureux, ſurpris, confondu lui-même.... de l'excès de ſon égarement.... mais n'accuſez point un cœur qui n'a jamais ceſſé de vous reſpecter & de vous chérir.

ARISTE.

Eh bien, ouvrez donc enfin ce cœur qui m'eſt fermé depuis ſi long-tems.

LE MARQUIS.

Hélas! qu'exigez-vous, & quelle étonnante hiſtoire faudra-t-il?....

ARISTE.

Je ne vous en ai jamais parlé; mais j'en ſais une partie.... J'ai été long-tems, comme le public, la dupe de votre prétendu dégoût pour le monde; mais vous rempliſſiez alors tous les devoirs de votre état & de la ſociété; vous paſſiez plus des trois quarts de votre vie dans le ſein de votre famille, à la Cour & à Paris;

j'étois satisfait, & l'emploi du reste m'étoit égal. Il n'y a guères que cinq ans que le progrès de votre penchant pour la solitude a commencé à m'étonner; depuis deux ans, sur-tout, vos longues & fréquentes absences m'ont fait naître des soupçons qui me rapprochoient assez de la vérité; enfin, en dépit de toutes vos précautions, on a découvert....

LE MARQUIS.

Malgré le sentiment surnaturel qui m'entraîne & me maîtrise, du moins j'ai conservé tous les liens que l'honneur m'imposoit. J'ai fait la guerre, j'ai servi ma patrie, peut-être avec quelques succès; la paix est faite, je n'ai pas quitté le service. J'ai cessé d'être Courtisan; mais si j'ai abandonné la route de la fortune, je ne m'écarterai jamais de celle de la gloire.

ARISTE.

Vous êtes vertueux, vous êtes estimable, je vous aime & je vous plains; si vous pensiez différemment vous ne me verriez point ici.

LE MARQUIS.

Vous me plaignez..... Ah! ſans doute, je le mérite.... je me ſuis égaré.... je ſuis foible & malheureux; j'ai beſoin de vos conſeils, & ſur-tout de votre indulgence.

ARISTE.

Vous m'effrayez.... Parlez-moi ſans détour.... quel eſt cet enfant ſouſtrait à tous les yeux, que vous élevez ici avec tant de myſtère?..... à qui donc doit-elle le jour! Sa mère vit-elle encore?... Malheureux! vous vous taiſez!.... Ah! ſi vous aviez, ſans mon aveu, diſpoſé de votre main, ſans doute un choix déshonorant......

LE MARQUIS.

Non, mon Oncle, raſſurez-vous, je ſuis libre encore.... cette orpheline infortunée ne m'eſt rien!..... la pitié, l'amitié me la firent adopter.... depuis près de treize ans je poſſède ce dépôt précieux.....

ARISTE.

Auriez-vous abuſé des droits qu'on vous céda?....

LE MARQUIS.

Grace au Ciel, mon cœur est pur ; je ne suis qu'un insensé, je n'ai abusé que moi-même. Vous le voulez, écoutez donc le triste récit de ma foiblesse & de mes égaremens. Ce n'est point un secret que vous m'arrachez ; depuis plus de six mois je suis décidé à changer de conduite. Mon projet étoit de vous parler & de vous amener ici .,...... mais je ne voulois me déclarer que la veille de mon départ, & le vôtre a été si imprévu & si précipité, que je n'ai pu exécuter ce dessein. J'avois choisi dans ma famille vous & Clarice pour cette étrange confidence.... Hélas ! que vais-je vous apprendre !......

ARISTE.

Parlez, parlez, tirez-moi d'une incertitude qui me fait mourir.

LE MARQUIS.

Entre toutes les liaisons de ma jeunesse, il en est une dont peut-être vous ne vous ressouvenez pas ?.... vous rappelez-vous le nom de Dorival ?

ARISTE.

Je n'en ai qu'une confuse idée; mais n'a-t-il pas été forcé de s'expatrier pour une affaire malheureuse, & n'est-il pas mort depuis ?.....

LE MARQUIS.

Du moins, c'est l'opinion commune. Le hasard me le fit connoître, & une conformité singulière d'esprits & de caractères forma bientôt entre nous une amitié qui devoit durer toujours. Il étoit d'une famille distinguée dans la Robe; mais la médiocrité de sa fortune, son goût pour la retraite, la différence de nos états élevoient entre nous des barrières qui nous séparoient dans le grand monde. Entraîné dans le tourbillon, livré à l'ambition, à la Cour, tout devoit m'éloigner de lui; nous n'avions ni les mêmes sociétés, ni les mêmes occupations. Cependant, rapprochés par un attrait plus fort que toutes les convenances, nous trouvions le moyen de nous voir souvent, & je lui donnois tous mes momens de loisir & de liberté. Ses malheurs augmentèrent encore une amitié si vive & si tendre. Sa femme mourut, & il perdit

son père, qui se trouva ruiné : alors, réduit à la plus extrême médiocrité, il se retira dans une petite terre à dix lieues de Paris, avec une fille âgée de trois ans, le seul bien que le Ciel lui eût conservé pour adoucir tant de peines. Quelque temps après, obligé de faire un voyage à Paris, il eut cette malheureuse affaire dont vous avez entendu parler; il se battit, il tua son adversaire. La publicité du duel, le rang, le crédit du mort, mirent le comble à toutes ses infortunes; proscrit, persécuté, il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui d'une prompte fuite. Ce fut alors qu'il me donna la preuve la plus touchante de son estime, de sa confiance & de sa tendresse, preuve à jamais précieuse & chère, & qui m'inspira d'autant plus de reconnoissance, que Dorival, avec les qualités les plus estimables & les plus brillantes, étoit naturellement défiant & soupçonneux; malheureux défaut que l'infortune augmente encore!...

ARISTE.

Il vous donna sa fille?.....

LE MARQUIS.

C'est cette même enfant, c'est cette même Zélie, intéressant objet de tant de soins & de tant d'opinions diverses.

ARISTE.

Mais qui put vous engager à choisir un genre d'éducation? ......

LE MARQUIS.

Je ne formai pas d'abord le dessein bizarre que j'ai suivi depuis... mais j'y fus amené insensiblement par un intérêt que chaque jour accroissoit d'avantage; confiée à la garde d'une Gouvernante, elle fut les deux premières années, à-peu-près élevée comme tous les enfans de son âge; ensuite réfléchissant sur les dangers d'une éducation commune, ne recevant point de nouvelles de son père, ayant de fortes raisons de le croire mort, je vis que j'étois vraisemblablement chargé pour toujours de ce dépôt précieux; il m'en devint plus cher..... Je n'avois que deux partis à prendre, celui de la mettre dans un Couvent, ou de l'élever moi-même.

Ne croyant pas remplir mon devoir en m'arrêtant au premier, je le rejetai; le second m'offroit de grandes difficultés; je vis bien que l'exécution n'en étoit pas possible à Paris..... c'eût été m'exposer à la curiosité, aux vaines conjectures du Public, & à des questions auxquelles je ne voulois pas répondre; il falloit donc la cacher, la soustraire à tous les yeux..... Mais, quels seroient ses Maîtres? quelles instructions recevroit-t-elle?..... L'intérêt surnaturel qu'elle m'inspiroit, ou, pour mieux dire, ma destinée, sut vaincre tous les obstacles; je me chargeai moi-même entièrement de son éducation, & du moins, à cet égard, j'ai rempli tous les devoirs que je m'étois imposés......

ARISTE.

Mais, quels projets formiez-vous alors pour la suite de sa destinée?...

LE MARQUIS.

Celui de cultiver son esprit & son cœur, de l'aimer comme ma fille, de l'adopter pour telle, & de lui assurer un sort heureux & indépen-

dant, lorsqu'elle auroit atteint l'âge de la raison. Tels étoient les desseins que m'inspiroient alors l'amitié, l'honneur & la vertu..... Un penchant irrésistible, une passion fatale a depuis bouleversé mes idées, anéanti mes résolutions, & j'ai vu avec effroi, mais trop tard, que né pour la protéger, pour lui servir de père, des motifs si purs, des titres si respectables, n'étoient plus faits pour moi. Trop foible pour me vaincre, assez vertueux encore pour me condamner, je ne me suis point déguisé l'excès de ma folie. La différence de nos âges, de nos fortunes, de nos états, vos desseins sur moi, tout élevoit entre nous d'éternelles barrières : en cédant à ma passion, je m'attirois l'indignation de ma famille, je perdois peut-être, sans retour, vos bontés, votre tendresse ; & je n'étois aux yeux du monde, qu'un vil séducteur, ou qu'un insensé : cependant, vous l'avouerai-je, une raison plus forte encore, m'a retenu..... Je ne puis me flatter d'être aimé, ou du moins, je n'en suis pas sûr. Accoutumée à ne connoître, à ne voir que moi, elle me prodigue tous les té-

moignages innocens du sentiment le plus tendre;
mais la reconnoissance & l'amitié ne pouvoient
suffire à mon cœur; prêt à lui tout sacrifier, je
voulois de l'amour, je voulois, pour son bonheur & pour le mien, une passion qui répondît
à la mienne.... Eh! comment l'espérer, comment
m'en assurer, tant que je serois le seul objet qu'elle
connût, & qui, par conséquent, lui parût aimable & sensible? Ces dernières réflexions l'ont
emporté; l'aimant, l'adorant plus que jamais,
je renonce au bonheur chimérique dont je me
suis tant de fois fait une si délicieuse idée: je
vais lui rendre la liberté qu'elle n'a jamais ni
regrettée, ni connue: je reste ici trois mois encore, elle y vivra comme ma fille, comme ma
sœur; Clarice y passera ce temps, elle lui servira de compagne & d'amie; elle l'instruira des
usages qu'elle ignore, & des vaines bienséances
dont elle n'a nulle idée...... Sur la fin de l'Automne, nous partirons tous, je la conduirai à
Paris, un Couvent sera son asyle; alors, je la
laisserai maîtresse d'elle-même, & je suis sûr
que vous ne désapprouverez pas l'intention où

je ſuis de lui aſſurer un ſort honnête & convenable à ſon état & à ſa naiſſance.

ARISTE.

Je ne puis revenir de l'étonnement où vous m'avez plongé.... Quel bizarre enchaînement d'événemens extraordinaires..... Mais je n'ai rien à vous dire, vous m'avez répondu d'avance en vous condamnant vous-même.... Je ne puis qu'approuver vos dernières réſolutions. Je conſens de toute mon ame à tout ce que vous ferez pour elle comme père, comme bienfaiteur; voilà les droits qu'on vous a donné & les titres qui vous conviennent. J'avouerai même que le deſtin de cette jeune infortunée m'attendrit & m'intéreſſe vivement. Le ſort qui l'a miſe entre vos mains, vous a fait ſon protecteur; rempliſſez dans toute ſon étendue un devoir ſi doux & ſi ſacré, & triomphez d'une foibleſſe qui vous aviliroit ſans pouvoir vous rendre heureux; d'ailleurs, vous ſavez les projets que je formois pour vous; vous n'ignorez pas toutes les peines que je me ſuis données, depuis un an ſur-tout, pour vous procurer l'établiſſement le plus bril-

lant & le plus avantageux ; enfin, graces à mes ſoins, toutes les difficultés ſont applanies; n'aurois-je travaillé que pour un ingrat, & me refuſerez-vous la ſatisfaction, dans les derniers momens de ma carrière, de vous voir, par une alliance illuſtre, porter votre Maiſon au plus haut degré d'élévation & de gloire?

LE MARQUIS.

Maître de mes actions, de ma conduite, je ne puis l'être de mon cœur.... Mais, venez, mon Oncle, ſuivez-moi; venez voir Zélie!.... ſa vue peut-être me juſtifiera, venez.

ARISTE.

Je brûle de la voir & de la connoître; mais ne faudroit-il pas que vous la prévinſiez?

LE MARQUIS.

Non; venez, je lui parlerai devant vous.
(*Ils ſortent.*)

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

### ZÉLIE, LE MARQUIS.

ZÉLIE *doit être vêtue d'un habit blanc, avec une ceinture de couleur, les cheveux à moitié flottans & renoués avec un ruban assorti à sa ceinture.*

LE MARQUIS, *la tenant par la main.*

VENEZ, ma chère Zélie, rassurez-vous; je veux vous parler sans témoin pour la dernière fois.... Eh quoi, vous pleurez?

ZÉLIE.

Pourquoi m'arracher de ma retraite? Je devois, disiez-vous, y demeurer tant qu'elle me seroit chère, tant que je vous aimerois: ah! je croyois y rester toujours.

LE MARQUIS.

Cessez de vous affliger, je vous en conjure;

écoutez-moi : je vous ai ſouſtrait au monde pendant un temps, pour l'employer, loin du tumulte & de la diſſipation, à former votre cœur, votre eſprit ; à vous donner des talens agréables & des connoiſſances ſolides. Vous avez ſurpaſſé mon attente ; je veux jouir de mon ouvrage ; je veux qu'on vous connoiſſe : nous ſommes faits pour la ſociété, & vous ſerez l'ornement de celle que vous choiſirez.

ZÉLIE.

Je ne ſais pas ſi j'y plairai ; mais je ſuis bien ſûre de m'y déplaire....

LE MARQUIS.

Et par quelle raiſon ?

ZÉLIE.

Je ne vous y verrai plus comme autrefois.... Entourée de viſages nouveaux, de gens inconnus, il faudra m'occuper d'autres choſes que de vous, & c'eſt une étude pénible à laquelle je ne m'accoutumerai jamais.

LE MARQUIS.

Mille liaiſons agréables s'offriront à vous ;

on cherchera tous les moyens de vous plaire; on vous amuſera d'abord, on finira bientôt par vous intéreſſer.

ZÉLIE.

Ce n'eſt pas le langage que vous me teniez autrefois.... Ah, je ſuis mécontente de tout.... de vous-même.

LE MARQUIS.

Quels ſont mes torts? ....

ZÉLIE.

Vous avez l'air embarraſſé, contraint..... vos diſcours, vos regards ont changé; votre maintien m'attriſte, m'en impoſe; & j'éprouve en vous écoutant je ne ſais quelle amertume que je n'ai jamais reſſentie.

LE MARQUIS.

Non, je ne ſuis point changé.... Ah! Zélie..... je ſerai toujours votre ami, votre père. . . .

ZÉLIE.

Et vous êtes le ſeul objet que j'aime, le ſeul que je puiſſe jamais aimer....

LE MARQUIS.

Ne le promettez pas.... peut-être un autre plus aimable....

ZÉLIE.

N'achevez pas, je ne puis soutenir de vous voir une idée si cruelle.... Vous alliez dans le monde.... & je me croyois aimée par vous de préférence à l'univers entier..... Quand j'y serai, pourquoi n'auriez-vous pas la même certitude?.... Ah! je suis plus juste, & peut-être plus sensible que vous.

LE MARQUIS.

Je ne douterai jamais de votre sincérité; mais vous n'avez nulle expérience; vous n'avez jamais rien vu, rien connu que moi.

ZÉLIE.

Ah, mon ami!.... pourquoi donc me sortir de l'heureuse obscurité qui m'étoit si douce & si chère; je ne voulois vivre que pour vous.... Mais, n'en parlons plus; vous l'exigez, je dois vous obéir, je m'y soumets.... Dites-moi seulement quelle sera ma conduite dans ce monde

inconnu où vous m'ordonnez de paroître. Vous m'avez ſouvent parlé de ſes écueils, de ſes dangers; du moins vous y ſerez mon guide, mon protecteur, mon père; mon ami ne m'abandonnera jamais.

LE MARQUIS.

Ah! Zélie, vous ignorez à quel point je vous aime....

ZÉLIE.

Qui, moi!....quand je tiens tout de vous, quand vous avez tout fait pour moi..... hélas! je vous dois tout, juſqu'au bonheur d'être ſenſible; je penſe, j'aime, je ſuis heureuſe, & c'eſt votre ouvrage. Ah! de tous vos bienfaits, le plus cher à mon cœur, c'eſt ce ſentiment impoſſible à peindre que vous m'inſpirez..... Non, je ne pourrai jamais vous faire comprendre l'excès de ſa vivacité; vous ne m'avez point appris de nom, d'expreſſion, qui puiſſe rendre ce que j'éprouve.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel langage ſéducteur!.... & comment ne

pas se livrer.... Mais, hélas! ce n'est sans doute que celui de la reconnoissance....

ZÉLIE.

Vous paroissez agité.... que dites-vous?....

LE MARQUIS.

Vous me demandez des conseils, ma chère Zélie, il en est d'importans à vous donner, mais qui vous paroîtront frivoles; cependant je me flatte que vous daignerez me croire & les suivre. Vous allez fixer tous les yeux; la politesse & la bienséance exigent que vous paroissiez occupée des différens objets qui vont vous entourer: sans cesser d'être vraie, il faut renfermer vos sentimens au fond de votre cœur, & ne point parler de cette amitié si tendre & si pure, qui ne peut intéresser que nous deux. Par exemple, il faut changer devant le monde le nom si doux que vous me donnez.

ZÉLIE.

Comment, je vous appellerai comme un étranger; mais, *mon Ami*, c'est votre nom pour moi, & l'on m'en feroit un crime?....

LE

LE MARQUIS.

Tel est l'usage; s'y soustraire seroit un ridicule, & c'est ce que le monde pardonne le moins.

ZÉLIE.

Que vous me le faites haïr.... & qu'importe le ridicule; je ne crains que le blâme fait pour le vice, &....

LE MARQUIS.

Vous m'avez promis de me croire.

ZÉLIE.

Je me tais, mais je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

Je vous recommande sur-tout, ma chère Zélie, de mettre tous vos soins à gagner l'amitié de mon Oncle.... je le regarde comme un père.

ZÉLIE.

Il deviendra le mien.... Hélas! vous m'avez tant de fois parlé de l'objet malheureux à qui je dois la vie.... vous avez si bien gravé dans mon ame tous les devoirs qu'un titre si cher

impose.... Ah! croyez que je conçois facilement le respect, la tendresse qu'on éprouve pour un père....

LE MARQUIS.

Je vous ai parlé de Clarice; je desire vivement qu'elle puisse vous plaire, & qu'elle devienne votre amie.

ZÉLIE.

Mon amie!.... Je ne puis vous le promettre; un ami suffit à mon cœur; &, vous le savez, son choix est fait.

LE MARQUIS.

Vous verrez encore ici un jeune homme, qu'on appelle le Chevalier de Villers: je ne vous prescris rien pour lui; je le connois superficiellement; & d'ailleurs....

ZÉLIE.

A propos de jeune homme, j'avois oublié de vous dire....

LE MARQUIS.

Quoi donc?....

ZÉLIE.

Occupée du bonheur de vous revoir, jusqu'ici je n'ai pensé qu'à vous.... mais vous venez de me rappeler....

LE MARQUIS.

Eh bien....

ZÉLIE.

Une aventure singulière..... d'un jeune homme.

LE MARQUIS.

Comment, que dites-vous ?

ZÉLIE.

Oui, un jeune homme m'a vue, m'a écrit, &c....

LE MARQUIS.

De grace, expliquez-vous....

ZÉLIE.

C'étoit hier.

LE MARQUIS.

J'ai reçu en chemin une lettre de vous, & vous ne m'en disiez rien.

ZÉLIE.

Je n'ai pas jugé ce détail assez intéressant pour vous en entretenir, il ne pouvoit l'être que par sa singularité; & j'avois tant d'autres choses à vous dire, que j'ai craint de vous fatiguer par une trop longue lettre....

LE MARQUIS.

Il est vrai..... mais enfin poursuivez....

ZÉLIE.

Eh bien: hier au soir je me promenois seule dans le petit bois, je côtoyois le mur, tout-à-coup j'ai entendu une voix inconnue qui prononçoit mon nom; elle sembloit venir du haut des airs; j'ai levé la tête & j'ai vu, mais avec une surprise extrême, un homme sur le mur; l'étonnement & la frayeur m'ont rendue immobile..... il m'a crié de me rassurer: j'ai bien pu, m'a-t-il dit, parvenir ici à l'aide des machines que j'ai fait préparer de l'autre côté du mur; mais vous voyez bien, a-t-il ajouté, que n'ayant de celui-ci aucun secours, il est impossible que je puisse franchir la distance qui

nous sépare. Un peu remise de mon trouble, je lui ai demandé quel étoit son dessein. Il m'a répondu qu'il ne vouloit que me voir. Je n'ai pas compris cela; & il y avoit dans sa manière de s'exprimer & dans sa physionomie, un air d'égarement & de folie qui m'a rendu ma première frayeur; j'ai voulu m'éloigner: dans ce moment il m'a jeté un papier, en me conjurant de le ramasser: pour le satisfaire, je l'ai mis dans ma poche, & j'ai promptement regagné ma chambre.

LE MARQUIS.

Et le billet?....

ZÉLIE.

Je l'ai lu, mais je n'y comprends rien. Tenez, jugez-en vous-même, le voici. (*Elle le tire de sa poche & le lui donne.*)

LE MARQUIS, *à demi voix.*

*Se peut-il qu'on ait la barbarie de cacher à tous les yeux l'objet le plus charmant, le plus digne d'être adoré! ..... Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'est point de retraite où l'Amour ne puisse*

*pénétrer.... L'espérance de vous voir m'a fait tout oser, tout entreprendre; daignez autoriser une passion aussi pure qu'elle est extrême, & croyez qu'elle saura m'inspirer les moyens de vous tirer de l'indigne esclavage où l'on vous retient. Cachez cette aventure & ce billet au Tyran jaloux qui vous obsède; & pensez que l'Amant le plus tendre & le plus passionné va travailler avec ardeur à votre délivrance.* (*Lui tendant le billet.*) Que pensez-vous de cette lettre?

ZÉLIE.

Qu'elle est d'un fou..... mais c'est une folie bien singulière, n'est-ce pas?

LE MARQUIS, *à part.*

Qui pourroit.... Il me vient un soupçon....

ZÉLIE, *tenant la lettre & lisant.*

*Mais apprenez, belle Zélie, qu'il n'est point de retraite où l'Amour ne puisse pénétrer.* Que peut signifier-là l'amour? On dit bien l'amour de la vertu, l'amour de ses devoirs; mais l'amour tout seul, cela n'a point de sens: & puis *le Tyran jaloux qui vous obsède*, de qui veut-il parler?

LE MARQUIS.

C'est de moi.

ZÉLIE, *en riant.*

De vous? Ah! je ne l'aurois jamais deviné..... Mais vous savez peut-être aussi ce que c'est qu'un *Amant?* Il dit l'Amant le plus passionné; tenez, lisez, je ne connois pas ce mot-là..... Vous riez.... ah, vous êtes en défaut, convenez que vous n'en savez rien.

LE MARQUIS.

En vérité, je ne puis me charger d'être son interprête. Mais, dites-moi, si vous revoyiez ce jeune homme, si le hasard vous le faisoit rencontrer, le reconnoîtriez-vous?....

ZÉLIE.

Oui, je le crois....

LE MARQUIS.

Sa figure vous a donc frappée?.... sans doute elle est agréable?....

ZÉLIE.

Oui; elle m'a paru fort agréable, quoiqu'il

ait dans les traits quelque chose d'égaré, comme je vous l'ai déjà dit.

LE MARQUIS.

Je vois que ce qui vous prévient le plus contre lui, c'est cette folie que vous lui supposez ; & s'il parvenoit à vous ôter cette idée, je crois entrevoir qu'il ne vous déplairoit pas.

ZÉLIE.

A quoi bon toutes ces questions ?

LE MARQUIS.

A rien.... en effet.

ZÉLIE.

Vous paroissez rêveur....

LE MARQUIS.

Moi, point du tout.... Mais, ma chère Zélie, l'heure s'avance ; voici bientôt celle où tout le monde va s'assembler ici, il faut songer à vous aller habiller.

ZÉLIE.

Quoi ! ne le suis-je pas ?

LE MARQUIS.

Cet habit ſimple & commode, malgré la grace qu'il reçoit de vous, ſeroit ridicule dans le monde.

ZÉLIE.

Il faut auſſi le changer?..... Le monde eſt donc bien minutieux; dans quels petits détails il faut entrer, pour éviter ce que vous appelez un ridicule!

LE MARQUIS.

Quelqu'un vient.....

ZÉLIE.

Ah, c'eſt ma Bonne.

## SCÈNE II.

Madame BERRARD, LE MARQUIS, ZÉLIE.

LE MARQUIS.

EH bien, Madame Berrard, avez-vous fait préparer le nouvel appartement de votre Maîtreſſe?

Madame BERRARD.

Oui, Monſieur; j'ai ſuivi vos ordres.

ZÉLIE.

Ah, ma Bonne, ne regrettez-vous pas celui que nous quittons? (*Au Marquis.*) Du moins accordez-moi la liberté d'y retourner chaque jour une fois; mon cœur ſe ſerre en penſant que je ne verrai plus un lieu ſi cher, où j'ai paſſé ſans doute les plus doux momens de ma vie: Ah! mon Ami.... je ne ſais ce qui ſe paſſe au fond de mon ame, mais elle eſt bien triſte.... (*Elle met ſa main devant ſes yeux pour cacher ſes pleurs.*)

LE MARQUIS.

Zélie! ma chère enfant.... que cette ſenſibilité ſi touchante a de charmes pour moi; ah, croyez que votre bonheur m'eſt plus cher que ma vie!

ZÉLIE.

Dites-moi donc que vous m'aimez, répétez-le moi ſouvent.... auſſi ſouvent qu'autrefois....

LE MARQUIS.

Ah! Zélie, n'en doutez pas, vous êtes tout pour moi; un ſentiment ſi doux, nourri depuis ſi long-temps, abſorbe en moi tous les autres, & ne pourra jamais s'affoiblir un moment; objet de tous mes ſoins, de tous mes projets, de toutes mes penſées, rien ne peut me diſtraire de vous; tout ce qui n'eſt pas vous m'eſt inſipide, importun, & je préfère à tous les biens du monde, le bonheur inexprimable de vous voir, de vous entendre, & d'être aimé de vous.

ZÉLIE, *avec transport.*

Je vous retrouve enfin, oui, c'eſt vous qui venez de parler; c'eſt mon ami, c'eſt.... Ah! c'eſt tout ce que j'aime: ma triſteſſe eſt diſſipée, mes noires idées ſont évanouies; un diſcours ſi tendre, des paroles ſi chères m'ont rendu mon bonheur; diſpoſez de moi, de ma deſtinée, je me ſoumets à tout avec joie; je ne regrette plus ni ma retraite, ni mon obſcurité; vous m'aimez de même, il ſuffit; que me faut-il de plus? & qu'importe le reſte!

LE MARQUIS, *à part.*

Quels charmes ! quels transports j'éprouve en l'écoutant !.... (*haut.*) Allez, ma chère Zélie ; dans un moment j'irai vous retrouver, allez.... (*à part.*) Que mon trouble est extrême !... il est égal à ma foiblesse.

ZÉLIE.

Je vous quitte pour un instant.... Mais qu'un instant est long sans vous. Je l'employerai du moins à me rappeler les conseils que vous venez de me donner, & croyez que je les suivrai tous, il m'est si doux de vous obéir....

LE MARQUIS.

Ah ! Zélie....

ZÉLIE.

Eh bien.... parlez ; vous paroissez avoir quelque chose à me dire encore.....

LE MARQUIS.

Ah ! .... si j'en croyois mon cœur...... N'entends-je pas du bruit ? on vient, éloignez-vous, ma chère Zélie...... allez, je vous en conjure.

ZÉLIE.

Je n'entends rien ; mais, vous le voulez, je vous laisse. Allons, ma Bonne : que j'ai de peine à m'arracher d'ici ! (*Elles sortent.*)

## SCÈNE III.

LE MARQUIS, *seul.*

Je ne pouvois plus me contenir..... Ému, troublé jusqu'au fond de l'ame, j'allois tomber à ses pieds, lui dévoiler, lui dire dans un langage qu'elle ignore, le secret fatal de ma vie. Eh quoi, j'ai eu la force de cacher, de renfermer cette passion depuis plus de trois ans, & un instant m'alloit ravir peut-être & mon courage & ma vertu. Quatre mois d'absence n'ont donc fait qu'irriter ce sentiment qui me domine.... Ah ! c'en est fait, je ne suis plus digne de garder un dépôt si précieux ! malheureux ! & quel est mon espoir.... celui d'être aimé.... Non, je ne l'ai même pas ; en vain elle me prodigue toutes les preuves de la tendresse la plus

touchante : quand je l'entends, quand je la vois, séduit, égaré, tout concourt à m'abuser ; mais absent d'elle, bientôt de cruelles réflexions viennent détruire une illusion si dangereuse.... Ce jeune homme dont elle m'a parlé.... quel est-il ?.... Je trouve ici le Chevalier de Villers.... si c'étoit lui.... Mais il aime Clarice, ils doivent s'unir.... Ce jour va détruire ou confirmer mes soupçons.... O Ciel ! il me manquoit le tourment de la jalousie..... On vient, cachons, s'il est possible, le trouble affreux qui me surmonte.

## SCÈNE IV.

CLARICE, LE MARQUIS.

CLARICE.

JE l'ai vue, je l'ai vue ; qu'elle est charmante !

LE MARQUIS.

Quoi donc ?

CLARICE.

Eh, Zélie.... Je l'ai rencontrée comme on la

conduisoit à son appartement, & j'y suis entrée avec elle.

LE MARQUIS.

Dites-moi naturellement comment vous la trouvez.

CLARICE.

La tête m'en tourne; sa figure, ses manières, jusqu'au son de sa voix, tout en elle me charme. D'abord elle m'a reçue avec une froideur mêlée d'embarras; elle a voulu savoir mon nom...... & puis, après avoir rêvé un moment, elle m'a dit, avec une grace que je ne puis rendre, qu'elle desiroit mon amitié, & qu'elle me demanderoit les moyens de l'obtenir. Je l'ai embrassée mille fois; j'ai présidé moi-même à sa toilette, pour laquelle son goût ne m'a pas encore paru développé; & c'est un point de son éducation que vous avez infiniment négligé.....

LE MARQUIS.

En effet, j'ai ce reproche à me faire.

CLARICE.

Ne badinez pas, c'est un tort; mais je me

charge du soin de le réparer.... Vous auriez ri de sa surprise en voyant des diamans, du rouge, & sur-tout un panier.... Vous pensez sans doute que *l'art n'est point fait pour elle*; mais vous verrez comme il l'embellit; vous ne la reconnoîtriez pas.

LE MARQUIS.

Elle ne peut que perdre à changer.

CLARICE.

Voilà bien le langage d'un amant.

LE MARQUIS.

Ah! ne me donnez point ce nom, il me rendroit trop coupable, trop insensé.

CLARICE.

Vous avez beau dire, il est impossible que vous ne l'aimiez pas à la folie; & si son cœur répond au vôtre, n'êtes-vous pas maître de votre destinée & de la sienne? .....

LE MARQUIS.

Songez-vous que j'ai trente-huit ans, & qu'elle en a dix-sept?

CLARICE.

CLARICE.

Qu'importe : en vérité, votre âge n'eſt pas écrit ſur votre figure ; &, ſans flatterie, on peut vous donner l'eſpoir de plaire & d'être aimé.

LE MARQUIS.

Je ne le recevrois pas.

CLARICE.

Vous êtes naturellement défiant ; oui, vous l'êtes.... & cette modeſtie, que chacun vante en vous, au fond ne tient qu'à ce défaut ; il peut cauſer votre malheur, prenez-y garde.

LE MARQUIS.

Un conſeil a rarement corrigé d'un vice.

CLARICE.

On vient nous interrompre, j'en ſuis fâchée ; car j'avois là-deſſus mille choſes à vous dire encore.

LE MARQUIS.

C'eſt le Chevalier, je vous laiſſe.... Du moins vous conviendrez que je ſuis diſcret, & que je ſais me retirer à propos.

CLARICE,

Si vous voulez être témoin d'une querelle, vous pouvez rester.

LE MARQUIS.

Quoi ! vous en êtes mécontente ?....

CLARICE.

Paix : le voici.

LE MARQUIS.

Adieu donc..... (*A part, en s'en allant.*) Elle m'inquiéte plus qu'elle ne pense. (*Il sort.*)

---

## SCÈNE V.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER.

A LA FIN, je vous trouve donc seule, & je puis vous parler sans témoin. C'est un terrible homme que cet Ariste ; à la manière dont il vous obsède, je suis tenté de croire qu'il est amoureux de vous.

CLARICE.

Mais je ne suis point du tout venue ici pour vous, je vous le déclare; & vous pourriez sans doute m'en dire autant.....

LE CHEVALIER.

Du moins laissez-moi m'applaudir du hasard qui nous y rassemble.

CLARICE.

Ce hasard-là est bien singulier, il faut en convenir: vous partez, me dites-vous, pour votre Régiment, qui est en Gasgogne, & je vous trouve en Normandie; assurément vous êtes égaré.....

LE CHEVALIER.

S'il faut vous l'avouer, je savois le voyage que vous deviez faire ici, j'ai demandé un congé, & je suis venu vous y attendre.

CLARICE.

Et l'aventure de la chaise cassée n'est donc qu'une ruse?

LE CHEVALIER.

Si j'en conviens me le pardonnerez-vous?

CLARICE.

A condition que vous conviendrez encore que la jalousie seule vous a conduit ici ?

LE CHEVALIER.

Eh bien ! j'en rougis, je m'en accuse à regret; mais rien n'est plus vrai. Les soins redoublés de Sainville, votre amitié pour lui, le projet de ce voyage, tout cela m'a tourné la tête.

CLARICE.

Cette franchise me plaît.... Eh bien...... je ne crois pas un mot de toute cette histoire.

LE CHEVALIER.

Comment ?

CLARICE.

Vous savez mentir avec beaucoup d'assurance; mais votre récit manque absolument de vraisemblance & d'adresse. Premièrement vous êtes parti plus de trois semaines avant moi; en second lieu, le Marquis ne m'a proposé de le suivre que deux jours avant notre départ; comment accordez-vous cela ?

LE CHEVALIER.

Je ſavois avant vous la prière qu'il devoit vous faire, & qu'il ne doutoit pas de votre conſentement.

CLARICE.

En vérité, je vous croyois plus de reſſources dans l'eſprit ... vous devez ſentir vous-même que vos raiſons n'ont pas le ſens commun...... Et d'ailleurs, qu'êtes-vous devenu pendant ces trois ſemaines que vous avez paſſé à m'attendre?

LE CHEVALIER.

J'étois à dix lieues d'ici, chez un de mes amis.

CLARICE.

Peut-on ſavoir ſon nom?

LE CHEVALIER.

C'eſt... vous ne le connoiſſez pas.

CLARICE.

Dites toujours.....

LE CHEVALIER.

Le Baron de Verneuil.

CLARICE.

Je l'ai laiſſé à Paris.

LE CHEVALIER.

C'eſt ſon frère.

CLARICE.

Je ſuis perſuadée qu'il n'en eut jamais ; mais qu'importe, ceſſez de vous tourmenter, je ne vous ferai plus de queſtions.

LE CHEVALIER.

Enfin, Madame, qu'imaginez-vous donc, & pour qui voulez-vous ?....

CLARICE.

J'ignore vos deſſeins ; mais je vois votre embarras : votre air, votre conduite, vos diſcours, tout vous trahit & décèle quelque projet extraordinaire ; je mettrai tous mes ſoins à le découvrir, & j'y parviendrai ſûrement.

LE CHEVALIER.

Par exemple, je ne m'attendois pas à cette ſcène-ci ; & voilà un caprice auſſi ſurprenant....

CLARICE.

Vous triomphez; vous êtes charmé de l'inquiétude que je témoigne; mais c'est la curiosité seule qui la cause.

LE CHEVALIER.

J'en suis fâché, même pour vous; car il n'y a qu'un sentiment très-vif, qu'une passion, qui puisse excuser votre bizarrerie: je ne trouve rien de pis que d'être injuste de sang froid.

CLARICE.

Une passion.... méritez-vous d'inspirer une passion?

LE CHEVALIER.

Il n'a tenu qu'à moi d'en être persuadé....

CLARICE.

Cela n'est que trop vrai; mais réellement vous n'en êtes pas digne.

LE CHEVALIER.

Mais, Madame, que pouvez-vous me reprocher?

CLARICE.

Je ne puis former contre vous que des plain-

tes vagues; je ne puis rien prouver, je le ſais; & cet état eſt le plus fâcheux de tous.... Ne pouvant pas vous convaincre, j'y perds le mérite & la douceur de vous pardonner.

LE CHEVALIER.

Voilà une idée bien délicate; vous voudriez me trouver des torts, uniquement pour m'accorder ma grace; vous me donnez preſque l'envie de m'en ſuppoſer.

CLARICE.

Plus j'y penſe, & plus je vois que nous ne nous convenons ni l'un ni l'autre. Vous avez bien tous mes défauts, mais il vous manque une ame ſenſible qui les répare.

LE CHEVALIER.

Vous vous croyez plus ſenſible que moi?....

CLARICE.

N'eſt-ce pas beaucoup dire? .... Nous ſommes tous les deux étourdis, diſſipés, inconſéquens; mais moi du moins, je ſais aimer.

LE CHEVALIER.

Vous voulez gronder aujourd'hui; c'eſt une fantaiſie qu'il faut vous paſſer.

CLARICE.

Cette douceur vous coûte peu.

LE CHEVALIER.

Pourquoi ?....

CLARICE.

Si vous m'aimiez, je vous en ai dit aſſez pour vous mettre au déſeſpoir.

LE CHEVALIER.

Que ſavez-vous ce qui ſe paſſe au fond de mon ame ?

CLARICE.

Je ne le ſais que trop.

LE CHEVALIER.

De grace, Madame....

CLARICE.

Sortez, évitez ma préſence; il m'eſt impoſſible de me contenir davantage.

LE CHEVALIER.

Il faut vous obéir....

CLARICE.

Un moment; si vous sortez, si vous me laissez dans l'état où je suis, c'en est fait, tous les liens entre-nous sont rompus; ne m'abandonnez pas à la colère qui me domine, je suis prête à m'y livrer; craignez-en l'effet : mon parti pris une fois, je ne vous reverrai de ma vie; vous me réduisez au désespoir....

LE CHEVALIER.

O Ciel, quel emportement ! Ah ! Madame, daignez vous calmer & m'entendre.....

CLARICE.

Laissez-moi, laissez-moi....

LE CHEVALIER.

Hélas ! que faut-il faire ?....

CLARICE.

Je suis déraisonnable, bizarre, injuste, peut-être; mais je vous aime, je vous aime à l'excès

LE CHEVALIER.

Ah ! que ce retour si doux a de charmes pour moi.

CLARICE.

J'ai honte de la foiblesse que je viens de vous laisser voir ; j'ai besoin d'un peu de solitude, j'ai besoin d'être un instant seule avec moi-même, allez....

LE CHEVALIER.

Du moins assurez-moi que ces nuages cruels sont dissipés....

CLARICE.

Ah ! je me condamne moi-même plus que vous ne pensez ; de grace, laissez-moi, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Vous le voulez, je ne puis résister à vos ordres, quoiqu'il puisse m'en coûter. (*Il lui baise la main.*)

CLARICE.

Je vous sais gré de cette complaisance.

LE CHEVALIER.

En vérité, vous le devez. (*à part, en s'en allant.*) Me voilà quitte d'un cruel entretien; allons chercher Zélie. (*Il sort.*)

---

## SCÈNE VI.

CLARICE, *seule.*

JE ne puis retenir mes larmes...... ah! j'ai raiſon d'en répandre..... eſt-ce là être aimée..... quelle indifférence, quelle froideur.... Depuis qu'il eſt sûr de mes ſentimens, voilà ce que j'éprouve.... & je n'ai pu m'en détacher, je ne le pourrai même jamais..... Inconcevable foibleſſe! quoi! c'eſt moi qui m'afflige..... qui me déſeſpère!... à quel point je ſuis changée!... Eh bien, s'il me trahit, une autre conquête plus brillante peut-être conſolera ma vanité...... je verrai reparoître une foule d'adorateurs que l'amour avoit éloignés...... Mais mon cœur ſera-t-il ſatisfait, ou ſeulement occupé? Non, non, ceſſons de m'abuſer. La coquetterie peut-elle remplacer le ſentiment que j'éprouve!..... elle

auroit pu m'en préſerver; mais qu'elle paroît inſipide après l'amour..... Ce voyage ..... quel peut en être le but ?..... Que m'importe d'être trompée, ſi je ne ſuis pas aimée? ne dois-je pas m'attendre à tout? Allons le retrouver, je veux l'interroger encore.....! Oh Dieu! que je ſuis devenue différente de moi-même. (*Elle ſort.*)

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, ARISTE.

ARISTE.

SI jamais un égarement fut excusable, c'est sans doute le vôtre. Oui, Zélie est charmante; mais enfin ce n'est, après tout, qu'un enfant; & sans parler du peu de convenance qu'il y a entre vous, si la raison ne triomphe pas du penchant qui vous entraîne vers elle, dans quels malheurs.....

LE MARQUIS.

Ah! mon Oncle, croyez que je me suis dit à moi-même tout ce qui peut détruire une passion si funeste..... je la combats depuis plus d'un jour.... mais je ne crains pas de vous l'avouer & de vous le répéter, si je pouvois me croire aimé, il n'y a point de sacrifice que je ne fusse prêt

à lui faire : le plus grand sans doute seroit de m'exposer à perdre vos bontés ; mais telle est ma foiblesse, & je ne puis vous tromper là-dessus.

ARISTE.

On se persuade aisément ce qu'on desire avec ardeur, ainsi je vois à quoi je dois m'attendre.

LE MARQUIS.

Vous me connoissez mal ; jamais l'espoir ne fut plus loin de mon cœur ; pour l'y ramener, il me faudroit des preuves si fortes, si convaincantes de sa tendresse, qu'il est presqu'impossible que le hasard les produise telles que je les desire. Je suis le seul appui qui lui reste sur la terre ; les soins si tendres que j'ai pris d'elle, l'habitude de ne voir, de ne connoître que moi, tant de raisons ont sans doute formé dans son cœur, naturellement sensible, une reconnoissance si vive, que tout autre que moi auroit pu peut-être s'y méprendre... Si Zélie pouvoit penser à présent qu'il lui seroit possible d'aimer un autre objet plus qu'elle ne m'aime, il faudroit

qu'elle fût la plus ingrate de toutes les créatures, & son ame est honnête autant qu'elle est tendre & passionnée. Elle ne connoît encore que l'amitié, & elle l'éprouve avec toute la vivacité d'un cœur innocent & pur. Voilà les réflexions qui viennent sans cesse s'offrir à mon esprit; elles me préserveront du malheur que vous craignez; vous devez me croire & vous rassurer.

ARISTE.

Quoi! si Zélie cédoit à l'impression d'un nouveau sentiment, vous auriez la générosité de ne point apporter d'obstacles à ses desirs?....

LE MARQUIS.

Qui? moi, m'opposer à son bonheur? Ah! je fus son père avant d'être son amant....... Qu'elle fasse un choix digne d'elle, & j'aurai le courage d'étouffer à jamais une passion malheureuse; je connois l'étendue de mes devoirs envers elle, je les remplirai tous, en dussai-je mourir.

ARISTE.

Mélange étonnant de vertus & de foiblesses....

sans

sans cette passion fatale, que n'auriez-vous point été?...... Elle a détruit votre activité, votre ardeur pour la gloire; & fait pour vous distinguer, pour parcourir une carrière illustre & brillante, toute la force de votre ame s'épuise & se consume dans les vains combats d'un amour insensé! voilà donc où se réduit ce courage, cet empire sur vous-même, qui, tourné vers d'autres objets, eût pu faire de vous un homme si distingué! Avec tant de qualités, avec une ame si peu commune, ne gémissez-vous pas du rôle que vous avez pris, quand vous songez à tous les avantages qu'il vous fait ou négliger ou perdre?

LE MARQUIS.

Pour un cœur livré à l'amour, quelle passion froide & stérile que celle de l'ambition!.... Ah! si jamais j'en eus quelques étincelles, elles sont à présent éteintes sans retour.

ARISTE.

J'entends Zélie..... je vous laisse avec elle; souvenez-vous de vos projets, de vos résolu-

tions, & ſongez qu'en les oubliant vous feriez le malheur de ma vie. Je pourrois vous parler là-deſſus avec l'autorité d'un père ; mais je ne ſuis pour vous qu'un ami ſenſible autant qu'indulgent.

LE MARQUIS.

Ah, pour combattre ma foibleſſe, n'employez jamais d'autres armes.... l'excès de votre bonté, en aggravant mes fautes, en augmente auſſi le repentir.

ARISTE.

Zélie s'avance.... adieu.... (*à part, en s'en allant.*) Allons ſonger aux moyens d'achever de lui ravir un reſte d'eſpérance. (*Il ſort.*)



## SCÈNE II.

ZÉLIE, LE MARQUIS.

ZÉLIE, *extrêmement parée.*

JE viens d'éprouver une frayeur extrême......

LE MARQUIS.

Comment donc?

ZÉLIE.

Cet extravagant, ce jeune homme dont je vous ai parlé.... il eſt ici, ou je ſuis bien trompée. En traverſant la Cour, j'ai cru l'appercevoir; il s'avançoit vers moi, mais en voyant ma Bonne qui me ſuivoit, il a pris la fuite; il m'a fait peur, & j'en conſerve encore un battement de cœur d'une force étrange.

LE MARQUIS.

En effet, vous avez l'air bien émue...... (*A part.*) Ce n'eſt pas-là de la frayeur.... c'eſt un trouble dont elle ignore & le nom & la cauſe.

ZÉLIE.

Il m'a paru fort bien mis, & sa physionomie est douce & intéressante ; mais je trouve bien étonnant qu'avec un tel dérangement dans l'esprit, on le laisse ainsi livré à lui-même, &....

LE MARQUIS, *à part.*

Il n'en faut plus douter, c'est le Chevalier de Villers. (*Haut.*) Pourriez-vous me dire de quelle couleur est son habit.

ZÉLIE.

Gris & argent.

LE MARQUIS, *à part.*

C'est lui-même.... (*Haut.*) Ecoutez-moi, ma chère Zélie ; vous verrez aujourd'hui ce même jeune homme ; il est ici : je vous ai parlé du Chevalier de Villers....

ZÉLIE.

Eh bien ?....

LE MARQUIS.

Eh bien.... c'est votre inconnu.

ZÉLIE.

Ma surprise est extrême !.... Comment peut-on recevoir dans la société ?....

LE MARQUIS.

Si vous vous trouvez seule avec lui, vous pourrez lui dire ce que vous pensez, & les sentimens, tels qu'ils soient, que sa conduite & ses discours vous inspireront; je ne vous prescris rien là-dessus...... seulement je vous préviens...... parce que je le dois, que sa tête est légère, qu'il est étourdi, inconséquent & vain; que son caractère est dangereux, & que ses principes ne sont pas aussi purs que les vôtres.....

ZÉLIE.

Cette connoissance m'est inutile; je le fuirai, parce que je le crains.

LE MARQUIS.

Vous le craignez ? ..... est-ce qu'il vous déplaît ?

ZÉLIE.

Non; son extérieur prévient, & n'offre rien

que d'agréable ; mais sa folie m'effraye.......

LE MARQUIS, *à part.*

Elle en est déjà charmée..... je le vois clairement.

ZÉLIE.

Ne parlez-vous pas ?....

LE MARQUIS.

Vous m'avez interrompu.... Je voulois vous dire.... que je vous demande en grace d'avoir l'air devant le monde de ne le pas connoître, de ne témoigner ni surprise, ni embarras, & de ne confier à personne ce que vous m'avez dit de lui.

ZÉLIE.

J'entends ; vous craignez que cette histoire ne lui fasse tort, & que.....

LE MARQUIS.

Sans doute ; me le promettez-vous ?....

ZÉLIE.

Vous y pouvez compter...... Moi-même je serois fâchée de lui nuire, en vérité....

LE MARQUIS.

Ah! je le crois.... (*à part.*) Cet entretien me tue.

ZÉLIE.

On vient.... Ah! je ne puis à présent être un instant seule avec vous.

LE MARQUIS.

C'est Clarice.... je vous laisse....

ZÉLIE.

Quoi! vous me quittez déjà?....

LE MARQUIS.

Il le faut....

ZÉLIE.

Ne puis-je vous suivre?.....

LE MARQUIS.

Cela n'est pas possible, de grace, restez.... (*A part, en s'en allant.*) Que je suis agité, troublé & mécontent de moi-même. (*Il sort.*)



## SCÈNE III.

CLARICE, ZÉLIE.

CLARICE.

EH quoi, je fais fuir le Marquis?.... Mais, que vois-je, qu'avez-vous, ma chère Zélie?

ZÉLIE.

Ah! Madame.

CLARICE.

Parlez-moi avec confiance, je vous en conjure.

ZÉLIE.

Non, je ne le puis.... Je dois renfermer au fond de mon cœur les peines qui l'affligent, on m'en a fait une loi.

CLARICE.

Ce n'est pas avec moi que vous la devez suivre; vous m'avez demandé mon amitié, & cette réserve.....

ZÉLIE.

Hélas! Madame, je suis bien malheureuse.

CLARICE.

Vous; est-il possible?.... Et comment?....

ZÉLIE.

Mon sort est changé, & je ne pouvois qu'y perdre.

CLARICE.

On vous a rendu la liberté, le plus précieux de tous les biens.....

ZÉLIE.

La liberté!.... je sais qu'on la chérit, qu'on la vante; mais je n'en connois pas le prix....

CLARICE.

Que pouvez-vous regretter?

ZÉLIE.

Le bonheur inexprimable de voir à toute heure, & sans contrainte, le seul objet que j'aime; oui, Madame, j'ai perdu cette félicité si douce, & rien ne peut m'en dédommager.

CLARICE.

Mais, comment supportiez-vous son absence? Seule, sans distractions, la douleur & l'ennui devoient vous consumer.

ZÉLIE.

Ah ! Madame, toute diſtraction m'eût été odieuſe ; je chériſſois la ſolitude avec lui ; & ſans lui elle ſeule me convenoit : ſon ſouvenir, ſes lettres me préſervoient du déſeſpoir ; & les talens qu'il m'a donnés, en occupant mes loiſirs, en me rappelant ſes ſoins & ſes bienfaits, m'arrachoient à l'ennui.

CLARICE.

Mais dans votre ſolitude vous étiez ignorée ; ſi belle & ſi jeune, ſe peut-il que le deſir de paroître avec éclat dans le monde, ne ſe ſoit jamais offert à votre eſprit ?

ZÉLIE.

Hélas ! qu'avois-je à ſouhaiter ? & comment une curioſité ſi vaine auroit-elle pu ?....

CLARICE.

Vous ne concevez donc pas le plaiſir d'être louée, admirée ?...

ZÉLIE.

Eh ! n'ai-je pas joui de ce bonheur ſi doux de plaire à ce qu'on aime ?....

CLARICE.

Tout autre éloge vous est donc indifférent?...

ZÉLIE.

Cette question m'étonne; existeroit-il, Madame, une personne assez bizarre pour rechercher ce qui ne la touche point? vouloir plaire n'est-ce pas aimer? & sans un cœur sensible à quoi pourroit servir ce frivole avantage?

CLARICE, *à part.*

Quelle ame sensible & pure! & l'ingrat ne la connoit pas.... (*Haut.*) Ma chère enfant, que vous m'intéressez; mais puisque vous êtes aimée, comment n'êtes-vous pas heureuse?

ZÉLIE.

Il n'est plus le même pour moi; triste, rêveur, distrait, ses discours, ses regards, en lui tout est changé; il a l'air inquiet, & je ne suis plus l'objet qui l'occupe uniquement.

CLARICE.

Quoi, connoîtriez-vous déjà les tourmens de la jalousie?

ZÉLIE.

De la jalousie ? je ne sais ce que c'est.

CLARICE.

Comment, ce mot vous seroit inconnu ?

ZÉLIE.

Pardonnez-moi ; souvent dans nos lectures j'ai vu des rivaux de gloire & d'ambition animés par la jalousie ; mais je ne lui connois pas d'autre signification.

CLARICE.

Cette ignorance me surprend ; vous avez beaucoup lu, comment se peut-il ?......

ZÉLIE.

J'ai très-peu lu de livres : pour m'épargner du travail & de l'ennui, il s'imposoit la peine de me faire des extraits sur l'histoire & la morale, & presque toute ma bibliothèque est écrite de sa main.

CLARICE, *à part.*

Quelle précaution !.... (*Haut.*) Croyez-vous,

ma chère Zélie, qu'il y ait beaucoup d'exemples de l'éducation que vous avez reçue ?

ZÉLIE.

Ah ! Madame, je ſens que ma reconnoiſſance doit être ſans bornes ; il ne m'étoit rien, il a fait pour moi tout ce que le père le plus tendre.....

CLARICE.

Quoi ! vous imaginez qu'un père vous auroit dû ces ſoins qu'il a pris de vous ?....

ZÉLIE.

Il me l'a dit lui-même ; mais un père eût rempli ſes devoirs, & lui....

CLARICE.

Sainville vous a dit que le devoir d'un père étoit de ſe conſacrer ainſi à l'éducation de ſes enfans, d'y rapporter tous ſes ſoins, toutes ſes penſées, de s'en occuper uniquement ?

ZÉLIE.

Oui, Madame, il me l'a répété mille fois.

CLARICE.

Eh bien, voilà la ſeule choſe ſur laquelle il

vous ait trompée : le père le plus tendre confie à des mains étrangères l'éducation de ses enfans ; il se contente d'y présider, & des gens indifférens & payés, leur donnent ces talens que vous devez à la tendresse de votre généreux ami.

ZÉLIE.

Il a donc plus fait pour moi, que si j'étois sa fille..... ô Dieu ! quel sentiment pourra donc jamais m'acquitter ? Ah ! Madame....

CLARICE.

Jugez de sa tendresse, & voyez s'il vous est permis de vous plaindre.

ZÉLIE.

O mon cher protecteur, pourquoi m'avez-vous caché ce nouveau sujet de reconnoissance ! il surpasse encore, s'il est possible, tous les autres. Ah ! que n'êtes-vous là ; que ne puis-je, à vos pieds, vous dire.....

CLARICE.

On vient ; modérez des transports si naturels & si touchans..... Vous êtes aimée, ma chère

Zélie, vous êtes aimée..... à l'excès. Ah! du moins, connoiſſez toute l'étendue de votre bonheur.

ZÉLIE.

Madame, laiſſez-moi l'aller chercher.

CLARICE.

Non, reſtez avec moi; ſans doute il va revenir.... Mais je vois le Chevalier.

ZÉLIE, *à part.*

O Ciel! que je crains ſa préſence.

## SCÈNE IV.

CLARICE, ZÉLIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à part, en entrant.*

CLARICE eſt encore avec elle.... n'importe.... (*Haut.*) Madame, je ſuis chargé d'une commiſſion de la part de Sainville, que j'ai rencontré dans le parterre; il vous conjure de l'aller trouver, il voudroit vous parler un moment.

CLARICE.

J'y vas; auſſi-bien j'ai beaucoup de choſes

à lui dire. (*A Zélie.*) Vous voudrez bien m'attendre ici ?

ZÉLIE, *effrayée, à demi-bas.*

Quoi ! Madame, vous me laissez seule ? Ah ! permettez que je vous suive.

CLARICE.

Pour votre bonheur, mon enfant, croyez qu'il n'est pas inutile que je puisse parler à Sainville, avant que vous le revoyez ; d'ailleurs, j'ai fait une indiscrétion, & je veux m'en excuser.

ZÉLIE.

Ah, Madame, ne me laissez pas seule.

CLARICE, *riant.*

Le Chevalier vous fait peur ; mais je vais vous envoyer votre Bonne, & dans un instant je reviendrai vous rejoindre.... (*Elle l'embrasse.*) Vous y consentez, n'est-ce pas ?....

ZÉLIE.

Je ne puis vous rien refuser.... (*Bas.*) Mais de grace, ma Bonne....

CLARICE.

Vous allez l'avoir. (*Elle sort.*)

SCÈNE

## SCÈNE V.

LE CHEVALIER, ZÉLIE.

LE CHEVALIER, *après un moment de silence.*

EH quoi! charmante Zélie, c'est moi qui vous cause une frayeur si vive? Ah! de grace, daignez vous rassurer, daignez lever vers moi ces yeux si beaux, qui pourroient d'un seul regard me rendre le plus heureux des hommes.

ZÉLIE.

Ma Bonne ne vient point.

LE CHEVALIER.

Que craignez-vous? Hélas! si je vous déplais, ordonnez, je vais m'éloigner.....

ZÉLIE, *à part.*

Il est doux dans sa folie.... (*Haut.*) Que me voulez-vous?

LE CHEVALIER.

Je ne veux que vous voir, qu'être souffert

par vous ; ah, du moins, je ne mérite pas votre haine.

ZÉLIE.

Mais je ne vous hais point.

LE CHEVALIER.

Eh bien, voilà tout ce que je desire..... & me permettrez-vous de vous aimer uniquement ?

ZÉLIE, *en souriant.*

Vous m'aimez uniquement ?

LE CHEVALIER.

Vous riez...

ZÉLIE.

Mais, en effet.... l'assurance est assez comique.

LE CHEVALIER.

Cruelle, vous en doutez....

ZÉLIE.

Eh mon Dieu, ne vous fâchez pas.

LE CHEVALIER.

Et cette flamme si pure ne vous touchera-t-elle jamais ?.....

ZÉLIE, *à part.*

*Une flamme si pure !* Voici du nouveau.... Mais, où prend-il tout cela ?

LE CHEVALIER.

Vous gardez le silence ; ingrate Zélie, voulez-vous me désespérer ?

ZÉLIE, *à part.*

*Ingrate, cruelle ;* il me dit des injures à présent ; il va devenir furieux..... si je pouvois m'échapper....

LE CHEVALIER.

Vous vous troublez..... Ah ! quelle seroit ma félicité, si j'osois interpréter cette émotion en ma faveur.....

ZÉLIE.

Interprétez-la comme il vous plaira, je ne demande pas mieux.

LE CHEVALIER, *se jetant à ses pieds.*

Ah ! Zélie.... que cet instant est précieux pour moi ; recevez l'hommage d'un cœur qui se donne à vous pour la vie.

ZÉLIE.

Que faites-vous ?..... que me demandez-vous ?.....

LE CHEVALIER.

Que vous partagiez les ſentimens que vous m'inſpirez, ou que du moins vous m'en donniez l'eſpoir.

ZÉLIE.

Relevez-vous donc, je vous en conjure.

LE CHEVALIER.

Où puis-je être mieux qu'à vos pieds.

ZÉLIE, *à part.*

Le voilà dans le plus fort de ſon accès..... & ma Bonne ne vient point.

LE CHEVALIER. (*Il ſe relève.*)

Vous paroiſſez inquiète, agitée.... & quoi, ne bannirez-vous point cette injurieuſe frayeur? C'eſt moi qui dois trembler devant vous, vous êtes l'arbitre de ma deſtinée....

ZÉLIE.

Calmez-vous, je vous en prie.

LE CHEVALIER.

Les momens nous ſont chers ; promettez-moi donc de ne point m'éviter, de ne point me fuir, & moi je vous jure la plus parfaite & la plus entière ſoumiſſion.

ZÉLIE.

Je vous le promets.

LE CHEVALIER.

Ah ! Zélie.... vous me raviſſez.

ZÉLIE.

Je ſuis charmée que vous ſoyez content.

LE CHEVALIER.

Vous me rendez heureux au-delà de toute expreſſion ; mais cachons à tous les yeux cette heureuſe intelligence.

ZÉLIE.

Ah, vous pouvez compter ſur le ſecret..... (*A part.*) Le pauvre homme ! il faut qu'il ſente ſa folie, cela fait pitié.

LE CHEVALIER.

J'entends quelqu'un ; je vais renfermer au fond de mon ame ma joie & mes transports.

ZÉLIE, *à part.*

Ah! grace au Ciel, c'est ma Bonne.

---

## SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, ZÉLIE, Mme BERRARD.

Madame BERRARD.

MADEMOISELLE, M. le Marquis vous demande.

ZÉLIE.

Allons, ma Bonne, conduisez-moi vers lui ; allons.

LE CHEVALIER, *bas à Zélie.*

Souvenez-vous de vos promesses.

ZÉLIE.

Ne craignez pas que je les oublie. Allons, ma Bonne. ( *Elles sortent.* )

# SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, *seul.*

ASSURÉMENT, ſans fatuité, je puis me flatter du bonheur de lui plaire ; jamais conquête ne m'aura moins coûté..... Si Zélie étoit moins belle, tant de facilité pourroit bien me rendre cette aventure infiniment moins piquante..... Je n'en doute plus, elle eſt fille de Sainville ; Ariſte & Clarice ſont dans la confidence : ſans doute elle eſt le fruit d'un mariage ſecret ; les égards d'Ariſte, les ſoins de Clarice, tout le prouve. Le bon Oncle, gagné par Sainville, & cette affaire rendue publique, Zélie devient un des meilleurs partis de France : & ſon Père, l'aimant uniquement, ne la donnera qu'à celui qui ſaura mériter ſon cœur.... Mais Clarice..... quel déchaînement, quels éclats il faut redouter.... J'aurai pour mon excuſe les graces, la beauté, la tendreſſe de Zélie.... Une grande fortune & Zélie, voilà d'aſſez puiſſans motifs

pour me faire tout entreprendre, & ſans doute le ſuccès couronnera mes deſirs, & les vœux réunis de l'ambition & de l'amour. (*Il ſort.*)

*Fin du troiſième Acte.*



# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CLARICE, LE MARQUIS.

CLARICE.

QUOI, malgré tout ce que je vous ai dit, malgré l'entretien secret que vous venez d'avoir avec Zélie; votre injuste prévention dure encore, & vous doutez d'un cœur qui vous aime avec une passion peut-être plus vive que la vôtre?

LE MARQUIS.

Vos dangereux discours n'avoient que trop égaré ma raison; mais j'ai vu Zélie, & ce dernier entretien m'a rendu des idées funestes, que rien ne peut à présent détruire.

CLARICE.

O Ciel, que dites-vous, & comment puis-je croire?.......

LE MARQUIS.

Ne me pressez point de m'expliquer, je ne le puis.

CLARICE.

Quoi, votrecœur aussi se ferme à l'amitié?...

LE MARQUIS.

Éloignez-vous d'ici.... abandonnez un malheureux à sa cruelle destinée.

CLARICE.

O Ciel; qu'est-il donc arrivé, qu'avez-vous appris.

LE MARQUIS.

Je n'ai fait qu'acquérir la certitude des soupçons qui déchiroient mon cœur.... & j'avois déjà pénétré....

CLARICE.

Quels soupçons...... de grace, expliquez-vous.

LE MARQUIS.

Encore une fois, toutes vos questions sont vaines; il m'est impossible d'y répondre.

CLARICE.

Je ne vous suis plus utile, vous me conseillez de partir..... je dois m'y décider, recevez mes adieux.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, que vous seriez injuste, si vous accusiez mon cœur,...... fatal voyage, hélas! que ne résistiez-vous à mes instances, je serois moins à plaindre.

CLARICE.

Eh quoi, ma présence à ce point vous devient odieuse?.....

LE MARQUIS.

Ah! vous ne m'entendez pas.

CLARICE.

Le désordre de votre ame se peint dans vos discours, tant d'égarement, tant de trouble & de mystère, excite ma pitié, & l'intérêt le plus vif & le plus tendre; cédez-y, je vous en conjure par tous les droits que l'amitié peut donner..... parlez, ou vous rompez pour jamais tous ces liens si chers qui m'attachent à vous.

LE MARQUIS.

Qu'exigez-vous, grand Dieu...... non, je ne le puis.... craignez plutôt de me voir rompre un ſilence que l'amitié même m'impoſe.

CLARICE.

Qu'entens-je!..... & quel trait de lumière?.... mais quelle folle idée...... Ah! parlez, diſſipez-vous-même le ſoupçon extravagant que vous venez de me donner.

LE MARQUIS.

J'apperçois mon Oncle, il m'a fait demander à m'entretenir ſans témoins, il faut....

CLARICE.

Avant de m'éloigner, dites-moi ſeulement un mot; le Chevalier de Villers.....

LE MARQUIS.

Ah! Madame, qu'allez-vous me demander?

CLARICE.

Il ſuffit; tout s'éclaircit pour moi. Je vous entends. Je vais m'enfermer dans ma chambre; quand vous ſerez libre, venez m'y rejoindre, & ſongez ſi j'ai beſoin de vous parler. (*Elle ſort.*)

## SCÈNE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE, *après un moment de silence.*

J'AI des choses importantes à vous dire, & j'hésite à vous les apprendre.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison ?

ARISTE.

Je crains votre foiblesse.

LE MARQUIS.

Il s'agit donc de Zélie ?

ARISTE.

Il est vrai.

LE MARQUIS.

O Ciel, qu'allez-vous me dire ?.... Mais, achevez, je suis préparé à tout.

ARISTE.

Savez-vous la passion du Chevalier de Villers ?....

LE MARQUIS.

Oui, j'en ſuis inſtruit par Zélie elle-même, & j'ai de fortes raiſons de penſer qu'elle n'y eſt pas indifférente.

ARISTE.

Et moi j'en ſuis certain.

LE MARQUIS.

Qui vous l'a dit?

ARISTE.

Son amant lui-même.

LE MARQUIS.

Il peut s'abuſer.

ARISTE.

Et Zélie me l'a confirmé.

LE MARQUIS.

Eſt-il poſſible!.... hélas! au fond du cœur j'en doutois encore; ah mon Oncle!.... mais achevez ce cruel récit, ne me cachez aucune circonſtance, & comptez ſur mon courage.

ARISTE.

Vous n'ignorez pas le premier entretien de Zélie & du Chevalier?.....

LE MARQUIS.

Il l'a donc encore vue depuis?....

ARISTE.

Oui, tout-à-l'heure, Zélie se promenoit seule dans le parterre qui donne sous mes fenêtres; j'étois chez moi, je pouvois la voir & l'entendre sans en être apperçu; elle paroissoit rêver, & tous ses mouvemens déceloient l'agitation de son ame; le Chevalier s'est montré, d'abord elle a voulu le fuir; mais il l'a facilement arrêtée en lui rappelant la promesse qu'elle lui avoit faite de ne jamais l'éviter; il s'est jeté à ses genoux, en la pressant de lui dire qu'il est aimé.... Alors je suis descendu de mon cabinet, dans le dessein d'aller les trouver, & je suis arrivé près d'eux au moment où le Chevalier désespéré tiroit son épée & paroissoit vouloir attenter à sa vie; Zélie hors d'elle-même à cette vue, s'est précipitée sur son épée, & je l'ai vue tomber évanouie dans ses bras.....

LE MARQUIS.

O Ciel!

ARISTE.

Nous nous sommes empressés de la secourir ; enfin, elle a repris l'usage de ses sens.... J'ai questionné le Chevalier, il m'a dit qu'il l'adoroit ; qu'elle avoit daigné lui donner beaucoup d'espérance ; mais qu'elle s'obstinoit à lui refuser l'aveu de son bonheur, & que le désespoir l'avoit emporté.....

LE MARQUIS.

Et qu'a dit Zélie ?.....

ARISTE.

Elle le regardoit tendrement, elle soupiroit ; ses yeux étoient baignés de pleurs.... Enfin, le Chevalier s'est tourné vers elle, si vous ne m'aimez point, a-t-il dit, la vie m'est odieuse, je n'ai plus qu'à mourir, prononcez...... Alors Zélie s'est écriée, avec un transport que je ne puis vous peindre...., ah ! vivez, vivez : le Chevalier n'a pas cru devoir en demander davantage..... & au comble de ses voeux....

LE MARQUIS.

C'eſt aſſez, épargnez-moi le reſte ; elle l'aime..... elle le connoît depuis deux jours, & l'ingrate le prêfère à l'univers entier ; & moi, & moi..... après tant de ſacrifices, après tant de bienfaits, voilà donc ma récompenſe ; ah ! je veux du moins qu'elle apprenne à quels maux affreux elle me livre.... je veux lui reprocher..... quoi?..... de n'avoir pu lui plaire? inſenſé que je ſuis !.... Ah ! mon Oncle, du moins me plaignez-vous? que dis-je? hélas! dois-je l'eſpérer? Tous vos deſirs ſont ſatiſfaits..... mais ne vous flattez pas que je donne à l'ambition un cœur livré au déſeſpoir ; ma carrière eſt remplie, mon ſort eſt décidé ; j'attendrai loin du monde, de la Cour, de ma famille, de vous, enfin, le terme d'une vie odieuſe & déplorable ; ne me reprochez point une foibleſſe dont je connois aſſez toute l'étendue ; je ne ſuis en état ni de ſuivre, ni même d'écouter vos conſeils ; daignez me les épargner, ils me ſeroient inutiles.... Je vais me fixer ici.... dans ces lieux jadis ſi chers ; tout m'y retracera

le ſouvenir amer de mes beaux jours paſſés, & je pourrai m'y livrer, ſans contrainte, à ma douleur & à des regrets éternels.

ARISTE.

Plaignez-vous, gémiſſez; mais du moins laiſſez-moi tout attendre du temps & de la raiſon.....

LE MARQUIS.

La raiſon !... ah je l'ai perdue pour toujours... Le temps détruit l'égarement paſſager d'une tête vive & légère; mais il rend plus profonde encore la bleſſure d'un cœur tel que le mien.... Quand on ſe voit ravir à trente-huit ans l'eſpoir du bonheur de ſa vie; quand on a placé dans un ſeul objet tous ſes deſirs, ſes projets, toute ſa félicité; quand on perd à la fois le fruit de tous ſes ſoins, ſes bienfaits, ſon ouvrage, quel bien, quelle conſolation peut-on goûter encore? Une ame commune triomphe de ſa foibleſſe par ſa foibleſſe même; elle oublie ſans peine & ſans combats; mais une ame forte & paſſionnée la conſerve juſqu'au tombeau.

ARISTE.

Ainſi donc les paſſions ne ſeroient dangereuſes que pour les ames ſuſceptibles de courage & de vertu ?.... Je pardonne à la vôtre cet étrange ſyſtême.... que votre raiſon ſans doute déſavoue.... Mais pour terminer un entretien qui nous afflige tous deux, dites-moi quelles ſont vos dernières réſolutions pour Zélie ; elle m'intéreſſe, &.....

LE MARQUIS.

Ah ! banniſſez cette crainte injurieuſe..... on peut s'en rapporter à moi du ſoin de ſon bonheur ; je dois diſpoſer d'elle, c'eſt un droit que perſonne au monde ne peut me ravir : elle aime, il ſuffit.... Comme père, comme ami, je blâme & déſaprouve ſon choix ; je veux qu'elle le ſache, & n'en puis dire les raiſons qu'à elle. Je lui parlerai ; ſi elle perſiſte, je la rends ſa maîtreſſe ; & ne ceſſant point de la regarder & de l'adopter pour ma fille, je lui aſſûrerai toute la fortune dont je peux diſpoſer. Voilà, mon Oncle, ma dernière & irrévocable réſolution....

Je vois la ſurpriſe qu'elle vous cauſe; mais ſoyez bien ſûr que rien ne peut la changer.

ARISTE.

Quoi, pour une étrangère, pour une perſonne qui fait le malheur de votre vie, vous voulez vous dépouiller, &....

LE MARQUIS.

Je vous le répéte, je renonce à toute fortune, à tout établiſſement. Le Chevalier de Villers n'a rien; s'il l'épouſe je lui donne la moitié de mon bien, & le reſte après ma mort; telle eſt ma volonté.

ARISTE.

Il eſt poſſible d'aſſurer à Zélie un ſort honnête; moi-même j'y contribuerai volontiers: mais la folie dont vous parlez n'eſt pas concevable...... & je ne puis me perſuader....

LE MARQUIS.

Non, mon Oncle, je ne vous demande rien, & je veux ſeul aſſurer ſon ſort. Mon parti eſt pris, croyez qu'il eſt inutile de le combattre.... & voyez à préſent par ce dernier ſacrifice, le

moindre, à mes yeux, que je lui puiſſe faire, voyez ce que je gagne à n'être point aimé. Je vous arrache les dernières eſpérances que vous donnoit mon malheur; il m'en coûte de vous affliger, mais du moins je ne vous verrai pas vous applaudir en ſecret du tourment de ma vie. Adieu; il faut que je vous quitte. Plaignez-moi à préſent, vous le pourrez peut-être. (*Il ſort.*)

---

## SCÈNE III.

ARISTE, *ſeul.*

JE demeure pétrifié..... l'excès de mon étonnement me rend immobile..... Je viens, rempli de joie, lui ravir un reſte d'eſpérance; j'exagère un récit qui devoit ſi bien porter au comble ſon dépit & ſa jalouſie; je le vois ému, furieux, déſeſpéré, & c'eſt dans cet inſtant qu'il ſe décide à tout ſacrifier au fatal objet de tant de peines.... Non, tant de généroſité n'eſt pas dans la nature; il a voulu détruire le plaiſir que me cauſoit l'événement qui l'accable.... Mais quand

il verra Zélie lui préférer le Chevalier, lui dire qu'elle l'aime.... Quand il sera témoin de leurs transports, de leur bonheur.... il sentira lui-même l'extravagance de ses projets, s'il est vrai qu'il ait pu les former de bonne-foi. Mais Zélie elle-même a-t-elle pour le Chevalier cette passion si vive que je lui suppose? Son ame innocente & simple n'a peut-être éprouvé que les mouvemens de la pitié & de la frayeur, & son Amant aura pu s'y méprendre en les attribuant à l'amour.... Je veux la voir & lui parler; un cœur tel que le sien est facile à connoître...... Allons la chercher .... Mais le hasard l'amène ici, saisissons cet instant favorable, & sachons enfin à quoi je dois m'attendre.

## SCÈNE IV.

### ZÉLIE, ARISTE.

ARISTE.

APPROCHEZ, Mademoiselle, j'allois vous chercher, &....

ZÉLIE.

On m'avoit dit que M. de Sainville étoit ici.

ARISTE.

Il eſt, je crois, chez Clarice.

ZÉLIE.

Je vais l'y retrouver.

ARISTE.

Non, vous le gêneriez; vous ſavez qu'ils aiment à être ſeuls enſemble.

ZÉLIE.

Je ne craindrai jamais de lui être importune.

ARISTE.

Reſtez, il faut que je vous parle d'un objet plus important pour vous.... & c'eſt.....

ZÉLIE.

En eſt-il?....

ARISTE.

Ouvrez-moi votre cœur, dites-moi avec franchiſe, que penſez-vous du Chevalier de Villers?

ZÉLIE.

Hélas! Monſieur, vous devez bien l'imaginer, & je ne ſuis pas encore remiſe du trouble affreux qu'il m'a cauſé. En vérité, je le plains de toute mon ame; il eſt bien triſte à ſon âge d'être atteint d'un mal ſi violent & ſi ſingulier; & je ne puis comprendre qu'on n'en avertiſſe pas ſa famille....

ARISTE.

De quel mal parlez-vous, & que voulez-vous dire?

ZÉLIE.

Pouvez-vous me le demander; après la ſcène horrible dont vous avez été témoin?

ARISTE.

Quoi! c'eſt-là ce qui vous étonne? mais, Zélie, ignorez-vous le pouvoir de l'amour?

ZÉLIE.

Oui, l'amour; voilà ce qu'il répète dans ſes accès.... & c'eſt donc le nom de ſa folie?

ARISTE.

Comment! lui-même ne vous l'a pas expliqué?

ZÉLIE.

Oh, je n'ai garde de lui faire des queſtions, je crains trop de l'irriter en le contrariant.

ARISTE, *à part.*

En voici bien d'une autre..... en vérité je crois rêver.

ZÉLIE.

Vous paroiſſez ſurpris.

ARISTE.

Je dois l'être, en effet; mais je vais rendre votre étonnement égal au mien.

ZÉLIE.

Comment?....

ARISTE.

En vous apprenant que ce que vous appelez folie dans le Chevalier de Villers, n'en eſt point une.

ZÉLIE.

Cela n'eſt pas poſſible.

ARISTE.

Rien n'eſt plus vrai. Il exiſte un ſentiment

plus fort que l'amitié, plus vif, plus tendre que la reconnoiſſance, & ce ſentiment s'appelle de l'amour. Il domine ſur tous les autres, il occupe, il remplit le cœur uniquement ; il exige une préférence excluſive ; il veut un retour égal, accompagné de peines & de charmes ; il maîtriſe impérieuſement celui qui s'y livre, & lui fait éprouver tour-à-tour les douceurs de l'eſpérance & les inquiétudes de la jalouſie. Enfin, quelquefois bizarre dans ſon choix, il naît & ſe déclare ſouvent à la première vue.... La ſympathie ſeule le décide, & cette paſſion violente & dangereuſe ne fut jamais l'ouvrage de l'eſtime & de la raiſon.

ZÉLIE.

Ma ſurpriſe eſt extrême !...... J'avois cru d'abord vous comprendre ; mais aux derniers traits dont vous peignez l'amour, je vois qu'il m'étoit inconnu.

ARISTE.

Je vous l'ai peint tel qu'il exiſte communément ; mais ſi la raiſon ne le fait pas naître,

elle a pu quelquefois approuver & rendre plus durable l'union de deux cœurs sensibles & vertueux.

ZÉLIE.

Oui, je comprends un sentiment plus vif & plus tendre que tous les autres, & je conçois qu'on a dû, pour le distinguer, imaginer un nom pour lui. Mais aimer avec cette violence un objet inconnu, vouloir lui tout sacrifier, jusqu'à sa vie, voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre, & cet amour-là me paroîtra toujours une folie.

ARISTE.

Ainsi donc, le Chevalier de Villers ne doit pas se flatter de vous voir partager?....

ZÉLIE.

Qui? moi, j'aurois pour lui le plus tendre de tous les sentimens? O Ciel! pourriez-vous le croire? Ah! si, par mon ignorance, j'ai pu lui donner lieu de le penser un moment, que je me le reproche, & que j'ai d'impatience de le désabuser! Moi! l'aimer de préférence.....

il me semble que c'est m'accuser d'un crime ; je ne puis supporter cette idée..... Ah ! Monsieur que vous connoissez peu mon cœur !

ARISTE.

Quel est donc cet objet qui l'occupe tout entier ?

ZÉLIE.

Vous savez l'histoire de ma vie, & vous le demandez ; l'amitié, la reconnoissance, l'amour enfin, vous me l'avez appris ; tous ces sentimens réunis m'attachent à jamais au plus généreux, au plus aimable de tous les hommes.

ARISTE.

Ecoutez-moi, Zélie, pour la dernière fois ; la raison, la vérité, vont vous parler par ma bouche : si votre ame est sensible & vertueuse, je vais vous toucher, vous convaincre, & j'obtiendrai de vous le sacrifice d'une passion insensée.

ZÉLIE.

Vous me faites frémir..... qu'allez-vous m'apprendre ?

ARISTE.

Le sentiment que vous éprouvez ne peut devenir légitime qu'en unissant votre destinée à celle de Sainville.....

ZÉLIE.

Il est libre, je le suis.....

ARISTE.

Il est son maître, j'en conviens; mais moi qui lui tiens lieu de père, moi qui le suis par la tendresse & les bienfaits, dois-je perdre mes droits, & peut-il disposer de son sort sans mon aveu?

ZÉLIE.

Et s'il m'aime, s'il trouve son bonheur à me choisir, à me préférer, ne devez-vous pas?.....

ARISTE.

Non, cessez de vous abuser; vous n'êtes pas nés l'un pour l'autre; la fortune, la différence d'âges, tout vous sépare: voudriez-vous, Zélie, être accusée d'un vil & bas intérêt, en épousant Sainville? Voilà l'odieuse opinion que le

monde prendra de vous ; & peut-être, en ſecret, Sainville lui-même livrera ſon cœur à ce ſoupçon cruel ; en lui cédant, vous perdrez ſon eſtime, vous ternirez ſa gloire & la vôtre. Prenez des ſentimens plus élevés, plus dignes de vous, cachez-lui votre amour, il ſurmontera le ſien ; & la vertu ſaura vous récompenſer d'un ſi beau ſacrifice.

ZÉLIE.

Qu'entends-je ? ô Ciel ! eſt-ce vous qui venez de parler ? vous le père de Sainville, vous que je dois reſpecter & chérir !... Ah ! ſans des titres ſi ſacrés, je l'avoue, j'aurois peine à contenir l'excès de ma ſurpriſe & de mon indignation : & qu'importe la fortune au bonheur ?.... Quoi ! ſi volontairement je m'impoſe le devoir d'aimer à jamais l'objet à qui je me donne, on pourroit croire ?.... & Sainville lui-même.... quelle horreur !.... Eſt-il un cœur aſſez cruel, aſſez bas, pour oſer ſoupçonner ce qu'il aime, du comble de l'infamie ?.... Lui, grand Dieu !.... à quel point vous l'outragez.... ah ! Monſieur,

vous ne le connoiſſez pas; du moins, que ma confiance le juſtifie. Oui, je jure, je proteſte de n'être jamais qu'à lui; c'eſt à vous que j'en fais le ſerment. J'accepterai avec transport tous les ſacrifices qu'il daignera me faire; ma gloire eſt dans le bonheur de ce que j'aime, je n'en connois point d'autre; je conſulte mon cœur, ſeul il ſera mon guide, & doit être écouté.

ARISTE.

Je gémis des malheurs que vous vous préparez.... Voilà donc votre dernière réſolution? Apprenez la mienne: Si Sainville vous épouſe, il ceſſe d'être mon fils; il n'eſt plus à mes yeux que le vil eſclave d'une paſſion coupable; & vous, qu'un fatal objet de diſcorde, & la ſeule cauſe du malheur de ma vie. Adieu. Penſez-y bien, & choiſiſſez entre ma haine ou mon eſtime. (*Il ſort.*)

## SCÈNE V.

ZÉLIE, *seule.*

QUELLE ame insensible & cruelle ! .... Mais chassons les funestes idées dont il a voulu noircir mon imagination. O Sainville ! cher objet de toute la tendresse de mon ame ! ..... J'ai donc appris le nom du sentiment si vif qui m'entraîne vers vous ; qu'il me sera doux de vous le dire. Ah ! mon cœur s'en doutoit, & le vôtre a dû le deviner..... Mais pourquoi me laisser dans une ignorance qui me ravissoit la moitié de mon bonheur.... je ne le comprends pas.... J'entends du bruit, on vient... si c'étoit lui.... Quel étranger s'avance, un autre inconnu le suit : courons chercher Sainville.



SCÈNE

## SCÈNE VI.

ZÉLIE. *Un homme vêtu d'un vieil habit de soldat, un Paysan le suit. Le Soldat s'avance du côté de Zélie & la retient.*

LE SOLDAT.

DE grace, Mademoiselle, daignez vous arrêter, & me dire où je pourrois trouver Zélie ?

ZÉLIE.

C'est moi....

LE SOLDAT.

Ah! je l'avois deviné.... (*A part en considérant Zélie.*) Quels traits ;..... quel souvenir ils me rappellent..... & quel moment pour moi..... (*Haut.*) Quoi ! vous êtes Zélie ?

ZÉLIE.

Oui ; que me voulez-vous?

LE SOLDAT, *au Paysan.*

Restez à cette porte, & si quelqu'un vient, vous m'avertirez, je sortirai par l'autre.

ZÉLIE.

Qu'avez-vous à me dire, & que ſignifient toutes ces précautions ?....

LE SOLDAT.

Ah ! laiſſez-moi reſpirer un moment. (*Il s'appuie contre une chaiſe, & dit à part.*) Que mon trouble eſt extrême ! cachons-le, s'il eſt poſſible.

ZÉLIE.

Vous m'effrayez..... Parlez donc.

LE SOLDAT.

Raſſurez-vous, ah ! ce n'eſt pas de la frayeur que je devrois vous inſpirer..... (*A part.*) Je ſuis prêt à me trahir.

ZÉLIE, *à part.*

Sa figure m'intéreſſe..... ſon habit, ſon extérieur, tout annonce la pauvreté. ... Ah ! s'il eſt malheureux, il faut le ſecourir..... (*Haut.*) Qui vous fait m'aborder avec tant de myſtère ? quel eſt cet homme qui vous ſuivoit, & que vous avez écarté ?.....

LE SOLDAT.

Je voulois vous parler en ſecret; cet homme qui m'a conduit vers vous, eſt un honnête Fermier connu dans la maiſon: ſans lui, je ne pouvois y pénétrer...... il a dit que je deſirois obtenir une grace de Sainville, & qu'il vous cherchoit pour vous engager......

ZÉLIE.

Ah! ſi vous êtes malheureux, ce titre vous ſuffit auprès de M. de Sainville; ſa bienfaiſance & ſa bonté.....

LE SOLDAT.

Oui, je ſuis malheureux.... pauvre, proſcrit, perſécuté, oublié ſans doute de l'Univers entier..... & des objets les plus chers...... Je ſuis hélas, le plus infortuné de tous les hommes.

ZÉLIE.

Que vous m'attendriſſez!..... ah! venez, venez, je vais vous conduire......

LE SOLDAT.

Non, je ne puis confier mes peines qu'à vous ſeule.

ZÉLIE.

Eh bien, parlez, que puis-je faire.... (*A part.*) N'oseroit-il me demander? Ah! je dois le prévenir (*Elle tire de sa poche une bourse, & détache son collier de diamans & ses boucles.*) Voilà tout ce que je possède, je n'en saurois faire un plus digne usage..... Vous pleurez.....

LE SOLDAT.

Laissez, laissez couler des larmes si douces.... votre cœur est donc sensible?..... ah! mon sort est déjà moins à plaindre, gardez vos dons, je ne vous demande que de la compassion, de l'intérêt.

ZÉLIE.

Quoi! vous me refusez; ah! de grace.....

LE SOLDAT.

Non, je ne puis accepter vos bienfaits: quand vous me connoîtrez, vous saurez qu'ils me sont inutiles.

ZÉLIE.

Mais, qui donc êtes-vous. Quel est votre nom, votre état, votre pays?

LE SOLDAT.

Mon nom eſt un ſecret d'où dépend la ſûreté de ma vie..... Mon pays eſt le vôtre, mon état a changé; jadis j'ai ſervi ma patrie en lui conſacrant mes veilles; depuis, j'ai pour elle verſé mon ſang dans des pays éloignés; & récompenſé par la gloire, elle a pu quelquefois me dédommager des injuſtices de la fortune.

ZÉLIE.

Chaque mot qu'il me dit pénètre juſqu'au fond de mon ame..... & quoi, ſi vertueux, vous avez pu connoître le malheur..... Ah! l'obſcurité, la pauvreté devoient-elles être votre partage; vous avez ſervi votre patrie, vous avez combattu pour elle, & vous languiſſez dans l'oubli?.....

LE SOLDAT.

Souvent la vertu ne fait que des ingrats.....

ZÉLIE.

J'aurois cru que le bonheur n'étoit fait que pour elle...... mais, achevez de m'inſtruire.

LE SOLDAT.

Je ne le puis dans cet inſtant : & je ne puis vous révéler mon ſort, que ſous la condition d'un ſecret inviolable ; il faut même qu'on ignore tout ce que je viens de vous dire, je vous le demande, je l'exige de vous : je reviendrai ce ſoir dans ce lieu même, & je vous apprendrai qui je ſuis, & ce que vous pouvez faire pour moi. Je vous enverrai mon guide dans deux heures, & vous lui fixerez le moment où je pourrai vous voir ſans témoin. Adieu, ſongez qu'un ſecret confié eſt un dépôt reſpectable : en trahiſſant le mien, vous mettriez le comble à toutes mes infortunes.

ZÉLIE.

Moi, les aggraver ! Ah ! Ciel, ne le craignez pas : allez & ſoyez ſûr d'une diſcrétion égale à l'intérêt, au reſpect que vous m'inſpirez.

LE SOLDAT.

J'y compte.... adieu, je vous reverrai ce ſoir. (*A part en s'en allant.*) Quelle douce eſpérance je remporte...... (*Il ſort.*)

## SCÈNE VII.

ZÉLIE, *seule.*

Qu'il est touchant! ... que je suis attendrie!.. je n'imaginois pas que la pitié dût être aussi tendre..... je ne la croyois que douloureuse; mais elle a donc aussi ses charmes!..... Il a suspendu pour un moment tous les autres sentimens de mon cœur..... J'avois peine à me persuader, en l'écoutant, qu'il me fut inconnu; je ne sais quelle idée confuse me rappeloit ses traits..... Quelle aventure extraordinaire?..... ah! je n'abuserai point de sa confiance, ce secret n'est pas le mien, Sainville même l'ignorera. Allons le chercher, rien ne s'oppose plus à mon impatience;..... & jamais je n'eus tant de desir de lui parler & de le voir.



# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉLIE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

AVANT de vous entendre, ma chère Zélie, je vous demande en grace de m'écouter sans m'interrompre. C'est une complaisance que j'exige.

ZÉLIE.

Vous m'étonnez..... l'altération de votre voix, la sévérité de vos regards me troublent & m'effrayent ; vous refusez de m'écouter, & moi, je crains de vous entendre, je ne sais pourquoi... mais, je tremble ; hélas ! je venois vous ouvrir mon cœur ; & pour la première fois, mon ami n'est pas impatient d'y lire !..... Il n'est que trop vrai, je ne vous connois plus..... Dieu ! si ce que je dois vous découvrir alloit vous dé-

plaire!..... O Ciel! se pourroit-il que nos sentimens ne fussent pas semblables?..... Ce doute affreux déchire mon ame; il me fait éprouver une peine dont jamais je n'eus d'idée!.....

LE MARQUIS.

Je vous entends..... Je sais ce que vous avez à me dire......

ZÉLIE.

Ah! si vous le savez, mon arrêt est écrit dans vos yeux, je n'y vois qu'une cruelle austérité. Ciel! devois-je m'attendre!..... Ah! Sainville, que vous avez trompé mon cœur!...

LE MARQUIS.

Rassurez-vous.... Zélie, cette crainte est un outrage..... vous allez me connoître.....

ZÉLIE.

Hélas, pardonnez-moi..... Je ne sais que penser....... mais le ton dont vous me parlez, m'interdit & me glace.....

LE MARQUIS.

Encore une fois, daignez m'entendre, sans

m'interrompre, ma chère Zélie; puis-je enfin y compter.

ZÉLIE.

Quelle dure loi vous m'imposez; n'importe, je m'y soumets; parlez, je vous promets de me taire. (*Ils s'asseyent tous deux.*)

LE MARQUIS.

Souvenez-vous de cette promesse, & gardez-la, je vous en conjure. Je vous ai tenu lieu de père, dans l'âge où votre sensibilité ne pouvoit encore me récompenser de mes soins: vous étiez déjà pour moi un objet intéressant & cher: depuis, je vous ai consacré ma vie, vous le savez; & si je vous le répéte, c'est moins pour vous rappeler mes droits, que pour vous faire comprendre la situation où je me trouve: je vous ai donné des talens, j'ai cultivé votre esprit, & développé les vertus dont vous aviez le germe heureux; mais, à beaucoup d'égards, je vous ai élevé dans une ignorance, dont à votre âge vous êtes peut-être le seul exemple; mes motifs étoient purs, il faut vous en rendre

raiſon; il exiſte des paſſions; il en eſt une, ſurtout, dont je vous ai ſoigneuſement caché juſqu'au nom. J'ai craint que, dans une ſolitude auſſi profonde que celle où vous avez vécu, la vivacité de votre imagination ne put, par la ſuite, produire dans votre cœur des illuſions dangereuſes: en vous peignant l'amour, ſes attraits, ſa violence, j'ai craint de vous expoſer à prendre vous-même l'amitié douce & tranquille, pour cette impreſſion ſi profonde & ſi différente.... Vous ne voyiez alors, vous ne connoiſſiez que moi; dans ce cas, je devenois néceſſairement l'objet de votre erreur; ainſi, en vous abuſant, & en ſuppoſant que l'amour eût égaré mon ame, je ne pouvois qu'y gagner; mais trop délicat, trop généreux, enfin trop ſenſible pour vouloir vous ſéduire, je me ſuis oublié moi-même.... Les temps ſont changés, un homme audacieux & léger vous a fait connoître & partager ſon amour; je ſuis inſtruit des derniers détails que vous croyez peut-être que j'ignore, & dont, ſans doute, vous êtes diſpoſée à me faire part. Je puis donc enfin par-

ler, & je le puis ſans bleſſer aucun des devoirs que je m'étois impoſés.... Depuis quatre ans, je nourris en ſecret pour vous, la paſſion la plus tendre & la plus violente; vous auriez fait mon bonheur en y répondant; mais, je ne m'en ſuis jamais flatté; & ſongez que je ne la déclare qu'au moment où je la ſacrifie.... Votre cœur s'eſt expliqué pour un autre, c'en eſt fait, je ne prétends plus à vous, je vous aurois même épargné l'embarras de cet aveu, s'il n'étoit néceſſaire pour juſtifier ma conduite : le Chevalier de Villers n'eſt pas digne de vous, vous devez m'en croire, & je n'imagine pas que vous doutiez de ma ſincérité.... Je n'approuve pas votre choix; cependant je vous rends votre maîtreſſe. Diſpoſez vous-même de votre ſort.... Vous êtes ma fille, ma fortune devient la vôtre; & le ſeul droit que je me réſerve, eſt celui d'en diſpoſer pour vous, en vous uniſſant à l'objet que vous préférez : maintenant, après l'aveu que je viens de vous faire, vous devez comprendre qu'il me faut encore renoncer au bonheur de vous voir & de vivre avec vous. Ce ſacrifice eſt affreux,

je vous l'annonce avec peine, je ſens ce qu'il doit vous coûter; mais mon repos, votre gloire & la mienne nous en font une indiſpenſable loi. A préſent, ma chère Zélie, vous pouvez me répondre, je ſuis prêt à vous écouter.

ZÉLIE.

Qu'ai-je entendu ? L'excès de ma ſurpriſe a pu ſeul, en glaçant mes ſens, m'empêcher mille fois de vous interrompre. Quoi! ce n'eſt donc point aſſez de m'accuſer, de ne connoître ni mes ſentimens, ni mon cœur, vous m'oſez outrager.... Vous.... Sainville.... tout, juſqu'à votre généroſité, m'irrite & m'avilit.... Ces bienfaits dont vous me parlez, je les puis accepter avec tranſport de l'objet que j'aime uniquement; mais vous préférer un étranger, un inconnu; devenir, par un choix indigne, la cauſe du malheur de votre vie, & vous dépouiller, recevoir vos dons en vous perçant le cœur, voilà donc ce que vous attendiez de moi.... Cruel, à quel point vous m'offenſez!... Affectez moins de grandeur & de modération, & ſoyez moins injuſte & moins ingrat.

LE MARQUIS.

Que me dites-vous? Ah, Zélie! quel espoir vient enivrer mon cœur?.... Ah! daignez vous expliquer mieux, daignez....

ZÉLIE.

Non, vous m'avez trop outragée.... la colère, le désespoir, ont rempli mon ame.... Vous m'avez méprisée, méconnue; vous m'avez fait rougir de vos bienfaits, de vos offres injurieuses.... Me proposer de vous quitter, de vous abandonner!... Me supppofer à la fois de la barbarie, de la bassesse, la plus noire ingratitude!... Qu'ai-je donc fait pour mériter un traitement si cruel?

LE MARQUIS.

Voyez mon repentir... songez à mon amour... Zélie, encore un mot, achevez d'éclaircir mon sort....

ZÉLIE.

Ingrat!... Quoi même en cet instant vous ne le savez pas?

LE MARQUIS, *se jetant à ses pieds.*

Ah, Zélie ! Ah, comment expier mon fatal aveuglement ? Hélas ! dans ce moment si doux, mes regrets, mes remords égalent mon bonheur..... achevez d'y mettre le comble, dites-moi que vous me pardonnez.

ZÉLIE.

Ah ! l'excès de ma félicité me fait oublier & vos injustices & mes peines....

LE MARQUIS.

Quoi ! Zélie, vous m'aimez, vous partagez mon amour..... Que j'entende pour la première fois, ce mot si cher sortir de votre bouche !... Hélas ! il fut si long-temps renfermé dans mon ame !

ZÉLIE.

Oui, je vous aime ; oui, mon amour est égal au vôtre : depuis que je me connois, vous remplissez, vous occupez mon cœur uniquement ; ce sentiment fait le bonheur, le charme de ma vie ; je m'y livrois sans le connoître ; lui seul me faisoit chérir ma solitude & mon sort. Si

quelque revers imprévu m'arrachoit d'auprès de vous, je ne pourrois survivre à ce malheur affreux, heureusement impossible. Rien ne pourra jamais nous séparer, j'en suis bien sûre à présent, je vous suivrai par-tout; mais répétez-le moi sans cesse, je ne puis me lasser de vous l'entendre dire.

LE MARQUIS.

Oui, Zélie, ma chère Zélie, un lien indissoluble & sacré, va nous unir pour jamais; quoi, je suis aimé de Zélie, je suis à ses pieds, j'ose lui peindre l'excès de ma passion; elle m'entend, elle connoît mon amour & le partage!..... Zélie est à moi.. O Dorival, ami trop malheureux, dans ce jour de félicité, que mon cœur vous regrette! Votre joie eût égalé la nôtre, & s'il est possible, en eût encore redoublé les transports.

ZÉLIE.

Ah! que je partage un sentiment si tendre! il vous rend encore plus cher à mes yeux....

LE MARQUIS.

Ma chère Zélie, il faut que je vous quitte; je

je vais trouver Clarice, & l'inſtruire d'un événement plus intéreſſant pour elle, que vous ne pouvez penſer. Adieu, dans l'ivreſſe, dans le trouble où je ſuis, loin de pouvoir exprimer tout ce que j'éprouve, tout ce que je reſſens, à peine puis-je le comprendre moi-même. (*Il ſort.*)

---

## SCÈNE II.

ZÉLIE, *ſeule.*

ME voilà donc au comble du bonheur!..... que je l'aime! que ſon ame eſt noble & ſenſible!.... il a tout fait pour mon Père, pour moi!.... Ah! mon Père.... que ne vit-il, qu'il me ſeroit doux de le voir partager ma reconnoiſſance, de l'augmenter à chaque inſtant, par le détail de tous ſes bienfaits..... Je ne ſais pourquoi, quand Sainville m'a parlé de lui, le ſouvenir de cet étranger eſt venu me troubler.... Hélas! comme mon Père, il eſt, dit-il, proſcrit, perſécuté;..... ah! ſon ſort m'en intéreſſe d'avantage.... on vient.... c'eſt lui peut-être.... oui, j'apperçois ſon guide. (*Elle va au-devant de lui.*)

## SCÈNE III.

ZÉLIE, LE PAYSAN, *s'avançant.*

LE PAYSAN.

Je viens savoir.......

ZÉLIE.

Il peut entrer, allez le chercher, & pendant notre entretien, veillez toujours à cette porte. (*Le Paysan sort, Zélie continue.*) D'où vient donc le trouble que j'éprouve : la pitié que m'inspire cet inconnu, ses malheurs, le mystère de cette aventure, tout répand dans mon cœur je ne sais quelle crainte, quelle terreur que je ne puis comprendre.... Je desire de le revoir.... & je tremble; chaque instant accroît mon émotion.... J'entends du bruit, Ah! je le vois..... qu'il a l'air triste & sombre.

## SCÈNE IV.

LE SOLDAT, ZÉLIE.

LE SOLDAT, *après un moment de silence.*

CET entretien va donc décider de mon sort..... Je vais le remettre en vos mains, je vous en rends l'arbitre..... Vous allez me connoître...... Hélas !.....

ZÉLIE.

Vous paroissez tremblant, agité; eh quoi! craignez-vous de m'ouvrir votre cœur ? .....

LE SOLDAT.

Je vais vous rappeler un souvenir douloureux.....

ZÉLIE.

A moi.......

LE SOLDAT.

Avez-vous conservé quelque idée de l'objet malheureux qui vous donna la vie ?....

ZÉLIE.

Mon Père, ô Ciel! l'auriez-vous connu ?....

LE SOLDAT.

On vous a donc parlé de lui ?

ZÉLIE.

Ah ! ſa mémoire m'eſt à jamais précieuſe & chère..... j'ai mille fois, de mes pleurs, arroſé ſon portrait, le ſeul bien qu'il m'ait pu laiſſer..... Mais répondez..... auriez-vous été témoin de ſa fin déplorable ? Hélas ! je ſavois ſa mort, j'en ignorois les détails ; ne craignez pas de m'en inſtruire, vous m'en avez trop dit pour ne pas achever.

LE SOLDAT.

Et s'il vivoit ?....

ZÉLIE.

S'il vivoit..... Dieu !.... vous pâliſſez ; vos yeux ſe rempliſſent de larmes..... aurois-je pu méconnoître un inſtant ?..... (*Il ſe regardent en ſilence ; le Soldat lui tend les bras, Zélie, en s'y précipitant* :) Ah ! j'en crois mon cœur, il ne peut me tromper.

LE SOLDAT.

O ma fille !.....

ZÉLIE.

Je ſuccombe à l'excès de ma joie ; mon père !..... quoi ! vous êtes mon père ? ( *Elle tombe à ſes genoux.* ) Cher auteur de mes jours, par quel miracle, par quel prodige m'êtes-vous rendu ?..... Que va devenir Sainville ? Ah ! courons le chercher.

DORIVAL, *la relevant.*

Zélie, unique & triſte objet de toute ma tendreſſe.... dans quel état, hélas ! vous retrouvez votre malheureux père ; ſans fortune, ſans ſoutien, ſans appui.....

ZÉLIE.

Vous m'en êtes plus cher..... votre ſort va changer..... Sainville, l'heureux Sainville..... pourra.... mais venez dans ſes bras, qu'il apprenne lui-même.....

DORIVAL.

Ah ! ma fille...... moi-même, que vais-je vous dire ?..... je pénètre facilement vos ſentimens ſecrets..... je ſais que Sainville vous adore, je vois que vous l'aimez.....

ZÉLIE.

Ce jour même, un lien ſacré doit nous unir pour toujours... mon père... vous ſeul manquiez à ma félicité..... à préſent mon cœur n'y peut ſuffire...... & Sainville l'ignore; ah! venez, daignez me ſuivre; pourquoi retarder ſon bonheur?...... Hélas! que ſignifie ce morne & profond ſilence?

DORIVAL.

Ecoutez-moi, Zélie....... je vais déchirer votre ame, je vais l'accabler du coup le plus mortel......

ZÉLIE.

Que dites-vous?.... je vous retrouve, & j'aurois à gémir encore!

DORIVAL.

Mais, ma fille, ignorez-vous toute l'horreur de ma deſtinée? ignorez-vous l'arrêt injuſte qui proſcrit mes jours?.... Sainville ayant dû croire mon ſort terminé, abandonna le ſoin inutile d'aſſoupir cette malheureuſe affaire. Cependant, mes ennemis ſont devenus plus puiſſans

que jamais...... leur crédit à la Cour, leur rage cruelle que le temps n'a pu détruire, leur haine même pour Sainville, tout ici menace ma vie; & prononcer mon nom, seroit m'envoyer à la mort.

ZÉLIE.

O Ciel! vous me faites frémir..... mais les conseils, les soins de Sainville, n'en doutez pas.....

DORIVAL.

Non, ma fille, cessez de vous abuser; je dois à jamais renoncer à ma patrie; pourquoi reverrois-je Sainville? j'affligerois son cœur, j'y rouvrirois des blessures que le temps seul a pu fermer; ah! s'il a pleuré ma mort, quelles larmes verseroit-il sur ma vie déplorable?...... Il ne peut rien pour moi..... je veux m'épargner la peine affreuse de lui dire un second adieu, plus cruel encore que le premier...... & vous, ma fille, vous ne me verriez point ici, si j'avois pu connoître, avant d'y revenir, les secrets sentimens de votre ame....

ZÉLIE.

Eh quoi ! mon père, doutez-vous de ma tendresse ?.....

DORIVAL.

Connoissez, ma chère Zélie, toute l'étendue de mon malheur ; j'ai traversé les mers, j'ai bravé tous les périls, tous les dangers que je dois craindre dans des lieux où je suis proscrit ; j'ai quitté un asyle sûr & paisible, pour venir peut-être me livrer à la rage de mes ennemis ; je ne m'en repens pas, c'étoit pour vous....... mais j'arrivois avec l'espérance de retrouver ma fille, & de ne plus la perdre. Plaignez mon erreur, ô Zélie ! je me suis flatté qu'un père malheureux vous tiendroit lieu de l'univers entier ; & qu'en le suivant, en partageant son sort.....

ZÉLIE.

Arrêtez.... ô mon père ! que me faites-vous entrevoir ?..... de quels traits mortels venez-vous de percer mon cœur ?.....

DORIVAL.

Raſſurez-vous, ma fille, raſſurez-vous; je ne vous preſcris, je n'exige rien; en me ſuivant, vous euſſiez fait mon bonheur: ſans fortune, ſans appui, ſans amis, vous m'euſſiez dédommagé de mes longues infortunes; mais, grand Dieu! ai-je pu me flatter un moment d'une félicité ſi douce?....

ZÉLIE.

Je donnerois ma vie pour vous, oui, mon père; chaque mot que vous prononcez ſe grave au fond de mon ame, & la remplit de déſeſpoir.... à quoi me réduiſez-vous?..... il faut le fuir, ou vous abandonner.....

DORIVAL.

Vous laiſſeriez Sainville au milieu de ſes amis, de ſa famille, tranquille enfin dans ſa patrie; & tôt ou tard, conſolé par la fortune & l'ambition......

ZÉLIE.

Ah! ne le croyez pas; s'il me perdoit....

DORIVAL.

Encore une fois, ma fille, rassurez-vous.... je vois quel est mon sort, je m'y soumets..... vivez contente, soyez heureuse, oubliez-moi, s'il est possible, & recevez mes éternels adieux.....

ZÉLIE, *tombant dans les bras de Dorival.*

Je me meurs!..., prenez pitié de l'état où je suis...... mon père, vous me donnez la mort....

DORIVAL, *à part.*

Elle balance, elle est à moi..... (*Haut.*) Ma fille, ma chère fille..... il faut nous séparer.

ZÉLIE.

Ma vie n'est rien, je la sacrifierai sans regret..... mais abandonner Sainville après des soins si tendres, quand vous lui devez tout!... car enfin, si je vis, si j'existe, si je pense, si je vous revois, mon père, c'est son ouvrage, & c'est par ses bienfaits!..... Le quitter pour toujours.... pour toujours.... ah! mon premier devoir est la reconnoissance.

DORIVAL.

Mais, ma fille, quelle eſt votre injuſtice ? hélas ! je ſuis loin d'exiger un ſacrifice ſi cruel.... Sans murmurer & ſans me plaindre, je retourne dans mon déſert ; je vous ai vue, je vous ai trouvée ſenſible ; ma fille a pleuré dans mes bras..... Ce ſouvenir répandra quelques charmes ſur le peu de jours qui me reſtent.....

ZÉLIE.

Non, je n'aurai point la barbarie de vous abandonner, non, mon père..... (*Elle ſe jette à ſes pieds.*) je vous reſte ſeule dans la nature.... je dois vous immoler mon bonheur & ma vie..... c'eſt à vos pieds que j'en fais le ſerment..... votre malheureuſe fille mourante, déſeſpérée, vous ſuivra au bout de l'univers...... que dis-je ? je vivrai pour adoucir vos peines.... oui, je vous le promets......

DORIVAL.

Qu'entends-je ?.... ah ! ma fille, craignez de me donner une fauſſe eſpérance...... craignez.....

ZÉLIE, *avec fermeté.*

Non, c'en est fait.... je vous suivrai.... mais comment annoncer cette nouvelle à Sainville?.....

DORIVAL.

Je pars ce soir même..... une indiscrétion, le plus léger éclat, peut empêcher ma fuite, & me perdre à jamais. Sainville instruit par vous, au désespoir, hors de lui-même..... sera-t-il maître de cacher ses transports?... & d'ailleurs, ne devez-vous pas plutôt vous-même éviter un spectacle si douloureux?.....

ZÉLIE.

Ah! je verrois couler ses larmes, j'y mêlerois les miennes..... ce dernier instant de bonheur du moins me resteroit encore.....

DORIVAL

Je vous ai rendue la maitresse du secret de ma vie, vous pouvez en disposer, je m'en repose sur vous.

ZÉLIE.

Il suffit..... Mon arrêt est donc prononcé.....

& tout se réunit pour le rendre plus accablant..... je pars..... ce soir même, j'abandonne Sainville...... mon bienfaiteur, mon protecteur, mon amant..... je m'éloigne de lui pour ne jamais le revoir...... & sans l'instruire, sans le consoler, sans pleurer avec lui.... mais si je lui parlois, si lui-même vouloit partager votre destinée..... nous suivre..... Ah! sans doute il le voudra; mon père, je le connois, croyez.......

DORIVAL.

Hélas! quelle vaine idée vient vous séduire! Obscurs l'un & l'autre dans notre asyle, nous y vivrons en paix; mais le rang, la naissance, les parens de Sainville, répandroient bientôt sur notre sort une lumière fatale. Croyez-vous que sa famille puisse ignorer long-temps le lieu de sa retraite? que leurs soins, leur vigilance.......

ZÉLIE.

Tout espoir m'est donc ravi!... Allons, il faut subir son sort..... Non, je ne le verrai point..... Et qu'importe, après tout, quand on

sacrifie sa vie, la vaine consolation d'un moment?......

DORIVAL.

Si vous vous repentez, ma fille, vous n'avez rien promis; je vous rends vos sermens, vous êtes libre encore.

ZÉLIE.

Ah! mon père, souffrez du moins des regrets si justes.... Souffrez des larmes que rien ne tarira jamais.... que je puisse sans contrainte les répandre dans vos bras..... ne me ravissez pas le seul bien qui me reste.

DORIVAL.

O ma fille! tu déchires mon cœur.... Hélas, n'achève pas un si grand sacrifice! S'il doit faire à jamais ton malheur, pourrois-je espérer d'en recueillir le fruit?

ZÉLIE.

En vous abandonnant, je serois plus coupable & plus infortunée.....

DORIVAL.

Le temps s'avance, les momens nous sont

chers..... O ma chère Zélie! ranime ton courage; consulte ton cœur; & pour la dernière fois.... parle & prononce l'arrêt de notre destinée.....

ZÉLIE.

Mon père.... j'ai parlé, j'ai promis.... en dussai-je mourir, je tiendrai mes sermens.

DORIVAL.

C'est donc à moi de tomber à tes pieds; je retrouve ma fille.... Ah! le temps & mon bonheur consoleront ton ame....

ZÉLIE.

Ah, mon père! O Ciel! modérez-vous, on vient ...

DORIVAL.

Adieu.... Dans une heure je serai à la petite porte du parç; j'en ai deux clefs.... (*Il lui en donne une.*) Voilà celle que je vous destinois..... (*Zélie la prend.*) Mon guide s'avance.... Adieu.... (*A part, en s'en allant.*) Fut-il jamais un père plus heureux. (*Il sort par l'autre porte, son guide le suit.*)

## SCÈNE V.

ZÉLIE, *seule.*

DANS une heure.... je frémis.... Qu'ai-je fait ? qu'ai-je promis ? grand Dieu !.... je succombe à tant de peines ; un froid mortel glace mon cœur.... ma force m'abandonne.... Hélas ! que ne puis-je mourir....... (*Elle s'appuye contre une table.*)

## SCÈNE VI.

CLARICE, ZÉLIE.

CLARICE.

ZÉLIE, ma chère Zélie, je vous cherchois ; le Marquis vient de m'instruire.... O Ciel ! que vois-je ? quelle pâleur effrayante couvre votre visage ?....

ZÉLIE.

Ce n'est rien.... Souffrez que je vous quitte....

CLARICE.

CLARICE.

Vous avez aujourd'hui éprouvé des secousses si violentes que je ne suis pas surprise....

ZÉLIE.

Ah ! sans doute.... Mais, Madame, que fait Sainville ?....

CLARICE.

Sainville, au comble de ses voeux, s'occupe des préparatifs de son bonheur. Enivré, transporté, il ne voit, n'entend rien, & ne pense qu'à vous.... Déjà le Notaire est mandé; déjà l'Église est préparée pour vous recevoir & vous unir l'un & l'autre pour jamais.... Tout le Château retentit de cette heureuse nouvelle.... Les portes sont ouvertes, on entre en tumulte; on répéte, on célèbre le nom de Zélie; on crie, on s'embrasse; & la joie de Sainville passe dans tous les cœurs....

ZÉLIE, *à part.*

Ah ! malheureuse !....

CLARICE.

Le seul Ariste, farouche & sombre, s'est ren-

fermé dans son appartement ; mais je viens de laisser Sainville à ses pieds, & sans doute il le fléchira ; croyez....

ZÉLIE.

Ah ! Madame !.... mon cœur ne peut suffire aux mouvemens qu'il éprouve..... ils sont trop violens.... permettez-moi....

CLARICE.

Allez, ma chère enfant, allez vous livrer sans contrainte à des transports si doux.... mais avant de me quitter embrassez-moi....

ZÉLIE, *l'embrassant.*

Adieu, Madame, adieu..... Quand vous le verrez dites-lui.... peignez-lui.... Adieu....

CLARICE.

Mais, ô Ciel, mon enfant, vous vous trouvez mal, vous chancelez !.... Asseyez-vous. (*Elle la met dans un fauteuil.*)

ZÉLIE.

C'est un étourdissement.... Il est passé.... (*Elle veut se lever.*)

CLARICE.

Pauvre petite ?.... N'entends-je pas Sainville ?

ZÉLIE.

Ah! Dieu !.....

CLARICE.

Non, c'est Ariste. Que nous veut-il ?

ZÉLIE, *à part.*

Allons, fuyons.

---

# SCÈNE VII.

## CLARICE, ZÉLIE, ARISTE.

ARISTE, *arrêtant Zélie.*

ARRÊTEZ, ma chère Zélie, arrêtez : ne voyez plus en moi votre persécuteur, venez embrasser le père de Sainville & le vôtre.

CLARICE.

Ah ! je l'avois prévu !.....

ZÉLIE, *à part.*

Hélas !....

ARISTE.

Quoi, vous pleurez encore.

ZÉLIE.

Ah ! Monſieur, ſi vous pouviez lire dans mon ame.

CLARICE.

Heureuſe Zélie ! ainſi donc dans ce jour rien ne manque plus à votre félicité ; & vous, Monſieur, en ne vous oppoſant plus au bonheur de Sainville, vous achevez de combler tous ſes deſirs, & vous le rendez le plus fortuné de tous les hommes.

ZÉLIE, *à part.*

Quel entretien !.... Eh quoi, ne pourrai-je m'échapper....

ARISTE.

Les prières, les pleurs, la tendreſſe de Sainville, ont vaincu ma réſiſtance ; quel autre à ma place auroit pû ne pas céder !. . . . Ah Zélie ! ſachez du moins à quel excès vous êtes aimée, & ne l'oubliez jamais......

ZÉLIE.

Moi, l'oublier, grand Dieu !....

ARISTE.

Oui, me disoit-il, en versant un torrent de larmes, elle est à moi, rien ne peut nous désunir; mais, que je la tienne de vous, soyez son père comme vous fûtes le mien; hélas! elle n'en a plus; daignez lui en servir, que conduite à l'Autel par vous, une main si chère nous unisse l'un & l'autre.... tels étoient ses discours....

ZÉLIE, *à part.*

De quels traits cruels il déchire mon cœur!.... mais le temps s'écoule!... (*Haut à Ariste.*) Sainville... où est Sainville maintenant.

ARISTE.

Il est avec le Notaire; il viendra bien-tôt vous rejoindre....

ZÉLIE, *à part.*

Arrachons-nous d'ici.... ô mon père. (*Haut à Ariste.*) Je vais.... Souffrez.... J'ai besoin d'être seule un moment.... Pardonnez à l'état où je suis.... Pénétrée de vos bontés, hélas! si je n'y puis répondre..,.... n'accusez point un

cœur.... qui n'eſt plus à lui-même.... (*à part en s'en allant.*) C'en eſt donc fait, ô Ciel!... cet inſtant me paroît le dernier de ma vie.

(*Elle ſort.*)

---

## SCÈNE VIII.

### ARISTE, CLARICE.

ARISTE.

COMME elle nous quitte ; quel déſordre inconcevable règne dans ſes diſcours!

CLARICE.

C'eſt l'excès de la joie qui la rend égarée & ſtupide: ſon ame eſt ſi paſſionnée !....

ARISTE.

L'acte doit être dreſſé maintenant, je vais retrouver mon neveu....

CLARICE.

Vous reviendrez ici ?

ARISTE.

Oui, nous y ſignerons le contrat; auſſi-tôt qu'il ſera fini, je vous l'apporterai.

CLARICE.

Je vous attends.

(*Ariste sort.*)

CLARICE, *seule.*

Que Zélie est heureuse.... Quelle différence, ô Ciel! de son sort & du mien;... trahie, abandonnée, méprisée, hélas! en suis-je moins sensible.... Quelle indigne foiblesse, quel abaissement honteux!... mais il ne l'a jamais aimée.... Non, je ne le puis croire, ou pour mieux dire, en vain je cherche à m'abuser.... on vient... c'est lui-même,.... écoutons-le du moins..... voyons ce qu'il osera dire.

## SCENE IX.

LE CHEVALIER, CLARICE.

LE CHEVALIER, *à part, en entrant.*

JE la vois.... Allons, il faut ici de l'audace & de l'adresse. (*Il s'arrête.*)

CLARICE.

Approchez, approchez, cessez de feindre un

embarras que vous n'éprouvez point. Pour rougir de ſes torts, il faudroit les ſentir, & votre cœur......

LE CHEVALIER.

Ah! Madame, j'attendois de vous plus de généroſité!....

CLARICE.

Tout eſt donc éclairci..... & grace au Ciel, je ſuis vengée; Zélie, Ariſte & le Marquis ont enfin dévoilé vos intrigues ſecrettes.... Déjà vous êtes ici couvert des plus grands ridicules, & bien-tôt vous allez devenir la fable du monde entier.

LE CHEVALIER.

Je trouverai plus d'indulgence. Un égarement paſſager n'eſt pas un crime impardonnable. Sainville épouſe Zélie; mais, croyez-vous qu'au fond du cœur, Zélie y conſente avec joie..... & ſi j'en ſuis regretté, vous conviendrez que mon rôle eſt moins ridicule.

CLARICE.

S'il n'eſt qu'odieux, vous êtes conſolé.....

En effet, les titres de parjure, de perfide & d'ingrat, ne font qu'ajouter à la gloire d'un homme à la mode; je l'avoue, vous avez raison.... mais, si Zélie, loin de vous regretter, étoit dans ce moment au comble de ses voeux?....

LE CHEVALIER.

Je veux le croire; d'ailleurs, je n'ai jamais aimé Zélie: & en effet, l'on ne touche qu'autant qu'on est sensible.

CLARICE.

Ah! cela devroit être; mais cependant, vous aviez séduit mon cœur....

LE CHEVALIER.

Et j'y conserve encore des droits, parce que je suis toujours le même.

CLARICE.

Vous, des droits....

LE CHEVALIER.

Oui, nous sommes nés l'un pour l'autre; vous avez beau vous en défendre, la destinée, la sympathie, triompheront de votre colère.

CLARICE.

Mais je ne suis point en colère; je vous vois tel que vous êtes, un peu ridicule, assez aimable, très-amusant, & je vous assûre nullement dangereux !

LE CHEVALIER.

En défigurant ainsi mon portrait, songez que vous faites votre critique autant que la mienne.

CLARICE.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Parce que vous m'aimez toujours.

CLARICE.

J'aime du moins votre fatuité ; elle me divertit beaucoup.

LE CHEVALIER.

Oui, la vanité trop souvent m'égara, je l'avoue; mais, dans cet instant, l'amour seul me fait espérer un pardon sans lequel je ne puis vivre..... & mon cœur n'ose l'implorer que parce qu'il se sent digne de l'obtenir.

CLARICE.

Mais, qu'entends-je ! quel bruit !.....

LE CHEVALIER.

Quel tumulte !.....

CLARICE.

Ah ! courons, allons nous informer.....

---

## SCÈNE X.

CLARICE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, ARISTE.

(*Ariste tient le Marquis par le bras.*)

LE MARQUIS.

ZÉLIE, Zélie est enlevée.....(*A Clarice.*) Ah ! Madame, Zélie a disparu; toute recherche est vaine..... (*Appercevant le Chevalier.*) Je sais qui j'en dois accuser, & la plus prompte vengeance.. (*Il tire son épée, Ariste le retient.*)

CLARICE.

O Ciel ! .....

LE MARQUIS, *se débattant.*

Laissez-moi, laissez-moi....

ARISTE.

Non, vous ne m'échapperez pas. (*A Clarice.*) Il est vrai, Zélie a pris la fuite; mais on ne l'a point enlevée. Avanr de partir, elle a eu soin d'éloigner sa Gouvernante; elle a laissé ses diamants, son argent; enfin, on a trouvé une clef en dedans de la petite porte du parc, par où, sans doute, elle s'est sauvée; ainsi tout prouve que c'est sans violence......

LE MARQUIS.

Je l'ai perdue; qu'importe qu'elle me soit ravie par force ou par séduction; je veux mourir ou me venger....

CLARICE, *au Chevalier.*

Perfide!.... se pourroit-il?....

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Quand on m'accuse, quand on m'outrage, je ne sais qu'un moyen pour me justifier.....
(*Il met la main sur la garde de son épée.*)

LE MARQUIS, *s'arrachant des bras d'Ariste.*

Je l'accepte; défendez-vous.

(*Le Chevalier tire son épée, Ariste & Clarice se mettent entr'eux, en s'écriant :*)

O Ciel! quelle aveugle fureur!

(*Dans cet instant, on entend derrière le Théâtre plusieurs voix qui s'écrient :*) Zélie est revenue.

(*Cléante, Champagne, Madame Berrard, Victoire, arrivent tous en tumulte, en répétant :*)

Zélie, Zélie est revenue.

(*Le Chevalier, Clarice, Ariste, font différens signes de surprise; le Marquis, laissant tomber son épée & courant vers la porte, dit :*)

Grand Dieu!....

(*Dans le moment la porte du fond s'ouvre, & l'on voit paroître Dorival avec un habit superbe, tenant Zélie par la main; le Marquis s'arrête & paroît immobile d'étonnement.*)



## SCÈNE XI.

CLARICE, LE CHEVALIER, LE MARQUIS, ARISTE, ZÉLIE, DORIVAL.

DORIVAL.

C'EST moi qui suis le ravisseur..... Allez, Zélie, allez, je vous rends & vous donne pour jamais à votre amant.....

(*Zélie s'avance vers le Marquis.*)

LE MARQUIS.

Ah! Zélie!.... où suis-je?.... quelle voix?....

ZÉLIE.

Ah! pourriez-vous la méconnoître?.....

(*Elle quitte le Marquis & va tomber aux genoux de Dorival.*)

LE MARQUIS.

En croirai-je mes yeux?..... c'est lui, c'est Dorival..... ô mon ami!..... (*Zélie se relève, court au Marquis, & tous les deux se jettent dans les bras de Dorival qui s'avance pour les recevoir.*)

CLARICE.

Lui, Dorival?....

ARISTE.

Le père de Zélie ?....

LE CHEVALIER.

Par quel prodige !....

LE MARQUIS.

Eſt-il poſſible ? ô Ciel !.... c'eſt de la main de Dorival que je reçois Zélie.... je retrouve à la fois tout ce que j'aime..... vous vivez..... je vous revois..... vous me rendez, vous me donnez Zélie.... ô mon cher Dorival !..... ah ! n'eſt-ce point un ſonge ?....

DORIVAL.

Je fais votre bonheur ! ah ! de cet inſtant ſeul je reviens à la vie.

LE MARQUIS.

Mais ce bonheur eſt-il pur & ſans mêlange ?... & puis-je, ſans effroi, vous revoir dans ces lieux ?....

DORIVAL.

Mes malheurs ſont finis..... l'arrêt injuſte

eſt revoqué, ma patrie m'eſt rendue; j'ai retrouvé mes droits..... je ſuis enfin heureux & libre.... Sous un nom inconnu, j'ai porté dans les Indes ma deſtinée errante; j'y trouvai la guerre allumée; l'eſpoir de mourir pour cette même patrie qui me proſcrivoit, ranima mon courage; je ſervis, je combattis pour elle; mon bonheur & quelques ſuccès me tirèrent bientôt de la miſère & de l'obſcurité: enfin, un ſecond mariage m'a rendu poſſeſſeur d'une fortune immenſe. Pour en jouir, je la donne à Zélie..... ô ma fille! pourrai-je jamais m'acquitter envers toi, après le ſacrifice auquel ton cœur a pu ſe réſoudre?.... & vous, Sainville, ami généreux & fidèle, vous qui m'avez conſervé ce tréſor ſi précieux, le bien, le ſeul bien qui m'attache à la vie! vous enfin qui me rendez le plus fortuné de tous les pères, quelles preuves de ma reconnoiſſance peuvent jamais égaler un tel bienfait!

LE MARQUIS.

La ſurpriſe..... la joie.... trop de mouvemens agitent mon ame, elle ne peut y ſuffire.....

quoi!

quoi ! c'est vous que j'entends ; c'est Dorival, c'est cet ami si cher, c'est le père de Zélie ?....

DORIVAL.

Pardonnez-moi les peines que je vous ai causées dans ce jour ; je voulois éprouver ma fille ; elle a cru d'abord ne trouver dans son père qu'un malheureux fugitif, qu'un proscrit, qui n'offroit à sa jeunesse qu'un éternel exil. La pitié, l'humanité, la tendresse du sang l'ont emporté dans son cœur sur le bonheur de sa vie, sur l'amour même. Enfin, mourante, désespérée, elle me suivoit..... O moment délicieux, où je l'ai vue tremblante, inanimée, se jeter dans mes bras, & s'arracher en gémissant de ces lieux si chers !.... ô ma fille !....

ZÉLIE.

Ah ! mon bonheur surpasse, s'il est possible, l'excès des maux que j'ai soufferts......

LE MARQUIS.

Ah ! mon oncle !.... (*A Clarice.*) Et vous, Madame, concevez-vous l'excès de ma felicité ?....

ARISTE.

Croyez que nos cœurs la partagent.

CLARICE, *se rapprochant de Zélie & l'embrassant.*

Ma chère Zélie, qu'il m'est doux de vous voir un sort digne de vous !

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Mais, comment réparer mon injuste emportement ?.... parlez, Monsieur ; daignerez-vous oublier ?....

LE CHEVALIER.

Ce jour doit être un jour de grace..... & Clarice elle-même en peut donner l'exemple.....

LE MARQUIS.

Nous l'en conjurons tous.

CLARICE.

Mon cœur peut-être me parleroit encore mieux en sa faveur, si j'osois l'écouter ! mais il est des torts dont le temps seul peut obtenir le pardon ; mon cher Marquis, l'amour va faire votre bonheur, il s'accorde avec la raison ; hélas ! je ne le sens que trop, cet assemblage heureux peut seul assurer une félicité pure & durable.

FIN.

# LE MÉCHANT PAR AIR,

*COMÉDIE EN CINQ ACTES.*

## *PERSONNAGES.*

Le Baron DE LEURMONT.

HENRIETTE, Nièce du Baron.

La Marquise DE LURCÉ, Parente du Baron.

Le Chevalier DE SEMUR, amoureux d'Henriette.

VOLSAIN, Amoureux d'Henriette.

La Comtesse DE NÉFLIZE.

DORVAL, Ami du Chevalier.

SAINVILLE, Ami du Chevalier.

FLAMAND, Valet du Chevalier.

CÉSARINE, Femme-de-chambre d'Henriette.

*La Scène est à la Campagne, chez le Baron.*



# LE MÉCHANT PAR AIR,

## COMÉDIE.

## ACTE I.

### SCÈNE PREMIÈRE.

*Le Théâtre représente un Sallon.*

CÉSARINE, FLAMAND.

FLAMAND.

ÉCOUTE donc, Césarine.

CÉSARINE.

Oh, je n'ai pas le temps.....

FLAMAND.

Un moment, je t'en prie.

CÉSARINE.

Eh bien, M. Flamand, qu'avez-vous à me dire ?

FLAMAND.

*M. Flamand!*..... ce n'est pas ainsi que vous me parliez l'été dernier, *Mademoiselle Césarine*.... Depuis que vous avez quitté la Province, & que votre Maîtresse est devenue une riche héritière, je ne vous reconnois plus ; vous avez pris des airs si graves! pardi, vous ne faisiez pas tant la rencherie, quand vous étiez une franche campagnarde, habitante d'un vieux Château délabré;...... mais l'Oncle de votre Maîtresse, M. le Baron de Leurmont vient d'hériter d'une grande fortune, & vous ne regardez plus vos anciens amis, cela est dans la règle.

CÉSARINE.

Avez-vous tout dit ?

FLAMAND.

Non, Mademoiselle Césarine ; non, pas encore. Lorsque mon Maître étoit en garnison à

deux lieues du susdit Château ruiné, & que nous vous faisions l'honneur de vous aller voir, c'étoit une joie générale dans la maison : Mademoiselle Césarine aujourd'hui si fière, me faisoit placer à table à côté d'elle, m'invitoit chaque matin à partager avec elle le café à la crême préparé par ses mains ; & quand nous partions, que de pleurs, que de gémissemens ! « Ah ! mon pau-
» vre Flamand, quand reviendras-tu ? mon petit
» Flamand, mon aimable Flamand..... Parlez
» à M. le Chevalier de ma Maîtresse, entretenez-
» le bien dans le desir qu'il a de l'épouser, &
» pensez à moi, cher Flamand. Vous avez ou-
» bliez tout cela, Mademoiselle la dédai-
gneuse ; mais, niez-le si vous l'osez !

CÉSARINE.

Vous reste-t-il encore quelques impertinences à débiter ?

FLAMAND.

Oh ! oui, j'en ai un fond inépuisable ; mais d'abord, répondez à ceci.....

CÉSARINE.

Volontiers; vous me plaisiez alors, parce que je vous croyois un bon garçon; je m'intéressois à votre Maître par la même raison, & j'ai changé de sentiment, en découvrant que vous ne valez rien ni l'un ni l'autre......

FLAMAND.

Eh bien! voilà ce qui s'appelle s'expliquer sans détour..... Ainsi donc, mon Maître ne peut plus se flatter d'être protégé par Mademoiselle Césarine.

CÉSARINE.

Que voulez-vous? Tout le monde ici s'accorde à dire qu'il est méchant; & moi, je vois clairement qu'il est au moins très fat...

FLAMAND.

Méchant!.... on dit cela, parce qu'il a plus d'esprit qu'un autre....

CÉSARINE.

S'il a tant d'esprit, qu'il l'emploie donc à chercher les moyens de mériter une bonne ré-

putation, ou je dirai moi, qu'il n'est qu'une bête.

FLAMAND.

Écoute, Césarine, il y a dix ans que je le sers, & je puis t'assurer qu'il n'est pas méchant; tout au contraire, il est humain, généreux, & le meilleur Maître......

CÉSARINE.

Le meilleur Maître!..... l'autre jour justement on lui parloit de toi, de ton attachement pour lui, il répondoit: « bon, il est comme » tout ceux de son espèce, un sot & un fri- » pon. » ....

FLAMAND, *riant.*

Ah, ah, ah, c'est comme si je l'entendois.... & ne contoit-il pas aussi qu'il me roue de coups, qu'il m'assomme?.....

CÉSARINE.

Précisément....

FLAMAND, *riant.*

Le drôle de corps!.... Ah, ah, ah....

CÉSARINE.

Oh! dès que vous trouvez cela plaisant, il a raison....

FLAMAND.

Mais, c'est qu'il n'y a pas un mot de vrai; il ne m'a jamais donné une chiquenaude....

CÉSARINE.

Et pourquoi donc mentir, & se calomnier de la sorte?

FLAMAND.

C'est pour se faire valoir.....

CÉSARINE.

Avouer qu'on est violent & brutal, c'est pour se faire valoir!.... tu extravagues.

FLAMAND.

Je ne sais comment t'expliquer cela, mais c'est un fait. M. le Chevalier, j'en conviens, a cette manie, il veut passer pour un homme qui... là ..... un esprit fort, tu entends bien; devant le monde il me brusquera, fera le fier, & quand nous sommes seuls, il cause familièrement, amicalement, & il est doux comme un mouton. En toutes choses, c'est-là son caractère; il étoit naturellement très-sensible; eh bien, à l'enten-

dre, il a le cœur plus dur qu'un rocher : tiens, il est amoureux comme un fou de Mademoiselle Henriette ta Maîtresse, il desire bien qu'elle en soit persuadée; mais, il seroit au désespoir que les autres le pensassent ; il joue l'indifférent, l'ingrat même ; il prétend qu'il est vindicatif, haineux, & il n'a non plus de fiel qu'un enfant; en un mot, il s'amuse à se décrier, à se noircir lui-même de gayeté de cœur, c'est-là son passe-temps favori.

CÉSARINE.

Mais, dis-moi, quel profit trouve-t-il à cela ?....

FLAMAND.

Il veut être craint, considéré, & regardé comme un Philosophe, un homme sans préjugés, dit-il....

CÉSARINE.

Je veux mourir, si je comprends un mot à tout ce galimatias; .... mais ce que je sais, c'est qu'il est impossible que ma Maîtresse puisse jamais épouser un semblable imbécille....

FLAMAND.

Elle l'aime pourtant.....

CÉSARINE.

Oui, parce qu'elle ne le connoît pas...... & que dans le temps qu'elle a pris de l'inclination pour lui, il se montroit tout différent de ce qu'il est......

FLAMAND.

Mais, point du tout, il paroissoit alors ce qu'il est en effet : les défauts dont je viens de te parler, il ne les a pas : c'est une frime pour en imposer au monde, une fanfaronade.... que diantre, je t'ai expliqué cela pendant une heure.....

CÉSARINE.

C'est trop fort pour moi, je m'y perds... mais j'entends ma Maîtresse.

FLAMAND.

Ah ça, nous causerons encore aujourd'hui ?...

CÉSARINE.

Oui, oui.... vas-t'en, voici Mademoiselle Henriette. (*Flamand sort.*)

## SCÈNE II.

HENRIETTE, CÉSARINE.

HENRIETTE.

CÉSARINE..... Vous étiez avec Flamand, je crois.

CÉSARINE.

Oui, Mademoiselle..... & nous parlions de son Maître.... il m'en disoit de jolies choses....

HENRIETTE.

Quoi donc?

CÉSARINE.

Oh! j'en saurai ce soir davantage, & je vous en rendrai compte, Mademoiselle: Flamand est un bavard; je veux le questionner par exemple sur l'amie de son Maître, cette veuve si prude, si composée, qui met tant de blanc en disant toujours qu'elle n'a plus de prétentions.....

HENRIETTE, *souriant.*

Madame la Comtesse de Néflize?

CÉSARINE.

Justement; M. le Chevalier, tout en se moquant d'elle, lui a fait faire connoissance avec Monsieur votre Oncle qui en raffole; mais pour moi, je ne la puis souffrir......

HENRIETTE.

Et par quelle raison?

CÉSARINE.

On en dit tant de mal!.... & sur-tout de sa liaison avec M. le Chevalier .....

HENRIETTE.

Mais, songez-vous que la Comtesse a trente-cinq ans! .......

CÉSARINE.

Elle en a bien quarante, & c'est précisément ce qui rend cela si vilain....

HENRIETTE.

Mais, quoi?

CÉSARINE.

Oh! je m'entends...... Je crois bien que M. le Chevalier n'en eſt plus amoureux, & qu'il vous trouve plus jolie qu'elle; mais on dit qu'elle le gouverne entièrement, & qu'elle eſt d'une méchanceté.....

HENRIETTE.

Faut-il croire, Céſarine, tout ce qu'on dit?

CÉSARINE.

Mademoiſelle, vous avez bien de l'eſprit, bien de la raiſon; cependant, vous ne ſeriez pas la première fille prudente qu'un étourdi eût attrapée; prenez garde à vous.... Tenez, vous avez de la confiance en Madame la Marquiſe de Lurcé, elle vous aime, conſultez-la; je ſuis sûre qu'elle vous détournera d'un mariage que tout le monde déſapprouve..... Ah! juſtement, la voici....

HENRIETTE.

Allez, Céſarine, laiſſez-nous.

CÉSARINE, *à part, en s'en allant.*

Ah, j'ai bien peur que l'amour ne l'emporte ſur la raiſon. (*Elle ſort.*)

## SCÈNE III.

HENRIETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

JE vous cherchois, ma chère Henriette; j'ai une nouvelle à vous apprendre : Volſain que vous eſtimez, Volſain qui mériteroit un ſentiment plus tendre, aſpire à votre main, & vient de la demander à votre Oncle.....

HENRIETTE.

Grace au Ciel, je ſuis sûre que mon Oncle ne me contraindra point.....

LA MARQUISE.

D'ailleurs, vous le ſavez, il penſe comme vous, & préfère le Chevalier de Semur à tout autre.

HENRIETTE.

Le Chevalier m'a recherchée dans un temps où j'étois abſolument ſans fortune; je ſerois bien mépriſable à mes propres yeux, ſi l'événement

ment qui vient de changer mon sort pouvoit affoiblir des sentimens d'autant plus chers à mon cœur, qu'ils sont fondés sur la reconnoissance.

LA MARQUISE.

La reconnoissance !.... & qui vous assure que le Chevalier lui-même eût persisté dans ses sentimens ?.... Ses sermens ?.... il en a trahi tant d'autres !... Ses principes ?... mais sa prétention est de n'en point avoir.....

HENRIETTE.

Non, non, des accusations vagues & dénuées de preuves ne détruiront point l'opinion que m'a donnée de lui sa conduite.... Je l'ai vu pendant six mois tous les jours, & chaque instant me découvroit en lui de nouvelles vertus....

LA MARQUISE.

Vous ne l'avez vu que dans une solitude, il ne pouvoit y développer à vos yeux (d'ailleurs trop prévenus pour être clairvoyans) les travers & les vices qui le rendent indigne de vous. Mais, examinez-le dans le grand monde ; afin

de diminuer la défiance que lui inſpire votre caractère, ayez l'air vous-même de perdre un peu de cette délicateſſe qu'il a dû remarquer en vous, paroiſſez moins auſtère, il ceſſera bientôt de ſe contraindre, & vous pourrez apprendre à le connoître.

HENRIETTE.

J'ai déjà ſuivi ce conſeil en pluſieurs occaſions, & je n'ai rien remarqué de nouveau.

LA MARQUISE.

Continuez, & vous verrez. Il faut peut-être, pour le démaſquer entièrement, un peu de temps & d'adreſſe; il eſt fort imprudent, mais il eſt bien conſeillé. La Comteſſe de Néflize, cette femme artificieuſe qui le gouverne ſi deſpotiquement, n'eſt ici que pour le conduire; vous voyez vous-même l'empire qu'elle a ſur lui: par exemple, que dites-vous de cette liaiſon?

HENRIETTE.

Quel qu'en ſoit le motif, elle ne peut m'alarmer; elle étoit formée ſi long-temps avant que je connuſſe le Chevalier....

LA MARQUISE.

Cependant, vous n'ignorez pas que la Comtesse est aussi dangereuse que méprisable; fausse, prude, intriguante, n'ayant nuls principes, parlant continuellement de la vertu; n'aimant rien, & vantant sans cesse son extrême *sensibilité*; sa conduite & ses discours, toujours en opposition, offrent éternellement le contraste le plus parfait & le plus révoltant.

HENRIETTE.

Le Chevalier, sans doute, s'abuse sur son caractère, & les égards qu'il conserve pour elle, lui donnent un droit de plus à mon estime....

LA MARQUISE.

Ah! soyez sûre qu'il la connoît bien; il ne l'aime point, il la méprise; mais il la craint, il est foible, & se laisse maîtriser par elle.....

HENRIETTE.

Je suis frappée comme vous des défauts de la Comtesse; j'ai d'ailleurs plusieurs raisons personnelles de me plaindre d'elle; je vois clairement qu'elle me hait; mais le Chevalier lui doit

de la reconnoissance : vous êtes témoin de la manière active dont elle le sert, & cherche à le faire valoir ; elle a su gagner la confiance de mon Oncle, & c'est elle seule enfin qui a pu le déterminer entièrement en faveur du Chevalier.....

LA MARQUISE.

Oh ! je ne nierai pas qu'elle n'ait en effet toute l'activité que peut donner le goût le plus passionné pour l'intrigue..... Mais, à propos du Baron, avez-vous entendu parler de la chanson qu'on a faite sur lui ?.....

HENRIETTE.

Sur mon Oncle ? non.....

LA MARQUISE.

Elle est très-mordante.....

HENRIETTE.

Mais, que peut-on dire contre mon Oncle ?

LA MARQUISE.

On ne peut attaquer sa probité ; mais on se moque de son ton, de ses manières, de sa crédulité ; on exagère l'enivrement que lui cause

ſa fortune; enfin, on le tourne en ridicule de la manière la plus piquante. J'ai des raiſons de croire que cette méchanceté vient de la ſociété du Chevalier; j'en ſoupçonne Dorval ou Sainville, ſes amis intimes : mais, avant la fin du jour, je ſaurai à quoi m'en tenir. Qu'avez-vous, ma chère Henriette ? vous rêvez....

HENRIETTE.

Oui..... Je penſois qu'en vain on veut arracher de mon cœur un ſentiment qu'il ſe plaît à nourrir, & qu'il conſervera toujours.....

LA MARQUISE.

Je plains un aveuglement dont vous ſerez la victime....

HENRIETTE.

Non; vous haïſſez trop le Chevalier de Semur pour me perſuader..... tout-à-l'heure encore, vouloir me faire entendre qu'il a peut-être eu quelque part à cette méchanceté faite contre mon Oncle.....

LA MARQUISE.

Quoi ! cette Chanſon ? ...... Non, je ne crois

pas qu'il en soit l'auteur; mais si je l'apprenois, je n'en serois point surprise....

HENRIETTE.

Ah! c'en est trop, Madame.

LA MARQUISE.

Je vois que j'ai poussé trop loin le zèle ardent qu'inspire une amitié sincère. Adieu; je vous laisse à vos réflexions, & j'espère qu'elles vous éclaireront sur votre injustice & sur la pureté de mes motifs. (*Elle sort.*)

---

## SCÈNE IV.

HENRIETTE, *seule.*

ELLE me quitte!.... J'aurois dû la retenir; je connois son amitié..... mais je ne pouvois supporter un entretien si pénible & si cruel pour moi.... Dieu! si j'étois abusée par une aveugle & funeste prévention!.... S'il avoit en effet les vices, les travers qu'on lui attribue!.... Quelqu'un vient; c'est lui-même. Ah! dans cet instant, je ne suis en état ni de lui parler, ni de l'entendre....

## SCÈNE V.

HENRIETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH quoi! Mademoiselle, vous m'évitez! .....

HENRIETTE.

Non.... mais.... j'ai besoin d'un peu de solitude.... & je vais la chercher.....

LE CHEVALIER.

Arrêtez .....

*( La Comtesse paroît dans le fond du Théâtre.)*

HENRIETTE.

Laissez-moi..... ( *En voyant la Comtesse.*) D'ailleurs, quand je voudrois vous entretenir, je ne le pourrois en ce moment : la Comtesse vous cherche, & je crois que je ne serois pour vous deux qu'un tiers fort importun.... (*Elle sort.*)

LE CHEVALIER.

Que signifie ce caprice?..... Il m'inquiète, malgré moi; car je ne puis me dissimuler que je suis amoureux à perdre la tête....

## SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH bien ! que faites-vous donc là, Chevalier ? & pourquoi cet air sombre & rêveur ? Vous venez, j'imagine, de vous quereller avec Henriette ; elle paroissoit agitée en vous quittant.....

LE CHEVALIER.

Depuis quelque temps j'observe en elle un changement visible ; elle prend des caprices, de l'humeur ; elle se forme enfin....

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Eh quoi ! n'auroit-elle plus pour vous cette tendresse si délicate, dont ses lettres vous ont tant de fois répété l'assurance ?....

LE CHEVALIER.

A propos de ses lettres, rendez-les moi donc....

LA COMTESSE.

Elles ſont, je crois, auſſi sûrement dans mes mains qu'entre les vôtres....

LE CHEVALIER.

Fort bien; mais enfin elles s'adreſſent à moi, & je n'aurois jamais dû peut-être ſatisfaire à cet égard votre curioſité....

LA COMTESSE

Vous me faites beaucoup valoir une preuve de confiance que j'ai dû ſur-tout à votre vanité.

LE CHEVALIER.

J'ai moins voulu vous montrer à quel point je ſuis aimé, que vous faire connoître l'eſprit, la délicateſſe, & cette pureté d'ame ſi rare & ſi parfaite qu'Henriette, vous l'avouerez, poſſède au ſuprême degré....

LA COMTESSE.

Quel éloge!..... quelle exagération!..... & vous prétendez n'être point amoureux?.....

LE CHEVALIER.

Oui..... mais je ſuis juſte.....

LA COMTESSE.

Premièrement, je soutiens qu'elle a très-peu d'esprit; ses lettres sont d'une insipidité !..... Enfin, ce soir je vous rendrai ce précieux trésor !.....

---

## SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, SAINVILLE, DORVAL : *ils entrent en riant.*

DORVAL.

AH ! charmant, charmant.

LE CHEVALIER.

Voici Dorval & Sainville en brillante disposition !....

SAINVILLE.

Très-gai, très-gai !.... (*Il chante :*

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.)

LA COMTESSE.

Ah ! je suis au fait; vous chantez le couplet du Baron.........

SAINVILLE.

Précisément; Dorval ne le connoissoit pas, & je viens de le lui apprendre.....

LA COMTESSE.

Il est fort drôle, il faut l'avouer.....

SAINVILLE.

Très-gai, très-gai..... &.... vous savez quel en est l'auteur?

LA COMTESSE.

Moi! .... non.

SAINVILLE, *montrant le Chevalier.*

J'ai l'honneur de vous le présenter.

LA COMTESSE.

Comment! le Chevalier?

LE CHEVALIER.

Il est vrai, je me suis permis cette *petite saillie de gaieté.*

LA COMTESSE.

Ah! l'horreur!.....

LE CHEVALIER, *chantant.*

Va t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va t'en voir s'ils viennent.

LA COMTESSE.

Non, ce procédé me révolte...... je ne puis vous le dissimuler.

LE CHEVALIER, *chantant.*

Va t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va t'en voir s'ils viennent.

DORVAL.

Ah, ah, ah .... il est véritablement charmant!....

SAINVILLE.

On n'est pas plus aimable que cela !......

LE CHEVALIER.

La Comtesse me boude, & très-sérieusement !....

LA COMTESSE.

Vous me surprenez toujours.....

LE CHEVALIER.

Quel conte ! Il y a si long-temps que nous

nous connoiſſons !... & je me montre tel que je ſuis : je ne condamne point ce qui me paroît au fond très-indifférent ; je n'affiche point une indignation que je n'éprouve pas ; je n'ai point l'air de tenir aux préjugés que j'ai ſecoués ; enfin, je n'ai dans le caractère aucune eſpèce de pruderie....

SAINVILLE, *à part à Dorval.*

Excellent, excellent !....

LE CHEVALIER, *à la Comteſſe.*

Allons, allons, faiſons la paix.... & quoique le Baron ſoit amoureux de vous, convenez que la Chanſon le peint aſſez bien.

SAINVILLE.

Oh ! elle eſt raviſſante !.... Mais, Chevalier, il n'eſt pas poſſible que ce ſoit-là votre coup d'eſſai ?....

DORVAL.

Il a de tout temps excellé dans ce genre...... Je connois de lui trente épigrammes, plus piquantes les unes que les autres.....

LE CHEVALIER.

Je vous aſſure auſſi qu'on m'en a bien attribuées que je n'ai jamais faites.....

LA COMTESSE.

Mais celle qui courut l'année paſſée ſur Dorimène ?....

LE CHEVALIER.

Ah ! elle étoit de moi.....

DORVAL.

Et le ſonnet ſur Cléon ?....

LE CHEVALIER.

De moi encore....... Je ne ſais comment tout cela s'eſt fait ; car, au vrai, je ne ſuis pas méchant....

SAINVILLE, *en riant.*

Oh, pas le moins du monde.....

LE CHEVALIER.

Non, plaiſanterie à part, je ne le ſuis point..... je n'ai guères fait d'épigrammes de gaieté de cœur, & ne m'en ſuis permis que contre les gens dont j'avois à me plaindre.....

SAINVILLE.

Que t'avoit donc fait Cléon?.....

LE CHEVALIER.

Oh, pour celui-là, j'ai eu tort, j'en conviens ingénuement.....

LA COMTESSE.

Voilà une ingénuité bien touchante!....

LE CHEVALIER.

Oui, j'eus tort; je ne le connoissois même pas de vue, & j'avoue que je l'accusai un peu légèrement d'être poltron & fripon au jeu; cependant, cela étoit assez reçu, & je ne fis que confirmer l'opinion publique..... enfin, il en est mort, à ce qu'on prétend......

SAINVILLE.

Comment! mort?.....

LE CHEVALIER.

Il avoit le cœur tendre & l'esprit foible; quand ce diable de sonnet parut, il étoit au moment d'épouser sa maitresse, qui, ne cherchant apparemment qu'un prétexte pour rom-

pre, ſe mit à croire tout ce que diſoit le ſonnet, & chaſſa honteuſement l'infortuné Cléon. Après cet accident, il ſe retira du monde, tomba en conſomption, & mourut. C'eſt prendre les choſes au tragique, vous en conviendrez; & l'on ne s'attend pas à trouver un homme ſuſceptible & pointilleux à cet excès..... je n'ai que ce ſeul tort à me reprocher..... & peut-être l'épigramme contre Dorimène; je n'avois, il eſt vrai, nulle raiſon de la haïr; mais elle étoit alors livrée à une ſociété que la nôtre ne pouvoit ſouffrir; & l'eſprit de parti, vous le ſavez, a de tout temps autoriſé & ſuffiſamment motivé les injures les plus groſſières & les plus mauvais procédés.....

SAINVILLE.

Et ce certain portrait en proſe que vous m'avez lu la ſemaine paſſée, & qui eſt ſi frappant, ſi mordant....

DORVAL.

Oui, de Mondor avec qui nous vivons tous....

LE

LE CHEVALIER.

Et même que j'aime beaucoup.... Véritablement je ne l'ai pas peint en beau, & je l'ai montré tel qu'il est..... mais c'est un hommage que j'ai cru devoir à la vérité.... Oui, *l'amour du vrai* m'a emporté.... Tant de gens, tant d'Auteurs se sont avec succès servis de cette excuse pour débiter tout ce qui leur passoit par la tête !...

LA COMTESSE.

Et cette dernière Chanson contre le Baron?....

LE CHEVALIER.

Oh, je fus entraîné par mon sujet....

DORVAL.

Grace, grace pour celle-là; car c'est sans contredit ce qu'il a fait de meilleur.

LE CHEVALIER.

D'ailleurs, en vérité, je le loue, l'approuve & le flatte assez depuis un an, pour avoir acquis le droit de me moquer de lui un quart-d'heure tout au plus que j'ai employé à faire ce couplet.

LA COMTESSE.

Mais savez-vous que s'il apprenoit que vous en êtes l'auteur, il ne vous le pardonneroit jamais.

DORVAL.

Bon, quand on le lui diroit.... à moins, Madame, que cet avertissement ne vînt de vous, il ne pourroit le croire ; il est si persuadé que le Chevalier est un de ses plus grands admirateurs !....

LE CHEVALIER, *en riant.*

Et d'ailleurs, il connoît si bien toute ma bonhommie ?.... Je ne plaisante point.... Il m'a étudié avec soin, & il a pénétré, ce que vous autres esprits superficiels n'avez pu découvrir ; en un mot, il voit clairement que je suis trop bon, trop crédule, &.... même romanesque....

DORVAL.

Romanesque, me fait plaisir !.....

SAINVILLE.

Oui..... romanesque est *précieux* !.....

LA COMTESSE.

Il est vrai qu'il se pique sur-tout *de se connoître en hommes ;* vous voyez combien cette prétention est fondée !.....

DORVAL.

Et celle de surprendre & la Ville & la Cour par sa magnificence, ses manières, son aisance !.....

LE CHEVALIER.

Oui, Messieurs, c'est un vieux Seigneur qui a toute la galanterie & toute la politesse de l'ancienne Cour, quoiqu'il n'y ait jamais vécu...

LA COMTESSE.

Le pauvre homme, il est bien ridicule !.... on se moque aussi de sa Nièce ; pour moi, j'ai vu cent Provinciales plus remarquables.... Je voudrois seulement qu'elle prît un Maître à danser, car elle a une étrange façon de se présenter dans une chambre......

LE CHEVALIER.

Doucement, je vous prie ; respectez, s'il vous

plaît, *mon sentiment* pour elle, & songez que les grandes passions méritent toujours des ménagemens.....

SAINVILLE.

Plaisanterie à part, elle est fort agréable; mais, a-t-elle de l'esprit?......

DORVAL, *en riant.*

Je parie que le Chevalier nous dira cela tout aussi franchement que s'il n'étoit pas amoureux.......

SAINVILLE.

Oui, oui, je crois en effet que la passion ne l'aveugle point....

LA COMTESSE.

Eh bien, Chevalier?

LE CHEVALIER, *avec une fatuité de plaisanterie.*

Mais.... Henriette est une jeune personne d'un jugement sûr, d'un très-bon goût......

LA COMTESSE.

Ah! sûrement; puisqu'elle vous donne la préférence, elle a prouvé son discernement; mais son esprit?....

LE CHEVALIER.

Vous me pouſſez beaucoup.....

DORVAL.

Que de façons !..... Réponds donc.

LE CHEVALIER.

Eh bien...... Henriette a des yeux ſi expreſſifs, une fraîcheur ſi vive, un cœur ſi tendre, qu'un Amant peut bien lui pardonner un petit défaut, ſi commun d'ailleurs.....

LA COMTESSE.

Celui de manquer d'eſprit, n'eſt-ce pas? Vous m'étonnez, Chevalier; il me ſemble qu'aujourd'hui même vous m'avez dit le contraire; vous avez changé d'opinion en bien peu de temps..... Mais il eſt deux heures, & l'on nous attend ſûrement pour dîner...... Venez-vous ?.....

LE CHEVALIER.

Je vous ſuis....

(*La Comteſſe ſort.*)

SAINVILLE.

Chevalier, allez-vous ce ſoir à Paris?

LE CHEVALIER.

J'ai promis de reſter ici.... Mais, où ſoupez-vous?

SAINVILLE.

A la Barrière blanche.

LE CHEVALIER.

Ah! comptez ſur moi.....

DORVAL, *au Chevalier.*

Ne le promets donc pas....

SAINVILLE.

Dorval a raiſon, & te connoît aſſez bien.....

LE CHEVALIER.

Oui, pas mal..... Allons dîner, allons. (*Ils ſortent.*)

*Fin du premier Acte.*



# ACTE II.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, HENRIETTE.

LE BARON.

OUI, Volsain m'a demandé votre main; & j'ai répondu que je vous laissois maîtresse absolue de votre sort....

HENRIETTE.

Volsain a beaucoup de vertus; mais je vous avoue, mon Oncle, que je n'ai pour lui nulle inclination.....

LE BARON.

J'ai étudié son caractère, & n'en ai pas une merveilleuse opinion; il est pédant & sournois, sur ma parole.... Mais, un bon enfant, c'est le Chevalier de Semur, simple, ingénu; la meilleure créature !.... D'ailleurs, la Comtesse, qui le connoît depuis si long-temps, m'en a conté

des traits charmans.... A propos de la Comtesse, je desirerois, Henriette, vous voir liée davantage avec elle; c'est une femme d'un rare mérite.....

HENRIETTE.

Elle me témoigne tant de froideur.....

LE BARON.

Non, soyez sûre qu'elle a beaucoup d'amitié pour vous : elle en a une si véritable pour moi ! c'est une excellente femme, remplie de principes, de délicatesse..... & bien capable de donner d'utiles conseils à une jeune personne qui débute dans le monde..... De quoi riez-vous ?....

HENRIETTE.

Mais.....

LE BARON.

Je parie qu'on vous a prévenue contre-elle ?

HENRIETTE.

Non, mon Oncle, je vous assure.....

LE BARON.

Eh, mon Dieu ! on m'en a voulu dire du

mal à moi qui vous parle; on m'a fait entendre, par exemple, qu'elle est fausse; & il n'existe peut-être pas au monde une femme plus franche & plus naturelle : vous pouvez m'en croire, j'ai de bons yeux, & comme le dit fort bien la Comtesse, il ne me faut pas beaucoup de temps pour connoître à fond les gens à qui j'ai affaire. Mais je vois Volsain, il vous cherche sans doute; expliquez-vous librement avec lui, ma chère Henriette; & si votre cœur vous parle en faveur du Chevalier, écoutez-le sans balancer; car vous ne pouvez faire un choix plus raisonnable. (*Il sort.*)

---

## SCÈNE II.

HENRIETTE, VOLSAIN.

HENRIETTE, *à part.*

QUE ne puis-je éviter un si fâcheux entretien!

VOLSAIN.

Oserois-je espérer, Mademoiselle, que vous daignerez m'entendre un moment?

HENRIETTE.

Je ſuis inſtruite par mon Oncle de vos ſentimens, ils m'honorent; mais je n'y puis répondre.....

VOLSAIN.

Eh quoi, le temps, une paſſion ſi vraie.....

HENRIETTE.

Non, Monſieur, je vous abuſerois ſi je vous laiſſois la plus légère eſpérance....

VOLSAIN.

Une ſeule choſe peut me l'ôter.... Pardonnez, Mademoiſelle, une queſtion peut-être indiſcrette ....... Seroit-il vrai que le Chevalier de Semur ?....

HENRIETTE.

Je vous eſtime aſſez pour vous répondre avec franchiſe. Le Chevalier de Semur a pour lui le choix & l'amitié d'un Oncle à qui je dois tout....

VOLSAIN.

Ah..... c'eſt m'en dire aſſez!.... Il ſuffit.... Puiſſiez-vous être heureuſe; puiſſe l'Amant qui

m'eſt préféré, ſentir, comme il le doit, l'excès de ſa félicité !.....

HENRIETTE.

Je ſais qu'il a beaucoup d'ennemis, & qu'on le croit léger & peu ſenſible.... mais je le connois, & je ſuis ſans inquiétude....

VOLSAIN.

Que voulez-vous dire, Mademoiſelle ?.... penſez-vous que mon deſſein ſoit de lui nuire auprès de vous ?... Ah ! ſans doute, il m'enlève toute eſpérance de bonheur : cependant ma douleur ne me rend point injuſte. Je l'ai connu jadis ; à notre entrée dans le monde nous étions même aſſez liés : il avoit de l'eſprit, un cœur excellent, & le germe heureux de mille vertus. Depuis j'ai voyagé ; & le trouvant à mon retour engagé dans de nouvelles ſociétés, j'ai ceſſé de le voir ; mais j'ai conſervé de lui un ſouvenir, qui, je dois l'avouer, ne juſtifie que trop à mes yeux & vos ſentimens & votre choix.

HENRIETTE, *avec attendriſſement.*

Ah ! Monſieur, que votre générosité me

touche & me pénètre!.... combien elle accroît mon estime pour vous!.....

VOLSAIN.

Pour la première fois, je parviens à vous plaire un moment; & ce bonheur si doux, je n'ai pu l'obtenir qu'en louant mon rival!..... Adieu, Mademoiselle; je ne veux pas vous importuner plus long-temps, & je pars dans l'instant pour Paris.... (*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

---

## SCÈNE III.

HENRIETTE, VOLSAIN, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OU donc allez-vous, Volsain?

VOLSAIN.

À Paris.......

LA MARQUISE.

Comment! à Paris? vous moquez-vous?

ne m'avez-vous pas promis de me ramener demain matin ?

VOLSAIN.

Il est vrai ; mais.....

LA MARQUISE.

Je ne vous dégage point du tout de votre promesse.....

VOLSAIN.

Je la tiendrai donc, Madame ; vous pouvez y compter. (*Il sort.*)

---

## SCÈNE IV.

LA MARQUISE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

IL étoit assez inutile de le retenir.....

LA MARQUISE.

Pourquoi ?.... il peut arriver tant de choses dans l'espace d'un jour !.... Ah ça, ma chère Henriette, depuis notre petite querelle, vous m'avez encore demandé de vous parler avec ma

franchise ordinaire ; je vous l'ai promis, l'occasion s'en présente de nouveau ; voyez, faites bien vos réflexions : ce que j'ai à vous dire vous déplaira sûrement.....

HENRIETTE.

N'importe ; expliquez-vous, je vous en conjure.....

LA MARQUISE.

Vous allez vous fâcher, je parierois......

HENRIETTE.

Mais au fait......

LA MARQUISE.

Ce couplet fait sur votre Oncle.... Je sais à présent quel en est l'auteur......

HENRIETTE, *avec ironie.*

Le Chevalier de Semur, sans doute......

LA MARQUISE.

En plaisantant, vous avez dit l'exacte vérité.......

HENRIETTE.

Voilà bien la plus abominable & la plus absurde calomnie !......

LA MARQUISE, *en souriant.*

Si c'en est une, elle n'est point de moi...... mais je puis vous assurer, qu'une personne très-digne de foi vient de me dire dans l'instant, qu'elle avoit entendu le Chevalier de Semur lui-même se vanter de cette gentillesse.......

HENRIETTE.

Cette personne vous a fait le mensonge le plus noir & le plus dépourvu de vraisemblance.......

LA MARQUISE.

Ne vous emportez pas; &, de grace, écoutez-moi jusqu'au bout...... Croiriez-vous le Chevalier de Semur, si lui-même vous faisoit cet aveu?..... Vous haussez les épaules; mais je parle très-sérieusement : si vous suivez mes conseils, si vous louez adroitement la chanson, si vous piquez avec art l'amour propre de son auteur, il se nommera, j'en suis sûre.......

HENRIETTE.

Est-il possible que vous puissiez vous persuader!.....

LA MARQUISE.

Mais, faites cette épreuve; si elle ne réussit pas comme je l'imagine, j'avouerai que la plus injuste prévention m'abusoit..... que risquez-vous? & pourquoi balancer?.....

HENRIETTE.

Moi! j'y consens avec joie; je suis trop sûre de l'événement, pour éprouver un seul instant de crainte.

LA MARQUISE.

Je suis satisfaite..... Ah! justement, le hasard nous l'envoye à propos......

HENRIETTE, *troublée.*

Quoi? le Chevalier?

LA MARQUISE.

Oui, le voici. Comment! vous tremblez!... mais, paix, il s'avance; secondez-moi bien, prêtez-vous seulement aux ruses que je vais employer, c'est tout ce que je vous demande: d'abord, ayons l'air de chanter le couplet à demi-bas..... (*Elle tire de sa poche un papier, & chante entre ses dents.*)

## SCÈNE V.

HENRIETTE, LA MARQUISE, LE CHEVALIER, *dans le fond du Théâtre.*

LE CHEVALIER.

ELLES lisent !.... Mais elles chantent, je crois!.....

LA MARQUISE, *bas à Henriette.*

Chantez-donc aussi...... ( *Elles chantent ensemble.* )

Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

LE CHEVALIER, *à part.*

Comment donc! ma chanson !.....

LA MARQUISE, *riant aux éclats.*

Ah, ah, ah, ah, qu'elle est drôle !.... ( *Bas.* ) Riez donc.

HENRIETTE, *bas.*

Oh, cela, je ne puis !.....

LE CHEVALIER, *s'approchant.*

Eh mon Dieu ! Mesdames, quelle gaieté !.....

LA MARQUISE.

C'est mon tour à présent ; mais si vous étiez arrivé plus tôt, vous auriez vu Henriette faire des éclats de rire véritablement immodérés !....

HENRIETTE.

Il est vrai....

LE CHEVALIER.

Et si je devinois le sujet.....

LA MARQUISE.

Quoi, de notre gaieté ? oh ! je vous en défie...

LE CHEVALIER.

Mais enfin, si j'y parviens.... en conviendrez-vous.

LA MARQUISE.

Tenez, vous embarrassez déjà Henriette, elle craint votre pénétration ; voyez comme elle rougit.....

LE CHEVALIER.

Comment, douteroit-elle de ma discrétion ?

LA MARQUISE.

Oh non, certainement..... elle vous le diroit ſi je n'étois pas là; ainſi, tout ce myſtère n'a pas le ſens commun..... Quand vous êtes arrivé, nous chantions un certain couplet, que vous connoiſſez ſûrement...

LE CHEVALIER, *en ſouriant.*

Oui..... un peu....

LA MARQUISE.

Au reſte, il n'eſt point du tout méchant....

LE CHEVALIER.

Il n'eſt que gai.....

LA MARQUISE.

Il y a bien quinze ans qu'on n'a fait une auſſi jolie chanſon..... (*bas à Henriette.*) Dites donc quelque choſe.....

HENRIETTE.

Je la loue à regret; mais, il m'eſt impoſſible de ne pas convenir qu'elle eſt charmante....

LA MARQUISE.

D'un ton excellent!.... Une tournure ſi piquante, ſi ſpirituelle.....

HENRIETTE.

Une grace..... véritablement particulière....

LA MARQUISE.

On m'a dit qu'elle étoit de l'auteur de la pièce nouvelle qu'on donne aujourd'hui....

HENRIETTE.

Je n'en crois rien; il n'a jamais rien fait dans ce genre....

LA MARQUISE.

Oh non, il n'a pas aſſez d'eſprit pour cela...

LE CHEVALIER.

Au ton de la chanſon, je parierois que c'eſt l'ouvrage d'un homme du monde....

HENRIETTE.

Fi donc, quelle idée?....

LA MARQUISE.

Elle a raiſon, les vers ſont trop bien faits..... trop exacts....

LE CHEVALIER.

Cependant....

LA MARQUISE.

Comment !.... quelle mine vous faites, Chevalier... Ah ! j'en suis sure, il connoît l'Auteur... A présent vous n'aurez pas un instant de repos que vous ne nous l'ayez nommé ; Henriette, joignez-vous à moi......

HENRIETTE.

Volontiers.......

LE CHEVALIER.

Mais quelle folie ! ..... en vérité..... j'ignore....

LA MARQUISE.

Non, non, vous êtes instruit, je le vois clairement.... parlez-nous franchement...... Entre nous, cette confidence ne peut être dangereuse ; d'ailleurs cette chanson n'est au fond qu'une plaisanterie fort innocente, ainsi vous ne compromettrez point l'auteur en le nommant....... Allons, allons, répondez nous, est-ce Dorval ?

LE CHEVALIER.

Dorval, faire des vers !.....

LA MARQUISE.

C'est donc Sainville.

LE CHEVALIER.

Pas davantage....

HENRIETTE, *à part.*

Ah! que je crains que la Marquise n'ait eu raison!....

LA MARQUISE.

Enfin, c'est...

LE CHEVALIER.

Écoutez, je vais satisfaire votre curiosité; mais il faut auparavant que Mademoiselle m'assure que cet aveu ne lui donnera pas une opinion désavantageuse du caractère de l'Auteur.....

LA MARQUISE.

Mais, vous croyez donc qu'Henriette est bien prude, bien provinciale.

HENRIETTE, *à part.*

Je suis au supplice!

LA MARQUISE.

Avec toutes vos façons vous l'impatientez....

LE CHEVALIER.

Eh bien! qu'elle m'ordonne de parler?

HENRIETTE.

Moi, Monsieur?..... en vérité, je n'ai plus à cet égard la moindre curiosité.....

LA MARQUISE.

Vous l'entendez, elle est piquée.....

LE CHEVALIER.

Vous le voulez..... L'Auteur.

HENRIETTE, *faisant quelques pas pour s'en aller.*

Il suffit..... Je n'en veux pas entendre davantage......

LE CHEVALIER, *la retenant par sa robe.*

Arrêtez.......

LA MARQUISE.

Elle est réellement fâchée... Aussi vous vous êtes trop fait prier.....

LE CHEVALIER.

Ah! j'allois le lui dire.....

LA MARQUISE.

Finissez donc..... (*Henriette fait un mouvement.*)

LA MARQUISE.

Elle va vous échapper encore.

LE CHEVALIER.

Eh! c'est moi, c'est moi....

HENRIETTE, *à part.*

Ah Dieu!

LA MARQUISE.

Réellement! l'Auteur de la chanson?....

LE CHEVALIER.

C'est moi, c'est moi..... êtes-vous contente, Mademoiselle, & m'allez-vous bouder encore?..

HENRIETTE.

Quoi, se peut-il!.....

LA MARQUISE, *en riant.*

Comment, c'est vous!..... Ah! vous êtes une charmante créature......

HENRIETTE, *à part.*

Je suis outrée!....

LE CHEVALIER.

Je me permis cette plaiſanterie à un ſouper chez Sainville, entre gens ſûrs... On fit des couplets, celui-ci m'échappa, & malgré moi cet impromptu s'eſt répandu, & a fait fortune....

( *Un Laquais ſurvenant au Chevalier.* )

M. le Baron vous demande, Monſieur, pour jouer au billard......

HENRIETTE.

Allez, Monſieur, ne le faites point attendre.

LE CHEVALIER, *à Henriette.*

Vous n'êtes plus, j'eſpère, fâchée contre moi.

HENRIETTE.

Pourriez-vous le croire?....

LE CHEVALIER.

Ah! ſûrement, lorſqu'on a votre eſprit, on ne peut prendre un badinage pour une méchanceté.....

HENRIETTE.

Allez donc, Monſieur, retrouver mon Oncle......

LE CHEVALIER.

J'y vais; .... mais de grace, que je puisse ce soir vous entretenir un instant....

HENRIETTE.

Oui, oui, mais allez sans différer davantage.....

LE CHEVALIER.

J'obéis à vos ordres; cependant qu'ils sont durs lorsqu'ils m'éloignent de vous! (*Il lui baise la main & sort.*)

---

## SCÈNE VI.

LA MARQUISE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

LE monstre!....

LA MARQUISE.

Eh bien! vous avois-je trompée?......

HENRIETTE.

Vous venez de me rendre un bien grand service, car j'espère que vous me connoissez

assez pour être certaine à présent, que je le hais.... que du moins je le méprise trop pour ne pas abjurer à jamais tous les sentimens que j'eus pour lui.....

LA MARQUISE.

Ah!.... j'aimerois mieux vous voir une colère moins vive, une indignation plus tranquille....

HENRIETTE.

Je le déteste, vous dis-je...... oui..... un instant de plus, & j'éclatois;.... mais je me suis défiée de mon premier mouvement, j'ai voulu me donner le temps de réfléchir à la manière dont je dois me venger de tant de noirceur, de perfidie, de fatuité.... Pour la première fois de ma vie, j'ai compris que la vengeance pouvoit avoir des charmes!.....

LA MARQUISE.

Eh, ne vous vengez que par l'oubli!....

HENRIETTE.

Il est sorti sans se douter seulement qu'il m'eût offensée!...

LA MARQUISE.

Enivré de ſon ſuccès, & de ſa prétendue gloire, il eſt perſuadé, je vous aſſure, qu'il vient de s'acquérir un droit de plus à votre tendreſſe.... Vous avez vu avec quelle facilité il a fait l'aveu qu'il ſe perdoit auprès de vous; aveu que j'aurois même obtenu plus tôt, ſi vous m'euſſiez mieux ſecondée...

HENRIETTE.

Depuis une heure, que mon ſort eſt changé!... quelle douce illuſion vous avez détruite!..... quel plaiſir trouviez-vous à me déſeſpérer?

LA MARQUISE.

Comment?.....

HENRIETTE.

Mon erreur me rendoit heureuſe; pourquoi me la ravir?..... Vous deviez prévoir que vous ne pouviez que déchirer mon cœur, & non le guérir..... Penſez-vous même m'avoir entièrement déſabuſée? Non, je ne le ſuis point, je ne veux pas l'être..... (*Elle*

*tombe sur une chaise* ) Épargnez-moi vos conseils, abandonnez-moi à ma triste destinée.

LA MARQUISE.

O malheureuse Henriette ! voyez les pleurs que vous m'arrachez......

HENRIETTE.

Ah! Madame....., quel excès de foiblesse je viens de vous laisser voir!....

LA MARQUISE.

Une ame si sensible pourroit-elle se refuser aux douces consolations que sait offrir l'amitié?...

HENRIETTE.

Hélas!.... pensez-vous que son cœur soit entièrement corrompu ? ....

LA MARQUISE.

Il n'est pas né méchant, on l'assure, & je le crois; mais à quoi peut servir le seul instinct d'un heureux naturel, lorsqu'on a l'esprit assez gâté pour n'oser paroître sensible & bon, & pour trouver la vertu ridicule ?.....

HENRIETTE.

Eſt-il poſſible, ô Ciel, qu'un ſemblable caractère puiſſe exiſter!....

LA MARQUISE.

Et cependant, les méchans par air ſont auſſi communs aujourd'hui que l'étoient autrefois les faux dévots....

HENRIETTE.

Je ne veux point chercher à diminuer les torts affreux du Chevalier de Sémur; mais il eſt peut-être plus excuſable qu'un autre; il eſt foible & facile, il forma des liaiſons dangereuſes, & ſans parler de ſes deux amis, Dorval & Sainville, pouvoit-il conſerver tous ſes principes en s'attachant à la Comteſſe?..... Plus il étoit ſincère & naturel, plus il devoit être choqué de tant d'affectation, excédé d'entendre répeter ſans ceſſe l'éloge de la *bienfaiſance*, de *la vertu*, & de la *ſenſibilité*, par une perſonne d'un caractère ſemblable; le mépris de l'hypocriſie le fit tomber dans l'extrêmité contraire; égarement, j'en conviens, auſſi vicieux

& plus abſurde encore que celui qu'il vouloit éviter; mais qui du moins prenoit ſa ſource dans cette noble averſion qu'une ame honnête reſſent toujours pour l'artifice & la fauſſeté.

LA MARQUISE.

Tout cela eſt vraiſemblable; mais enfin, le mal eſt fait, & ſongez, Henriette, qu'il eſt peut-être moins difficile de déraciner les vices du cœur, que de corriger les travers de l'eſprit.

HENRIETTE.

Plus j'y penſe, plus je le trouve coupable d'avoir fait cette chanſon..... contre mon Oncle, contre une perſonne qui m'eſt ſi chère, & qu'il paroît aimer!.... Cependant, il n'attaque, de votre aveu même, ni ſa réputation, ni..... le fond de ſon caractère! ..... Cette action ſûrement eſt très-condamnable,..... elle eſt criminelle à mes yeux;..... mais elle n'eſt pas atroce..... elle n'eſt même pas noire..... Je ſuis ſûre qu'il pardonneroit de tout ſon cœur une ſemblable plaiſanterie, & qu'il en riroit le premier.....

LA MARQUISE.

Oui, si l'on n'attaquoit que son honneur ; mais pour un ridicule, il n'entendroit pas raillerie.....

HENRIETTE.

Enfin..... je vous l'avoue, je ne puis me persuader encore, qu'il soit impossible de le ramener de ses égaremens ......

LA MARQUISE.

Il n'est donc plus *un monstre ?* c'est ainsi, pourtant, que vous l'appelliez tout-à-l'heure....

HENRIETTE.

Il est foible, inconséquent, léger.... mais il est sensible.... Et, par exemple, je le crois incapable de faire une noirceur.... Au reste, je le connois assez maintenant pour être dans une juste défiance ; je vous promets de l'étudier, de l'observer & de l'éprouver encore ; & croyez que j'ai trop d'intérêt à ne pas m'abuser davantage, pour chercher à me faire illusion.

LA

LA MARQUISE.

Je connois votre raiſon & votre délicateſſe ; & j'eſtimerai en vous juſqu'à la peine que vous éprouverez en renonçant à un engagement qu'on ne doit ni former avec facilité, ni rompre légèrement. Mais allons retrouver votre Oncle ; car voici l'heure de la promenade : venez, ma chère Henriette....

HENRIETTE.

Allons, & cachons s'il ſe peut la cruelle agitation de mon ame.... (*Elles ſortent.*)

*Fin du ſecond Acte.*



# ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, VOLSAIN.

VOLSAIN.

NON, Mademoiselle, ce n'est point mon intérêt personnel qui me fait desirer un moment d'entretien, c'est le vôtre; je vois que vous êtes agitée, que vous souffrez.... &.... oserois-je vous le dire? je crois savoir ce qui vous afflige....

HENRIETTE.

Non, la Marquise seule auroit pu vous en instruire, vous ne l'avez point vue en particulier, depuis le dîner, puisqu'elle ne m'a pas quittée; ainsi.....

VOLSAIN.

Je ne sais rien par elle, il est vrai; mais la profonde tristesse où vous êtes plongée, m'a fait aisément deviner la vérité..... Parlons sans

détour, j'ai appris aujourd'hui que quelques personnes ont accusé le Chevalier de Sémur d'avoir fait une méchanceté qui devroit en effet vous être bien sensible....

HENRIETTE.

Je vous avoue, Monsieur, qu'il me semble que vous deviez moins que tout autre me parler de cette histoire....

VOLSAIN.

Je ne vous en parle, Mademoiselle, que pour justifier mon rival.....

HENRIETTE.

Le justifier !....

VOLSAIN.

Que m'importe de le servir en vous éclairant, si je puis dissiper votre peine, & du moins obtenir votre estime.....

HENRIETTE.

De grace, expliquez-vous, Monsieur.

VOLSAIN.

Ce Vaudeville que la calomnie attribue au Chevalier de Sémur.....

HENRIETTE.

Eh bien.....

VOLSAIN.

Il n'eſt point de lui....

HENRIETTE.

Si c'eſt-là, Monſieur, tout ce que vous aviez à me dire, nous pouvons terminer cette converſation.....

VOLSAIN.

Vous ne me croyez point?... je n'imaginois pas que vous fuſſiez prévenue à cet excès!.... Je vous le répète, Mademoiſelle, le Chevalier de Sémur n'eſt point l'auteur de cette Chanſon, & j'en ai la preuve inconteſtable.....

HENRIETTE.

Cette prétendue preuve ne peut être que chimérique...... Ne me retenez plus je vous en prie.

VOLSAIN.

Un moment... quoi qu'il puiſſe m'en coûter, je dois vous déſabuſer..... Enfin, Mademoiſelle, cette Chanſon n'eſt point nouvelle; il y a plus

de trente ans qu'elle fut faite contre un certain Baron, dont le nom se trouve imprimé dans ce livre à la tête du couplet : tenez, lisez.... (*Il tire un livre de sa poche & le lui donne.*)

HENRIETTE.

Seroit-il possible, ô Ciel !....

VOLSAIN.

Lisez, lisez, Mademoiselle, & calmez-vous.... On m'avoit dit hier que le Chevalier avoit fait ce couplet ; je n'en crus rien. Je priai un homme de lettres de mes amis de tâcher d'en découvrir l'auteur ; & il vient de m'envoyer ce Recueil de Chansons, qui est devenu assez rare ; & que, sans doute, le Chevalier ne connoit pas ; ainsi le hasard m'a fourni l'occasion de le justifier à vos yeux, mieux peut-être qu'il ne l'auroit pu lui-même.

HENRIETTE, *à part.*

Il est donc aussi fat, aussi menteur que méchant ! ah ! grand Dieu !..... (*Haut.*) Je n'oublierai de ma vie, Monsieur, la générosité que vous venez de me montrer ; & je souhaite, pour

votre bonheur, que toutes les preuves que vous en pourrez donner encore à l'avenir, ne faſſent jamais plus de tort à vos intérêts perſonnels......

VOLSAIN.

Que ſignifie ce diſcours & cette cruelle ironie ?......

HENRIETTE.

Le temps vous fera connoître que je ne parle que trop ſérieuſement ; mais j'apperçois la Comteſſe : Adieu ; de grace ne me ſuivez point. ( *Elle ſort.* )

VOLSAIN.

Hélas!..... que dois-je penſer ?.....

---

## SCÈNE II.

VOLSAIN, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

EH mon Dieu! Volſain, que diſiez-vous donc à Henriette ? elle a l'air bien attendrie, bien émue !.....

VOLSAIN, *rêvant toujours sans répondre à la Comtesse.*

Allons la retrouver; il faut la faire expliquer; je ne puis supporter cette pénible incertitude!..... (*Il sort.*)

LA COMTESSE.

Elle pleurait...... Volsain paroît hors de lui .... certainement ils sont d'intelligence.....

## SCÈNE III.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

VENEZ, venez, Chevalier; j'ai une assez plaisante nouvelle à vous apprendre : voyons un peu comment vous la soutiendrez......

LE CHEVALIER.

De quoi s'agit-il?......

LA COMTESSE.

D'Henriette.

LE CHEVALIER.

Comment ?....

LA COMTESSE.

Eh mais !..... vous rougissez, je crois..... Allons je me tairai......

LE CHEVALIER.

Ah ! de grace.....

LA COMTESSE.

Laissez-moi donc d'abord vous préparer.....

LE CHEVALIER.

Enfin, Henriette.....

LA COMTESSE.

Eh bien, cette Henriette si sensible, si délicate, si tendre ; Henriette ne vous aime plus.

LE CHEVALIER, *en riant.*

Vous croyez cela ?

LA COMTESSE.

Oh, je sais que vous avez un grand fonds de confiance.

LE CHEVALIER, *malicieusement.*

Eh vous savez peut-être aussi que je ne suis pas si difficile à tromper que je le pense?..... Mais, revenons à ce que vous disiez : sur quoi jugez-vous donc qu'Henriette a cessé de m'aimer?.....

LA COMTESSE.

Plaisanterie à part, je crois que vous avez un rival que vous devez craindre; c'est un homme de mérite, plein de raison, d'une excellente réputation.....

LE CHEVALIER.

Oh, ce portrait me rassure; je craindrois infiniment davantage une mauvaise tête; les femmes n'aiment que les étourdis.

LA COMTESSE.

Dans ce cas, vous seriez sûr d'obtenir la préférence......

LE CHEVALIER.

Je parie que ce rival redoutable, c'est Volsain.....

LA COMTESSE.

Précisément.....

LE CHEVALIER.

De bonne foi, pensez-vous qu'il puisse m'alarmer? un pédant, le plus triste mortel, le plus empesé!.....

LA COMTESSE.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est amoureux, qu'il est écouté, qu'ici même tout-à-l'heure il entretenoit Henriette, qui, lorsque j'ai paru, s'est éloignée précipitamment avec l'air fort embarrassé & des yeux remplis de larmes.....

LE CHEVALIER, *en riant.*

*Des yeux remplis de larmes!*..... quelle histoire..... Au reste, elle pleuroit peut-être d'ennui, cela est très-possible.

LA COMTESSE.

Eh bien! moi, je vous prédis que cet homme, que vous méprisez tant, l'emportera sur vous, si vous n'y prenez garde. Henriette au moins

l'estime. Si le Baron découvre que vous avez fait une chanson contre lui, certainement il vous donnera l'exclusion, & alors Volsain....

LE CHEVALIER.

Cela, par exemple, pourroit arriver.... d'ailleurs, Volsain est ici la seule personne qui puisse me nuire; ainsi, il faut le faire chasser.... vous vous chargerez de cette entreprise, par amitié pour moi, & par haine pour lui.....

LA COMTESSE.

Moi, je ne hais point Volsain.

LE CHEVALIER.

Volsain! l'ami de la Marquise que vous avez toujours détestée; Volsain que vous venez de louer dans l'instant pour m'inquiéter; mais avec qui vous m'avez fait rompre, il y a trois ans; Volsain, dont vous m'avez dit si souvent tant de mal, vous ne le haïssez pas...... de grace, ayez donc un peu plus de mémoire, quand vous aurez la prétention de me tromper!......

LA COMTESSE.

Je ne l'aime point, il eſt vrai; mais je me plais à rendre juſtice aux gens même pour leſquels j'ai de l'averſion.....

LE CHEVALIER.

J'admirerai cette grandeur d'ame tant que vous voudrez, pourvu que vous le faſſiez chaſſer...... vous avez tout pouvoir ſur le Baron; ainſi, rien ne vous ſera plus facile......

LA COMTESSE.

Au vrai, je n'ai nul talent pour nuire.....

LE CHEVALIER.

Bon! vous êtes trop modeſte; vous ne connoiſſez pas vos forces..... Il me vient une idée très-gaie..... perſuadez au Baron que Volſain eſt l'auteur de la chanſon.....

LA COMTESSE.

Mais, ſongez-vous à ce que vous me propoſez?.....

LE CHEVALIER.

Oui, je vois bien ce que je perds, ce que je ſacrifie..... n'importe, je m'y réſous.....

LA COMTESSE.

De quel ſacrifice parlez-vous?.....

LE CHEVALIER.

Mais, d'un très-grand; celui de ma chanſon..... en l'attribuant à Volſain, je riſque, ſi la nouvelle s'en répand, de lui faire un honneur très-fait pour le conſoler.....

LA COMTESSE.

Et d'ailleurs, vous ne voyez dans cette action aucune apparence de méchanceté? vous ne craignez pas?.....

LE CHEVALIER.

Comment donc! faire paſſer un ſot pour un homme d'eſprit, appelez-vous cela une méchanceté?......

LA COMTESSE.

Il eſt certain que ce ſeroit un moyen preſque ſûr de perdre Volſain auprès du Baron, & en même temps auprès d'Henriette; mais....

LE CHEVALIER.

Ah! il y a ici une petite difficulté; c'eſt qu'Henriette eſt dans ma confidence.....

LA COMTESSE.

Comment ! Henriette ſait que vous avez fait cette chanſon ?.....

LE CHEVALIER.

Aſſurément ; je le lui ai dit, & elle en a été charmée....

LA COMTESSE.

Cela eſt ſurprenant !.....

LE CHEVALIER.

Ainſi, vous voyez qu'il ne faut pas que le Baron en parle à ſa Nièce, & qu'il renvoye Volſain ſans en dire les raiſons : voilà à peu près le plan de l'entrepriſe.

LA COMTESSE.

Il eſt beau, & profond ſur-tout. J'entends quelqu'un ; c'eſt Dorval. Je vous laiſſe avec lui, & vais ſonger à vos affaires.



## SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, DORVAL.

LE CHEVALIER.

JE dois m'en rapporter à elle pour conduire une intrigue; elle m'a prouvé qu'elle s'y entend mieux que personne.....

DORVAL.

Ah ! Chevalier, je te trouve à propos ; je viens t'avertir qu'il se trame ici quelque chose contre tes intérêts. Après m'être promené dans le parterre, je suis entré dans le petit pavillon qui le termine, & j'y ai trouvé Henriette, la Marquise & Volsain ; ils ont été pétrifiés à ma vûe, d'autant plus qu'Henriette pleuroit....

LE CHEVALIER.

Comment, encore!.... Mais, à qui en a-t-elle donc ?....

DORVAL.

On veut, je le parierois, la déterminer en

faveur de Volſain ; & ces pleurs annoncent qu'elle te regrette ; mais qu'elle te ſacrifie.....

LE CHEVALIER.

Non, je ne puis le croire.... Je veux l'aller chercher, & m'expliquer avec elle.....

DORVAL.

Tu ne la verrois point en particulier ; elle eſt toujours avec la Marquiſe, dans ce même pavillon où je les ai rencontrées : j'ai placé Flamand au bout de l'allée ; auſſi-tôt qu'elles rentreront au Château, il viendra m'avertir ; alors tu iras la trouver.... Ce mariage eſt une très-bonne affaire, il ne faut pas le manquer.... La petite perſonne a du goût pour toi ; mais la Marquiſe la gouverne, & protège Volſain...... Auſſi tu as fait une grande faute, il falloit te déclarer amoureux de la Marquiſe, afin de la brouiller avec Henriette....

LE CHEVALIER.

J'y ai penſé ; mais j'ai craint, je te l'avoue, l'ennui qui pouvoit réſulter de cette facétie ;

car

car la Marquise eût fort bien pu la prendre sérieusement; je suis même fondé à croire qu'elle s'y seroit prêtée d'assez bonne grace....

DORVAL.

Ah, ah, cette femme de bien!....

LE CHEVALIER.

Oui, oui, *femme de bien*: j'imagine qu'il y a plus d'un jour que tu ne crois plus à cette chimère-là.... Je t'assure que dans un autre genre, la Marquise est tout aussi prude que la Comtesse.....

DORVAL.

Ma foi, à ta place, j'aurois tenté l'aventure, d'autant mieux qu'elle est encore jeune & belle; mais, à propos de la Comtesse, sais-tu ce qu'on dit ici dans la maison, à ce que j'ai appris aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Quoi donc?

DORVAL.

Qu'elle travaille auprès du Baron; non, pour toi, mais pour elle.....

LE CHEVALIER.

Comment ? qu'elle veut l'épouser ?

DORVAL.

Justement..... le Baron est riche, il a un beau nom, la Comtesse est ambitieuse; elle ne peut souffrir Henriette; elle ne seroit pas insensible au plaisir de la frustrer de cette grande fortune qu'elle attend de son Oncle....

LE CHEVALIER.

Mais, l'idée me paroît lumineuse, il y auroit du génie dans ce projet..... Cependant, j'en suis sûr, la Comtesse ne l'oseroit tenter; il me seroit si facile de la dévoiler aux yeux du Baron ! j'ai toutes ses lettres; il est vrai qu'elle s'y exprime avec toute la prudence que la défiance & la fausseté peuvent donner; mais le plus sage s'oublie quelquefois. (*Il tire un porte-feuille de sa poche.*) Et par exemple, en voici une dans laquelle le Baron n'est pas ménagé.... Tiens, lis...... La Comtesse croit bonnement que j'ai brûlé celle-ci, je le lui ai dit si naturellement qu'elle en est intimement persuadée...

DORVAL, *lisant toujours.*

Un sot, un imbécile!....

LE CHEVALIER.

Oh! la lettre est parfaite, d'un bout à l'autre...!

DORVAL.

C'est un excellent titre, & bon à conserver..... mais par quel hasard, Chevalier, portez-vous tout ce fatras de lettres? ....

LE CHEVALIER.

Par *sentiment* d'abord, & puis aussi parce que j'ai quelque envie d'en faire un sacrifice pour peu qu'il soit desiré....

DORVAL

Tu crois qu'Henriette est jalouse?

LE CHEVALIER.

Oh! sûrement, toutes les femmes s'amusent à cela: un sacrifice, une petite perfidie faite pour elles, les enchantent.

DORVAL.

Oui, mais je t'en prie, dans le sacrifice que

tu médites, ne comprends pas la lettre que je viens de lire.....

LE CHEVALIER.

Oh! non, il faut réferver celle-là pour le Baron, dans le cas où Madame la Comteſſe auroit la tentation de l'épouſer. Auſſi n'eſt-elle pas dans le porte-feuillle.....

DORVAL.

Ma foi, je t'admire; la Comteſſe qui ſe croit pourvue de tant de fineſſe, aura trouvé ſon maître; j'en ſuis comblé !.....

LE CHEVALIER.

L'orgueil ne me rend point ingrat, je me plais à convenir que je lui dois l'heureux développement des talens qui peut-être renverſeront ſes deſſeins.....

DORVAL.

Oh! tu avois de grandes diſpoſitions!..... N'entends-je pas la voix d'Henriette ?.....

LE CHEVALIER.

Oui, c'eſt elle en effet.....

DORVAL.

Elle est seule, tu pourras t'expliquer sans contrainte..... Elle s'avance; adieu. (*Il sort.*)

LE CHEVALIER.

Ne négligeons rien pour dissiper ses inquiétudes, s'il est vrai qu'elle en puisse éprouver.

---

## SCÈNE V.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

HENRIETTE, *à part*.

LE voici!..... je tremble!.....

LE CHEVALIER.

J'allois vous chercher, Mademoiselle.....

HENRIETTE.

Et moi-même, Monsieur, je desirois vous parler.....

LE CHEVALIER.

Quel air triste & sévère!.... Ah! je ne le vois que trop, on veut vous prévenir contre moi, & ce que je n'aurois jamais cru..... Hélas! on y parvient.....

HENRIETTE.

Je n'emploierai point de vains détours pour vous dissuader : oui, mon cœur est changé ; mais n'en accusez que vous seul....

LE CHEVALIER.

Votre cœur est changé ! .... ces mots cruels peuvent sortir de votre bouche !..... Oh ciel ! eh qu'ai-je donc fait ?.....

HENRIETTE.

Cette question seule vous nuit plus auprès de moi, que toutes vos actions..... oui, du moins, si vous sentiez vos torts, j'oserois me flatter encore que le temps & la réflexion pourroient vous rendre à la vertu....

LE CHEVALIER.

Vous m'étonnez, vous me causez la plus affreuse inquiétude !.... Eh bien ! s'il est vrai que je sois dépourvu de raison, l'amour me reste, il suffira pour m'éclairer ; dépeignez-moi mes fautes, & soyez sûre que je détesterai, que j'abjurerai tout ce qui peut vous déplaire.

HENRIETTE.

Il me ſeroit impoſſible de vous détailler tous les ſujets de plainte que vous m'avez donnés; je puis vous condamner en ſecret, & former peut-être le deſſein de me détacher de vous; mais je ne pourrois ſupporter votre confuſion, & j'aurois plutôt la force de rompre avec vous, que celle de vous faire rougir à mes yeux.....

LE CHEVALIER.

Quel langage! .... Eh! comment voulez-vous que je puiſſe me défendre, ſi vous me laiſſez ignorer....

HENRIETTE.

Interrogez votre cœur.... &, ſi vous l'oſez, queſtionnez-moi, je vous répondrai.

LE CHEVALIER.

Quand vous m'accuſez, je ſens que je dois être coupable..... C'en eſt donc fait, Henriette, vous m'abandonnez!.... Je puis m'être égaré, je puis être un inſenſé; mais je vous adore, je méritois de l'indulgence..... je ſuis digne au

moins de votre pitié ; me la refuserez-vous ?.... ce cœur, jadis si tendre pour moi, m'est-il fermé sans retour ?.... (*Il se jette à ses pieds.*) Non, je ne puis le croire; je vous aime trop pour ne pas oser espérer encore un pardon, sans lequel la vie me seroit odieuse....

HENRIETTE.

Ah !.... si je pouvois compter sur vos promesses......

LE CHEVALIER.

Eh ! pourriez-vous douter de votre empire sur moi ? Ah ! parlez; qu'exigez-vous ?....

HENRIETTE.

Renoncez donc aux faux airs, qui d'abord ne rendent que ridicule, mais qui bientôt finissent par corrompre. Cessez de juger les hommes & le monde d'après le cercle étroit où vous avez vécu ; cessez de vouloir vous persuader que la vertu n'est qu'une chimère, ah ! suivez les nobles mouvemens qu'elle inspire, & vous ne douterez plus de son existence. Le desir de briller & de faire admirer votre esprit, vous éloi-

gne d'elle; & cependant, c'eſt par elle ſeule qu'on peut être véritablement diſtingué. Eh! quoi donc, penſez-vous attirer les yeux & vous ſingulariſer, en paroiſſant n'avoir aucuns principes? Quelle eſt votre erreur! vous ne faites que vous confondre dans la foule. La claſſe la plus nombreuſe, comme la plus mépriſable, eſt celle dans laquelle vous vous êtes placé; & c'eſt la vanité qui vous la fit choiſir..... Ah! ſans un cœur droit & pur, l'amour propre ne peut que nous égarer & nous empêcher d'atteindre le but même qu'il ſe propoſe..... Ce diſcours, je le vois, vous étonne & vous déplaît; bleſſer votre orgueil, c'eſt riſquer peut-être d'anéantir à jamais tous les foibles droits que j'ai ſur votre cœur.....

LE CHEVALIER.

Que dites-vous?..... Non, la vérité dans votre bouche doit perdre tout ce qu'elle peut avoir de choquant & d'auſtère..... je brûle du deſir de ſuivre les loix que vous daignerez m'impoſer; achevez de m'éclairer, je me ſoumets à tout.....

HENRIETTE.

Auriez-vous le courage de rompre entièrement des liaiſons indignes de vous? pourriez-vous enfin me ſacrifier de prétendus amis?......

LE CHEVALIER.

Vous voulez parler de Dorval & de Sainville?...

HENRIETTE.

Oui. Ceſſez de les voir.... & je ſuis ſatisfaite.

LE CHEVALIER.

Et.... vous n'exigez pas.... d'autre ſacrifice?

HENRIETTE.

Non..... ne craignez rien.....

LE CHEVALIER.

Je dois donc vous prévenir. (*Il tire de ſa poche le porte-feuille.*) Ce porte-feuille contient un portrait, des lettres.....

HENRIETTE.

Eh bien?.....

LE CHEVALIER.

Les remettre en vos mains, c'eſt vous aſſurer, mieux que ne le pourroient faire tous mes diſcours, que jamais.....

HENRIETTE.

Eh ! qui vous demandoit un ſemblable ſacrifice ?.....

LE CHEVALIER.

Il m'eſt encore plus doux de vous l'offrir, que de vous l'accorder.

HENRIETTE.

Quoi !...... (*Elle s'arrête & dit, après un moment de réflexions :*) Je l'accepte...... donnez..... (*Elle prend le porte-feuille.*)

LE CHEVALIER.

J'oſe me flatter qu'il ne vous reſte plus de craintes.....

HENRIETTE.

Du moins..... je n'ai plus de doutes.... je ſais en effet à quoi m'en tenir..... Mais il eſt temps de terminer enfin une ſi longue converſation ; permettez-moi de vous quitter, & d'aller réfléchir en liberté ſur tout ce que je viens d'entendre.

## SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, *seul.*

JE demeure pétrifié.... de quel œil froid & dédaigneux elle accepte un sacrifice que j'imaginois devoir lui être si agréable !..... est-ce artifice, dissimulation ?..... je n'y comprends rien ; & quel caractère impérieux & décidé elle m'a montré !.... comme elle m'a prêché, sermoné !.... c'en est fait ; si je l'épouse, je suis subjugué, perdu !.... plus j'y pense & plus je vois clairement que nous ne nous convenons ni l'un ni l'autre...... cependant, je l'aime...... mais ce dernier entretien m'a donné pour elle un certain sentiment de crainte que je ne puis définir, & qui s'accorde mal avec l'amour...... ah ! quel parti dois-je prendre ?.... que je suis agité, troublé, & peu d'accord avec moi-même !.... Allons trouver le Baron ; qu'il fasse expliquer sa Nièce, & que du moins mon sort soit décidé avant la fin du jour. (*Il sort.*)

*Fin du troisième Acte.*

# ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

OUI, c'eſt ſa deſtinée de ſe perdre dans votre eſprit, en croyant toujours s'y établir.... Il a cru, n'en doutez pas, en vous ſacrifiant ces lettres, vous flatter, vous ſéduire & vous ſubjuguer à jamais......

HENRIETTE.

Se peut-il qu'il n'ait pas remarqué l'horreur que m'inſpiroit un procédé ſi révoltant?.... & j'ai pu l'aimer!...... En le quittant, j'ai été chercher mon Oncle; dans mon premier mouvement, je voulois lui tout déclarer, & rompre à l'inſtant même un engagement ſi peu digne de moi.....

LA MARQUISE.

Mais le Baron, m'a-t-on dit, eſt allé faire

une visite dans le voisinage, & n'est pas encore rentré....

HENRIETTE.

Oui, ainsi, je n'ai pu lui parler !....

LA MARQUISE.

N'attendez-vous pas ici la Comtesse ?....

HENRIETTE.

Je l'ai fait prier d'y venir; je veux l'entretenir un moment.

LA MARQUISE.

Je crois pénétrer votre dessein.....

HENRIETTE.

Je lui rendrai ses lettres.

LA MARQUISE.

Elles ne sont donc dans vos mains, que par une trahison ? j'approuve l'usage que vous en voulez faire;... mais, pourquoi ne pas les envoyer à la Comtesse par une main inconnue ? Pourquoi les donner vous-même, & vous exposer au ressentiment d'une femme outragée ?...

HENRIETTE.

Du caractère dont elle est, je ne doute pas que la colère ne la porte à dire ce qu'elle sait contre le Chevalier ; & , de cette manière, j'en découvrirai peut-être des torts qui me sont inconnus.....

LA MARQUISE.

Ah ! n'en savez-vous pas assez ?

HENRIETTE.

Mon parti est pris, soyez-en bien sûre.... il a rompu tous les liens si chers qui m'attachoient à lui... Et dans quel moment ! quand j'étois prête à tout pardonner, à tout oublier !..... Il me dévoile le caractère le plus vil, le plus noir !.... de sang froid, sans nécessité, il abuse de la confiance d'une femme, qui peut être méprisable à nos yeux ; mais, qui devoit du moins l'enchaîner à jamais par la reconnoissance ; & il me méprise assez, ou plutôt, il est assez ennivré par l'excès de sa fatuité, pour imaginer me plaire en me faisant cet odieux sacrifice !... Enfin, il ne m'est plus possible de m'abuser, je le méprise, je le dois......

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ces larmes amères que vous ne pouvez retenir!.... Henriette, ma chère Henriette, vous l'aimez encore....

HENRIETTE.

Non, non, dans un cœur honnête, l'amour ne peut survivre à l'estime; mais je regrette, je l'avoue, la perte d'un sentiment dont j'attendois le bonheur de ma vie; & s'il faut ne vous rien dissimuler, en dépit de la colère & de l'indignation que j'éprouve, la pitié se fait encore entendre au fond de cette ame déchirée..... Ce sentiment me pèse & me trouble.... Je vous le répete, je renonce à lui pour toujours; l'honneur & la raison m'en imposent la loi..... mais, malgré ses vices, ses travers, il m'aime; il me regrettera..... cette idée me tourmente.... Je verrai couler ses larmes, je serai témoin de son désespoir..... Ah! pour m'affranchir d'un si cruel supplice, que ne peut-on me prouver qu'il n'eut jamais pour moi le sentiment que je lui suppose!..... Car enfin,

que

que lui répondrai-je s'il me dit : « J'avoue tous » mes torts, ils sont affreux, mais je n'en ai » point avec vous. Lorsque vous étiez sans » fortune, je demandois votre main : vous » m'assurâtes que la constance pourroit seule » l'obtenir ; je n'ai jamais cessé de vous aimer, » & vous m'abandonnez ; & pour prix de tant » d'amour, vous faites le malheur éternel de » ma vie ! . . . . »

LA MARQUISE.

S'il parle ainsi, il obtiendra sa grace !

HENRIETTE.

Ah ! pourriez-vous croire ! . . . .

LA MARQUISE.

Mais comment est-il possible que vous ressentiez une compassion si tendre pour un objet qui la mérite si peu ; tandis que vous la refusez à Volsain, si digne de vous intéresser par ses vertus & sa passion. . . .

HENRIETTE.

Ah ! de grace, ne me parlez jamais de Volsain. . . . . .

LA MARQUISE.

Eh quoi donc, je vous ai vûe aujourd'hui même le louer avec tant de plaisir; vous me vantiez sa générosité....

HENRIETTE.

Ah! je n'étois pas à plaindre alors autant que je le suis maintenant!..... Le malheur quelquefois aigrit & rend injuste; je l'éprouve & j'en conviens.... Les vertus de Volsain, loin de disposer mon coeur à l'aimer, n'excitent en moi qu'un sentiment pénible mêlé d'amertume & d'envie..... Enfin, les avantages trop réels que je suis forcée de lui reconnoître sur le Chevalier de Sémur, ne font qu'augmenter encore l'éloignement que j'ai pour lui.... qu'il cesse donc de prétendre à ma main, il ne l'obtiendra jamais; tout Amant désormais ne peut me paroître que ridicule autant qu'importun; le nom seul de l'Amour me déplaît & me révolte.... Je méprise le monde, je hais tous les hommes, je n'aspire plus qu'à goûter une tranquillité qui, peut-être hélas! n'est pas mieux faite pour moi que le bonheur auquel j'ai renoncé....

LA MARQUISE.

Le temps adoucira ces sentimens violens, & vous fera recueillir le fruit du noble sacrifice que vous faites à la raison ..... Mais j'apperçois la Comtesse. Adieu, ma chère Henriette, je vous laisse à regret; car je redoute pour vous ce pénible & fâcheux entretien. ( *Elle sort.* )

## SCÈNE II.

HENRIETTE, LA COMTESSE.

HENRIETTE.

Elle s'approche !..... Que je me sens embarrassée !....

LA COMTESSE.

On m'a dit, Mademoiselle, que vous desiriez me parler.

HENRIETTE.

Oui, Madame, en effet....

LA COMTESSE.

Vous paroissez troublée !...... Je ne puis comprendre !.....

HENRIETTE.

Je voulois, Madame.... vous voir seule.... afin de vous donner.... un porte-feuille..... que.... le hasard..... a mis entre mes mains..... le voici.... (*Elle le tire de sa poche.*)

LA COMTESSE.

Comment ?.....

HENRIETTE.

Vous l'aviez perdu, sans doute.... je l'ai trouvé.... & je m'empresse de vous le rendre..... (*Elle le lui donne.*)

LA COMTESSE, *le prenant.*

Que vois-je!..... (*à part.*) Le perfide..... (*Haut.*) Je sens, comme je le dois, un tel service, & je me trouve véritablement heureuse, Mademoiselle, de pouvoir sur le champ vous en témoigner ma reconnoissance...... *Le hasard* m'a servie, ainsi que vous, & me procure l'occasion de vous rendre ce que vous faites pour moi....

HENRIETTE.

Eh bien, Madame.......

LA COMTESSE, *tirant de sa poche le porte-feuille qui contient les lettres d'Henriette.*

J'ai trouvé aussi ce porte-feuille, qui, je crois, vous appartient, *& je m'empresse de vous le rendre.* (*Elle le lui donne.*)

HENRIETTE, *à part.*

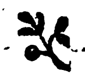
O Ciel !....

LA COMTESSE.

Il eût été bien affligeant pour moi, Mademoiselle, de me voir par vous surpassée en générosité; mais, grace au Ciel, je puis me flatter de m'être acquittée:....

HENRIETTE.

Je l'avoue, Madame; je reçois ces lettres avec plaisir; je puis me repentir de les avoir écrites; mais du moins, elles ne contiennent rien dont je doive rougir...... (*A part.*) Ah! sortons; allons cacher le trouble affreux qui me surmonte. (*Elle sort.*)



## SCÈNE III.

### LA COMTESSE, *seule.*

ELLE sort désespérée; elle ne m'a rendu ces lettres que pour me braver; mais enfin je me suis vengée & d'elle & de son amant...... Cependant, ce n'est point assez; je ne suis pas encore pleinement satisfaite..... Je n'ai plus rien à craindre du Chevalier..... j'ai toutes mes lettres..... mon portrait sur-tout qui m'inquiétoit, & que je n'osois redemander...... A présent, je pourrois tirer de tout ceci un assez bon parti.... il faudroit d'abord perdre Henriette dans l'esprit de son Oncle..... Le Baron est violent, crédule & borné..... il me sera facile.... mais le voici fort à propos; allons, ne perdons point de temps.... commençons à l'instant même....



## SCENE IV.

LA COMTESSE, LE BARON.

LE BARON.

Est-il vrai, Madame, que vous m'ayez cherché?.....

LA COMTESSE.

Oui, Baron; & j'ai les choses du monde les plus importantes à vous dire..... Vous allez connoître dans toute son étendue l'intérêt..... l'amitié si tendre que vous m'inspirez..... On vous trompe, on vous trahit..... & jugez de ma situation.... j'étois complice, sans le savoir, des gens mêmes qui vous abusent..... Je vois votre surprise.....

LE BARON.

Elle est extrême, en effet...... On me trompe, dites-vous; l'entreprise pourtant n'est pas facile..... j'ai quelque pénétration.....

LA COMTESSE.

Et voilà précisément ce qui m'a jetée dans

un étonnement dont je ne suis pas encore revenue..... Qu'on m'abuse, moi, cela n'a rien de singulier; j'ai la simplicité d'un enfant.... mais vous, vous, Baron !.....

LE BARON.

Au reste, il feroit fort possible que j'eusse pénétré quelque chose de ce que vous voulez m'apprendre..... puisqu'il faut vous l'avouer, j'avois déjà dans la tête plusieurs soupçons vagues.....

LA COMTESSE.

Eh bien, je l'ai pensé d'abord...... que vous aviez peut-être deviné une partie de la vérité....

LE BARON.

Oh ! je ne dis pas toujours tout ce que je pense......

LA COMTESSE.

A présent, je me rappelle de vous avoir vu, dans deux ou trois occasions, faire de certaines mines.....

LE BARON, *souriant.*

Oui, oui; je ne suis peut-être pas si igno-

rant que vous l'imaginez..... Mais, de grace, Madame, achevez de vous expliquer.....

LA COMTESSE.

Je vous ai souvent vanté le caractère d'une personne qui m'intéressoit, parce que je la croyois estimable; le Chevalier de Semur.....

LE BARON.

Eh bien?

LA COMTESSE.

Je dois, avant tout, rendre hommage à la vérité; nulle considération humaine ne peut m'en empêcher..... enfin, mon cher Baron; j'ai découvert, à n'en pouvoir douter, que le Chevalier de Semur est également indigne de votre alliance & de mon amitié..... l'honneur m'oblige à l'accuser, à vous éclairer, & je n'hésite pas.....

LE BARON.

A m'éclairer!..... Doucement, s'il vous plaît, l'expression n'est pas tout-à-fait convenable.... Le respect que je dois à vos opinions me forçoit au silence; mais enfin, puisque vous

êtes désabusée, je ne vous cacherai plus que j'ai toujours regardé le Chevalier de Semur comme un des plus médiocres sujets....

LA COMTESSE.

Mais c'est qu'il est d'une méchanceté, d'une noirceur !.....

LE BARON.

Un homme atroce, tranchons le mot. Je le savois......

LA COMTESSE.

Ce n'est pas tout ; cette chanson qu'on a faite contre vous.....

LE BARON.

Il en est l'auteur ?

LA COMTESSE.

Vous l'avez deviné.

LE BARON.

Comment, morbléu !..... mais je m'en suis toujours douté ; & du moins je ne suis pas sa dupe.....

LA COMTESSE.

Dupe !... & pouvez-vous l'être ?.... Cepen-

dant, mon cher Baron, je crois que ce qui me reste à vous apprendre, vous est absolument inconnu.....

LE BARON.

Hom.... ne pariez pas....

LA COMTESSE.

Henriette, votre Nièce..... étoit dans la confidence de cette noirceur.....

LE BARON.

Henriette!.... êtes-vous bien sûre?....

LA COMTESSE.

Comme de mon existence.... mais, ne m'en croyez pas; interrogez-la vous-même, & vous verrez clairement à sa rougeur, à son embarras....

LE BARON.

Oh, elle ne pourra m'en imposer, je vous en réponds..... je suis un peu plus fin qu'elle..... Holà, quelqu'un..... (*Un Laquais paroît.*) Allez chercher Henriette, dites-lui que je l'attends ici, qu'elle vienne sur le champ; allez..... Hen-

riette ſavoit que le Chevalier de Semur a fait des vers contre moi !....

LA COMTESSE.

Elle chante ce couplet toute la journée, le trouve charmant, & n'en aime que mieux le Chevalier de Semur depuis qu'elle ſait qu'il en eſt l'auteur..... Cette horrible ingratitude à l'égard d'un Oncle qui la comble de tant de bienfaits....

LE BARON.

Ah, je ſaurai la démaſquer, je vous le garantis..... Ne m'avoir pas averti !.... participer à une méchanceté auſſi noire, auſſi abſurde !...... car cette chanſon eſt d'une platitude !....

LA COMTESSE.

Elle n'a pas le ſens commun....

LE BARON.

Mais, Madame, que ne dois-je pas à votre amitié ?....

LA COMTESSE.

Il eſt certain, Baron, que je vous en donne une preuve qui n'eſt pas équivoque.... Je vous

ſacrifie une ancienne liaiſon; je me fais un ennemi dangereux, qui ne me pardonnera pas de l'avoir dévoilé à vos yeux.....

LE BARON.

Mais auſſi, Madame, vous acquérez un ami.....

LA COMTESSE.

J'entends du bruit; c'eſt ſans doute votre Nièce: je vous quitte, mon cher Baron, & je vous prie de ne me point nommer.....

LE BARON.

Ne craignez rien, Madame; ſoyez bien ſûre que vous ne ſerez point compromiſe; vous pouvez vous en rapporter à ma reconnoiſſance & à l'attachement.....

LA COMTESSE.

Je n'ai point d'inquiétude.... Je crois entendre votre Nièce. Adieu; je vous laiſſe.....

LE BARON.

J'irai, ſi vous le permettez, vous rejoindre dans un moment.....

LA COMTESSE.

Je vous attendrai chez moi. (*A part, en s'en allant.*) Tout va bien, je suis sûre à présent de ma vengeance. (*Elle sort.*)

## SCÈNE V.

LE BARON, *seul.*

QUELLE bonne, quelle estimable femme !.... Mais, Henriette !..... ah ! s'il est vrai qu'elle soit capable de tant d'ingratitude !..... Eh ! m'est-il possible d'en douter ? quel intérêt auroit la Comtesse à l'accuser injustement ?..... On vient.... c'est elle.... Voyons ce qu'elle pourra me dire pour sa justification.

## SCÈNE VI.

LE BARON, HENRIETTE.

LE BARON.

APPROCHEZ, approchez, Mademoiselle....

HENRIETTE.

Mon Oncle.....

LE BARON.

Cette conversation ne sera pas longue ; je n'ai qu'une seule question à vous faire, & je vous prie d'y répondre sur le champ & sans détour. Saviez-vous que le Chevalier de Semur fût l'auteur de cette chanson ?.... Comment ? vous rougissez déjà ?....

HENRIETTE.

Il est vrai, mon Oncle ; mais si vous vouliez m'entendre.....

LE BARON.

Répondez d'abord. Saviez-vous que c'est moi que ce couplet veut ridiculiser ? & le Chevalier de Semur vous a-t-il avoué qu'il l'avoit composé ?..... *Oui* ou *non* ; répondez ?

HENRIETTE.

Oui, mon Oncle ; cependant....

LE BARON.

Ah, ah, je savois bien que je vous en ferois convenir..... Et c'est donc ainsi, Mademoiselle, que vous reconnoissez tout ce que j'ai

fait pour vous?..... Oh bien, vous pouvez de ce pas aller faire vos adieux au Chevalier de Semur.

HENRIETTE.

Eh! mon Oncle, je venois vous conjurer de rompre avec lui.....

LE BARON.

Oui, cela eſt vraiſemblable; c'eſt bien à moi qu'on en impoſe ainſi.

HENRIETTE.

Je vous proteſte mon Oncle.....

LE BARON.

C'en eſt aſſez; préparez-vous à partir demain pour le Couvent que vous choiſirez, cette demeure vous conviendra mieux que la mienne; car après vos indignes procédés, vous n'avez plus de maiſon paternelle. (*Il ſort.*)



SCÈNE

## SCÈNE VII.

HENRIETTE, *seule.*

JE reste immobile !.... il manquoit à mon malheur de m'entendre accuser d'ingratitude par mon bienfaiteur, par celui qui jusqu'ici m'a tenu lieu de père !.... Si je cherche à me justifier, mon Oncle attribuera peut-être au plus vil intérêt des démarches qui ne seroient inspirées que par mon cœur .... D'ailleurs, voudra-t-il consentir à m'entendre ? il est si prévenu !... Non, non, je me soumets au sort dont sa colère me menace : un Couvent en effet est désormais le seul asyle qui me convienne !.... Eh ! que pourrois-je regretter maintenant en quittant le monde !.... Allons tout préparer pour mon départ, allons...... (*Elle sort.*)

*Fin du quatrième Acte.*



# ACTE V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, HENRIETTE.

LA MARQUISE.

AH! que m'apprenez-vous, ma chère Henriette; votre Oncle peut vous ſoupçonner de manquer à la reconnoiſſance que vous lui devez?.... Je ne puis me perſuader qu'il ſoit ſi difficile de le déſabuſer, ſouffrez que j'aille le chercher.....

HENRIETTE.

Vous ne le verriez point; il eſt enfermé avec la Comteſſe; & d'ailleurs, je ne vous ai confié ce nouveau chagrin que ſous la condition expreſſe que vous ne tenteriez aucune démarche.....

LA MARQUISE.

Voilà le fruit de l'imprudence que vous avez faite, en rendant à la Comteſſe les lettres qui vous étoient ſacrifiées; elle ſe venge en vous

calomniant.... Songez combien le Baron est violent & crédule, & combien la Comtesse est artificieuse & méchante....

HENRIETTE.

Je ne me repens point de tout ce que j'ai fait; le temps saura dévoiler aux yeux de mon Oncle la noirceur de la Comtesse; & moi j'ai du moins acquis la certitude que je desirois avoir, & retrouvé la tranquillité que j'avois perdue....

LA MARQUISE.

Est-il bien vrai, ma chère Henriette? Le Chevalier de Semur n'a plus le droit de troubler votre repos?....

HENRIETTE.

Quoi! après son indigne perfidie, quand j'ai reçu toutes mes lettres des mains d'une femme qu'il savoit être mon ennemie, qu'il méprise lui-même, & qu'il trahit ainsi que moi!....

LA MARQUISE.

En effet, il est impossible de pousser plus loin l'inconséquence, l'absurdité & la trahison!....

lui témoignois de la colère, il pourroit croire encore qu'il est aimé.....

LA MARQUISE.

Mais, serez-vous maîtresse?......

HENRIETTE.

Il vient, de grace, laissez-nous....

LA MARQUISE.

Adieu; mais, au nom du Ciel, ne vous permettez pas le plus léger reproche, & ne lui laissez voir que la plus parfaite indifférence.

HENRIETTE.

Ah! c'est bien mon projet......

LA MARQUISE.

Le voici. Adieu, Henriette : songez à votre gloire.... (*Elle sort.*)



## SCÈNE II.

HENRIETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *dans le fond du Théâtre.*

ENFIN, je la revois.... véritablement cette maison est aujourd'hui comme ces Palais enchantés, dont tous les Habitans sont invisibles!.... chacun est renfermé chez soi, &c..... Mais, qu'avez-vous, Mademoiselle?.... Quoi! verrai-je toujours vos beaux yeux obscurcis par cette sombre tristesse?....

HENRIETTE.

Si mes regards vous peignoient le dédain le mieux fondé, le mépris le plus profond, j'avouerois qu'en effet....

LE CHEVALIER.

Qu'entends-je!.... & que peut signifier....

HENRIETTE.

N'attendez de moi ni reproches, ni explication : je n'ai voulu vous parler encore que pour

HENRIETTE.

Quoi?..... qu'ai-je donc dit?....

LA MARQUISE.

Henriette, Henriette!..... est-ce ainsi que vous n'y pensez plus? ..... Ah! que vous m'affligez.

HENRIETTE.

En vérité..... je vous proteste..... c'est une distraction....

LA MARQUISE.

Oui, de votre cœur.... & voilà le mal....

HENRIETTE.

Non.... mais tout ce qui m'est arrivé aujourd'hui a brouillé toutes mes idées.... il y a dans ma tête une telle confusion!.... (*Elle s'assied.*)

LA MARQUISE, *s'approchant d'elle.*

Chère Henriette!..... vous pleurez!.....

HENRIETTE.

Ah! Madame!....

LA MARQUISE.

Est-il possible qu'une ame si noble ne puisse triompher d'une foiblesse....

HENRIETTE, *se levant.*

Je ne puis démêler moi-même ce qui se passe au fond de mon cœur !.... il y a des momens où je suis étonnée du calme que j'éprouve ; & dans d'autres !.... Ah ! que j'aspire après la retraite où je dois m'ensevelir pour toujours !.....

LA MARQUISE.

Quelqu'un vient..... c'est lui.....

HENRIETTE.

Comment..... lui !.....

LA MARQUISE.

Oui, le Chevalier de Semur.....

HENRIETTE.

Ah ! fuyons..... Mais, non, pour la dernière fois, je veux lui parler, lui montrer tout le mépris qu'il m'inspire......

LA MARQUISE.

A quoi vous exposez-vous !.....

HENRIETTE.

Ah ! ne craignez rien ; je sens trop que si je

lettres...... au lieu d'être déconcerté, éclater en reproches, en plaintes amères, verser des pleurs, composer sur le champ le discours le plus pathétique..... voilà ce qui s'appelle de la présence d'esprit & du génie....

## SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

IL est seul!.....

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Ah! ah! la Comtesse.... De grace, Madame, apprenez-moi ce que vous êtes devenue toute l'après-dînée?

LA COMTESSE.

Dites-moi vous-même si vous avez vu Henriette?

LE CHEVALIER.

Elle sort d'ici....

LA COMTESSE, *à part.*

Il fait sûrement l'histoire des lettres..... &

dissimule son ressentiment ; mais ôtons-lui le droit de se plaindre, en éclatant la première....

LE CHEVALIER.

Mais, je vous prie, pourquoi cette question ?....

LA COMTESSE.

Ah ! vous le savez bien.... vous n'ignorez pas les torts affreux que je puis vous reprocher.....

LE CHEVALIER.

Moi ! je vous jure.....

LA COMTESSE.

Rendez-moi mes lettres.....

LE CHEVALIER.

Vos lettres ? comment, encore !..... Oh, je suis excédé de cette demande, je ne vous le cache pas.....

LA COMTESSE.

Perfide !.... ce portrait & ce porte-feuille que l'amitié crédule déposa dans vos mains....

LE CHEVALIER.

Ecoutez ; laissons pour un moment ce port-

peux langage; nous le reprendrons après vous voulez; mais d'abord, commençons par nous entendre : de quel porte-feuille parlez-vous?

LA COMTESSE.

De celui qui renfermoit toutes mes *lettres*, que vous avez sacrifiées; & qui m'a été rendu par celle même à qui vous l'aviez donné.....

LE CHEVALIER.

Par Henriette?....

LA COMTESSE.

Justement....

LE CHEVALIER.

Et vous lui avez rendu les siennes, que je vous avois confiées?....

LA COMTESSE.

Assurément. Non par un esprit de vengeance, j'en suis incapable; mais, au contraire, pour la mettre à l'abri d'éprouver de votre part un outrage semblable à celui que je reçevois moi-même.

LE CHEVALIER, *à part.*

Ah! c'en est fait, Henriette est perdue pour moi sans retour..... je suis outré.....

LA COMTESSE.

Vous m'avez trahie, compromise de la manière la plus sensible, & dans le moment où je vous servois ici avec toute la chaleur que peut inspirer l'amitié..... Enfin, si vous manquez un établissement avantageux, ne vous en prenez qu'à vous-même. Henriette a cessé de vous aimer; d'un autre côté, ce pauvre Baron que vous avez ridiculisé, chansonné, est furieux contre vous; ainsi, le seul parti qui vous reste à prendre.....

LE CHEVALIER.

Est celui de la retraite, cela est clair....

LA COMTESSE.

A quoi vous meneroit un éclat?..... Si vous avez l'injustice de me haïr, songez que vous ne pouvez rien désormais contre moi, j'ai toutes mes lettres.....

LE CHEVALIER, *à part.*

Oh, toutes !...... Non, grace à ma prévoyance....

LA COMTESSE.

En un mot, vous éviterez un très-grand ridicule en partant sur le champ, sans explication & sans bruit.... Un reste d'intérêt pour vous me porte à vous donner ce conseil; d'ailleurs, faites tout ce que vous voudrez, je ne m'y oppose en aucune manière. Vous ne répondez rien ?......

LE CHEVALIER, *à part.*

Feignons afin de nous venger plus sûrement..... (*Haut.*) Je suis confondu, je vous l'avoue; votre douceur me touche, votre raison me persuade..... je vous parle avec sincérité.... En vérité, je sens mes torts, & je me décide à partir dans l'instant, sans voir ni le Baron ni sa Nièce: en effet, que leur diraije ?.....

LA COMTESSE.

Eh bien, Chevalier, vous m'étonnez à votre tour;

tour; je ne m'attendois pas à vous trouver autant de raison!.....

LE CHEVALIER.

Au reste, je me consolerai facilement..... je n'étois point amoureux; ainsi......

LA COMTESSE.

J'espère que cet événement ne nous brouillera point entièrement.... je sens que je m'intéresserai toujours à vous.....

LE CHEVALIER.

Vous paroissez attendrie!....

LA COMTESSE.

Je le suis, je ne m'en défends point....

LE CHEVALIER, *lui baisant la main.*

Adieu, Madame..... réellement je ne puis vous exprimer..... adieu.

LA COMTESSE.

Adieu..... Chevalier..... (*A part.*) Enfin, m'en voilà débarrassée!....

LE CHEVALIER, *après avoir fait quelques pas, revenant.*

Ah! j'oubliois.....

LA COMTESSE.

Quoi donc?.....

LE CHEVALIER.

Avant de partir, il faut payer ses dettes; je dois soixante-quinze louis au Baron, qu'il m'a gagnés hier au quinze....

LA COMTESSE.

Si vous voulez, je me chargerai....

LE CHEVALIER.

Je n'ai point d'argent sur moi.....

LA COMTESSE.

N'importe.....

LE CHEVALIER.

Mais, j'ai des billets de caisse.....

LA COMTESSE.

C'est la même chose; donnez, je les lui remettrai de votre part.....

LE CHEVALIER, *s'approchant d'une petite table.*

Fort bien..... Mais tous ces billets sont détachés, vous pourriez les perdre....

LA COMTESSE.

Enveloppez-les dans une feuille de papier.....

LE CHEVALIER, *tirant un tiroir.*

J'y pensois, & j'en cherche....

LA COMTESSE.

J'en ai dans ma poche.......

LE CHEVALIER.

En voici; & un pain à cacheter, c'est tout ce qu'il faut.... (*Il fait à la hâte une enveloppe.*) Je mets là-dedans trois billets de vingt-cinq louis, ce qui fait le compte. Vous voulez donc bien vous en charger?....

LA COMTESSE.

Oui, donnez.....

LE CHEVALIER.

Les voici...... A présent, me voilà quitte. (*A part.*) Ma foi, le plaisir de pouvoir se vanter d'un tel tour, doit consoler de tout le reste.

(*Il sort.*)

## SCÈNE V.

LA COMTESSE, *seule.*

IL a pris tout ceci beaucoup plus tranquillement que je n'aurois cru..... S'il avoit pu se venger, s'il avoit eu mes lettres, je suis bien sûre qu'il ne m'auroit pas montré tant de douceur; mais il a vu que je ne le craignois pas.... Enfin, le voilà chassé; Henriette part demain pour le couvent...., j'ai assez bien conduit cette petite intrigue. Maintenant, il ne tient qu'à moi d'épouser le Baron; &, toute réflexion faite, je ne dois pas laisser échapper une occasion que je ne retrouverois vraisemblablement jamais.

## SCÈNE IV.

LA COMTESSE, LE BARON.

LE BARON.

EH bien, Madame, le Chevalier vient de monter dans sa voiture, & part sans avoir demandé à me voir....

LA COMTESSE.

Je lui ai parlé, & lui ai reproché l'indignité de ses procédés, avec cette autorité que la vertu ne peut jamais perdre, même sur le vice. Il m'a paru interdit, confondu, sur-tout lorsque je lui ai prouvé que, sentiment à part, vous étiez, par votre esprit & votre caractère, si fort au-dessus d'une méchanceté de ce genre; & qu'enfin tout ce ridicule, qu'il avoit prétendu jeter sur vous, ne pouvoit retomber que sur lui....

LE BARON.

Qu'a-t-il répondu à cela ?.....

LA COMTESSE.

Oh, rien; il étoit abattu, consterné.....

LE BARON.

A un tel excès, qu'il n'a même pas osé m'écrire.... Mais, quel papier tenez-vous là ?....

LA COMTESSE.

Ah !..... il m'a prié de vous le remettre..... (*Elle le lui donne.*) Ce sont des billets de caisse.....

LE BARON.

Comment ?....

LA COMTESSE.

Oui, les soixante-quinze louis que vous lui avez gagnés hier au quinze.....

LE BARON.

Moi !.... je n'ai nulle idée..... mais voyons. (*Il ouvre l'enveloppe.*) Ah ! ah !.... une lettre !.... (*Il lit.*)

LA COMTESSE.

Que dites-vous ?....

LE BARON, *à part.*

L'écriture de la Comtesse !....

LA COMTESSE.

Vous paroissez surpris !.....

LE BARON, *à part.*

J'ai lieu de l'être en effet.....

LA COMTESSE.

Que regardez-vous ?.....

LE BARON, *à part.*

Avant de parler, achevons de nous éclaircir.....

LA COMTESSE.

Mais, que lisez-vous donc ?.....

LE BARON.

Je veux voir si ces billets sont en bonne forme....

LA COMTESSE, *s'approchant.*

Quoi !..... vous lisez une lettre ?.....

LE BARON.

Il est vrai !......

LA COMTESSE.

Ah ! le fourbe ! .... il m'a trompée .... il avoit apparemment un billet tout prêt..... Je suis sûre qu'il m'y calomnie ; & vous pouvez Baron ! ....

LE BARON.

Les bras m'en tombent..... mais achevons.

LA COMTESSE.

Quelle colère se peint sur votre visage ?....
Ah, je vous en conjure, montrez-moi sa lettre....

LE BARON, *à part.*

Oh ! l'abominable femme, quel comble de noirceur, de perfidie !.....

LA COMTESSE.

Je vous le répète, montrez-moi sa lettre, je suis certaine de pouvoir réfuter dans le moment même tout ce qu'elle contient....

LE BARON, *après avoir lû.*

Cela n'est pas nécessaire, je suis pleinement convaincu qu'elle n'a été dictée que par la plus atroce méchanceté....

LA COMTESSE.

Eh ! comment peut-elle vous faire une aussi profonde impression, vous paroissez hors de vous......

LE BARON.

Je l'avoue.... & si je n'ai pas éclaté d'abord, c'est qu'en vérité je ne trouve point de termes qui puissent exprimer l'excès de ma surprise & de mon indignation.....

LA COMTESSE.

Calmez-vous, & ſongez que les méchans ne ſont dignes que de mépris....

LE BARON.

Fort bien;... mais auſſi... vous conviendrez qu'il ſeroit doux de les punir autant qu'il eſt poſſible en les démaſquant publiquement....

LA COMTESSE.

Vous avez bien raiſon..... & même cette eſpèce de vengeance devient un devoir par l'utilité dont elle peut être à la ſociété...

LE BARON.

Je ſuis charmé que vous m'encouragiez.... car juſtement cette idée m'occupoit depuis un quart-d'heure;.... mais que nous veut Volſain?....



## SCÈNE VII.

### LE BARON, VOLSAIN.

VOLSAIN.

AH ! Monſieur, que viens-je d'apprendre ?..... Henriette vous cherche, & veut obtenir la permiſſion de partir ſur le champ & d'aller s'enfermer dans un Couvent ; ſouffrirez-vous ?...

LE BARON.

Qu'elle vienne, qu'elle vienne....

VOLSAIN.

Elle ſuivoit mes pas.... Ah ! la voici.



## SCÈNE VIII.

LA COMTESSE, LE BARON, LA MARQUISE, HENRIETTE.

LE BARON.

EST-IL vrai, ma Nièce, que vous vouliez me quitter ?....

HENRIETTE.

Vous me l'avez ordonné, mon Oncle...

LE BARON.

Mon enfant, la calomnie, la méchanceté peuvent quelquefois en imposer aux plus sages; mais enfin j'ai découvert le piége, & je vous rends justice.... (*Il l'embrasse.*)

LA COMTESSE *à part.*

Qu'entends-je !....

HENRIETTE.

Quoi, mon Oncle !

LE BARON *montrant la Comtesse.*

Madame, que voilà, vouloit me persuader que vous étiez un monstre d'ingratitude; mais heureusement je ne suis pas tout-à-fait aussi *sot* & aussi *imbécille* qu'elle l'imaginoit....

LA COMTESSE.

Vous ne méritez pas que je prenne la peine de me justifier, & je vois que vous êtes le plus foible comme le plus crédule de tous les hommes, puisque vous pouvez ajouter quelque foi à la lettre que vous venez de recevoir.

LE BARON.

En effet, la main qui l'écrivit, a tracé, je crois, plus d'un mensonge.

LA COMTESSE.

Cette lettre en est sûrement la preuve.....

LE BARON.

Oui, rien n'est plus vrai, & pour vous en convaincre mieux, Madame, daignez en regarder l'écriture.... (*Il déploie la lettre & la lui montre.*)

LA COMTESSE.

Comment !

LE BARON.

C'eſt la vôtre....

LA COMTESSE *voulant ſaiſir la lettre.*

Quelle impoſture !...

LE BARON.

Doucement, s'il vous plaît ; cette lettre appartient au Chevalier de Semur, c'eſt à lui ſeul que je la rendrai.....

LA COMTESSE *à part.*

Je ſuis confondue, anéantie....

LA MARQUISE, *au Baron.*

Auparavant, Monſieur, j'eſpère que vous nous la communiquerez...

LE BARON.

Oh ! vous y pouvez compter.....

LA COMTESSE, *à part,*

Ciel ! quel outrage !... Allons cacher ma rage, ma honte & mon déſeſpoir.... (*Elle ſort.*)

LE BARON, *faiſant quelques pas pour la ſuivre.*

Adieu, Madame la Comteſſe; dites, je vous prie, au Chevalier de Semur que je lui pardonne de tout mon cœur la chanſon en faveur de cette dernière eſpiéglerie.....

---

## SCÈNE IX & dernière.

LE BARON, LA MARQUISE, HENRIETTE, VOLSAIN.

LE BARON *revenant.*

OH! le tour eſt excellent, il en faut convenir!.... engager la femme qui le fait chaſſer, à porter & à donner elle-même l'écrit qui doit la démaſquer; le trait eſt charmant & du meilleur genre!...

LA MARQUISE.

Et c'eſt ainſi que les méchans finiſſent tôt ou tard par ſe dévoiler réciproquement; ils ſe trahiſſent ſans ſcrupule, & nous découvrent eux-mêmes l'excès de leur perverſité.

LE BARON.

Enfin je n'ai pas mal démêlé toute cette intrigue.... Dans le court espace de deux ou trois heures, punir un fat & confondre une prude, cela n'est pas mal-adroit. A présent, ma chère Henriette, je ne dois plus m'occuper que de votre bonheur....

HENRIETTE.

Me rendre votre tendresse, c'est l'assurer à jamais.....

LE BARON.

Je ne puis mieux vous la prouver, qu'en vous donnant un époux digne de vous; Volsain vous aime....

VOLSAIN.

Ah! Monsieur....

HENRIETTE.

Non, mon Oncle, laissez-moi jouir, je vous en conjure, de la liberté qui m'est enfin rendue....

VOLSAIN.

Ah ! ne me bannissez point de votre présence, daignez, Mademoiselle, souffrir mes soins; que ma vue ne vous soit pas odieuse ; & tous les voeux que j'ose former, seront remplis.

LE BARON.

Voilà des souhaits bien modestes, mais votre mérite & le temps vous donneront, n'en doutez pas, l'heureux droit de devenir un jour plus ambitieux.

FIN.

---

## *APPROBATION.*

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, deux Volumes, intitulés ; *Théâtre de Société*, faisant partie des Œuvres de Madame la Comtesse de ***; & je n'y ai rien trouvé qui ne doive tourner au profit des mœurs & de la vertu. À Paris, ce 30 Mars 1781.

TERRASSON.

# TABLE
## DES PIÈCES CONTENUES DANS CES DEUX VOLUMES.

### TOME PREMIER.



### TOME SECOND.



Fin de la Table.